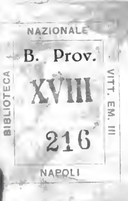
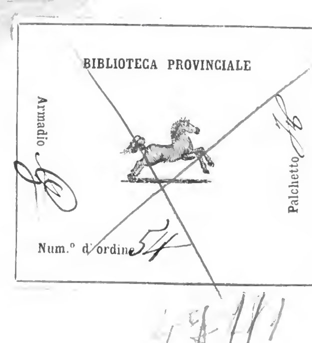

VITT. EMANUELE


NAZIONALE
B. Prov.
XVIII
216
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI


BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d'ordine

VOYAGE
EN ALLEMAGNE,
DANS
LE TYROL ET EN ITALIE.



VOYAGE
EN ALLEMAGNE,

DANS

LE TYROL ET EN ITALIE,

Pendant les années 1804, 1805 et 1806;

PAR Mme. DE LA RECKE, née comtesse de Médem,

Traduit et imité de l'allemand,

PAR Mme. LA BARONNE DE MONTOLIEU.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,
CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,
RUE HAUTEFEUILLE, N°. 23.

1819.

VOYAGE
EN ALLEMAGNE
ET EN ITALIE.

Route de Naples à Rome.

St.-Agata, le 17 novembre.

Les grandes et sublimes images que la belle Campanie m'avait présentées en si grande abondance, m'accompagnent dans ma route : après avoir traversé une contrée délicieuse, nous avons atteint notre première couchée qui est St.-Agata. Je renvoie le lecteur à ce que j'ai déjà dit de cet endroit remarquable par un superbe pont, sur lequel je viens de me promener avec délice. Je reviens à mon triste logement; demain j'aurai un but plus agréable au bout de ma journée : le bon prince de Hesse-Philipsthal nous a invités très-gracieusement à faire quelque séjour à Gaëte; je ne connais pas encore les environs de cette ville, et je les décrirai avec plaisir.

Gaëte, le 17 novembre.

A la nuit tombante nous sommes arrivés devant Gaëte; un messager du prince nous attendait. Un chemin long, étroit, taillé en partie dans le roc, conduit à la ville; nous y entrâmes, et notre bon prince nous reçut de la manière la plus amicale. Il était accompagné du colonel Zweyer, chez lequel il loge maintenant; la maison destinée au commandant étant occupée par la famille du Roi de Sardaigne, chassée de ses états par Napoléon : nous sommes aussi très-bien logés chez le colonel Zweyer. Ce matin, vers dix heures, nos amis sont venus nous prendre pour faire une promenade charmante, nous avons fait le tour de toute la forteresse; j'observai que Gaëte, ainsi que Gibraltar, n'a qu'une avenue du côté de la terre, et doit paraître imprenable à l'ennemi qui l'assiége, s'il ne peut pas en même-temps la bloquer du côté de la mer. Près de la ville, on voit l'étroit chemin des fortifications en terrasses l'une sur l'autre; nous avons passé entre d'effroyables bouches à feu dirigées vers la mer. Quelque peu d'attrait qu'aient pour moi les forteresses, ces préparatifs ont cependant attiré mon attention dans un moment où l'on voit l'approche d'un

danger inévitable. Les préparatifs du fort ne sont pas achevés à beaucoup près; la garnison, consistant en galériens, n'est ni habillée ni armée ; quelle résistance peut en attendre ce malheureux royaume que l'astucieux ennemi surprendra comme un tigre en course? Mon ame était partagée entre ces sombres idées, et l'enchantement de la vue sur la mer, sur des îles, sur des côtes fleuries. Nous sommes revenus par la ville; c'est la première de l'Italie où l'on ne rencontre aucun mendiant, ce qui m'a frappée agréablement. Les galériens mêmes qui travaillent aux chemins nous ont laissés passer sans nous rien demander; c'est au prince de Hesse qu'on le doit. La distribution des aumônes est bien dirigée. Le prince emploie à la construction des routes ceux qui sont en état de travailler, et il les entretient à ses frais; le gouvernement a déclaré qu'il ne pouvait l'aider en rien : c'est le génie tutélaire de cette ville, et il saura la défendre aussi, si la défense est possible avec de tels ennemis.

Dans les environs de la ville, on retrouve plusieurs restes de la haute antiquité; son nom même se rattache à l'histoire que fait Virgile du débarquement d'Enée en Italie; sa nourrice Cajeta, d'où vient le nom de Gaëte, doit avoir été ensevelie sur ce promontoire. Du reste,

Gaëte a éprouvé toutes les variations du sort qui, dans la succession des temps, a tour-à-tour élevé ou dévasté la Campanie; on voit encore dans les alluvions de la mer des restes de murs des magnifiques campagnes des Romains, qui dissipaient leurs richesses.

Le 18 novembre.

Le bon prince se donne toutes les peines imaginables pour nous rendre notre séjour à Gaëte agréable; les délices d'une excellente musique alternent avec des promenades charmantes. Ce matin nous avons fait une excursion au fameux Mont-Spaccato; le chemin qui y conduit passe à côté de l'église de la Trinité, et de là, le long du rivage où les vagues de la mer ont formé de profondes grottes; on entend de loin le bruit des eaux qui s'y précipitent et qui en ressortent. Nous sommes arrivés ensuite à un endroit retiré qui cache un sanctuaire de dévotion. Dans une large fissure du rocher, qui eut lieu, dit-on, lors du crucifiement du Christ, et qui s'avance profondément dans la mer, est une très-petite chapelle assise sur un bloc du rocher détaché de la fente, et qui est resté serré entre les deux morceaux de roc. On y arrive par une petite terrasse plus élevée, d'où l'on descend par un

étroit escalier, taillé dans le roc, pour entrer dans le sanctuaire. On m'avait dit qu'il ne pouvait contenir que trois personnes, nous y entrâmes six sans être gênés. C'est une belle et pieuse pensée d'avoir élevé un monument à la divinité dans une place où la toute-puissance de l'Éternel se manifeste avec tant d'énergie. Je regardais au travers de la fenêtre de cette chapelle l'immense fente de ce rocher, je contemplais la mer agitée, un saint frissonnement me saisissait! Des deux côtés s'avancent par-dessus la chapelle les deux parois du rocher déchiré, et dans la profondeur mugissaient les flots; lorsque la mer est orageuse les vagues s'élèvent jusqu'aux fenêtres. Mes regards se tournèrent vers l'autel; là, dans la solitude, se prosternent les marins qui vont s'exposer sur cette mer tumultueuse, ou qui sont rentrés heureusement dans le port. Ils prient et remercient le Tout-Puissant, et tous trouvent l'espérance et la confiance dans ce lieu sacré. J'en fis moi-même l'épreuve dans un silencieux recueillement. J'adressais à l'Éternel, qui dirige le sort des hommes et des nations, une ardente prière pour ma patrie, et pour tous les états menacés du fléau destructeur de la guerre; j'étais pénétrée jusqu'au fond de l'ame, et j'éprouvais en même-temps des sentimens doux et consolans.

Après dîner, nous avons achevé notre promenade; une foule d'objets remarquables attiraient mon attention : nous avons visité la villa du prince de Hesse, située sur une douce et charmante colline, d'où la vue est belle et variée. Sur le sommet de cette colline s'élève un antique tombeau, ayant la forme et la grandeur de celui de Metellus. On ne sait pourquoi il porte le nom de la tour de Roland ; d'après l'inscription qui s'y trouve, c'est le tombeau de Munnatius-Plancus, construit seize ans avant la naissance de Jésus-Christ. Là, sur la hauteur, cet antique monument rappelle au voyageur qu'il marche sur un sol antique. Un peu au-dessous on voit encore les ruines d'un édifice que l'on croit avoir été un temple de Mercure. Nous sommes arrivés enfin au beau chemin que le prince a fait construire à ses frais sur cette colline escarpée ; la montée très-rapide est au-dessus d'un précipice où bien des gens ont péri avant que ce chemin nouveau existât.

Nous avons passé la soirée de cette agréable journée chez le prince qui nous a donné un délicieux concert. Dans une chambre assez éloignée, on entendait, chaque fois que la porte s'ouvrait, une conversation animée comme celle d'une grande société. J'appris que, pour détourner les officiers de la garnison de la mau-

vaise compagnie, le prince leur a assigné une chambre spacieuse où ils pouvaient passer leurs soirées et toutes leurs heures de récréation : il y règne une telle décence et un si bon ton, que l'évêque lui-même ne dédaigne pas de s'y rencontrer.

Terracine, le 19 novembre.

Ce matin, avant de partir de Gaëte, nous sommes allés visiter l'église cathédrale ; elle a été bâtie au quinzième siècle, et consacrée à Saint-Erasme. Elle ne contient rien de remarquable que les fonts baptismaux et une statue antique d'Esculape ; l'autel est probablement du temps des Grecs : les bas-reliefs repr sentent Ino et son fils Mélicerte. Ce monument trouvé dans les ruines de Formies a sans doute été adapté au christianisme parce qu'il représente une mère avec son fils : le style en est vraiment grec ; mais je ne saurais expliquer quels rapports peut avoir la statue d'Esculape avec les objets de cette nature.

Des souvenirs touchans d'amitié nous accompagnent dans notre voyage, d'accord avec la belle nature. On nous menace beaucoup des voleurs de grand chemin, on nous fait des histoires effrayantes, mais, usqu'à présent, nous

n'en avons point rencontré et nous cheminons heureusement.

Le 20 novembre.

Malgré la saison d'automne, Terracine n'a rien perdu de sa beauté; j'en étais enchantée au mois de mai, je le suis encore au mois de novembre; tous les objets ont pris, il est vrai, une teinte plus sévère, mais sans avoir rien perdu de leurs charmes. Le ver luisant (*lampyris*,) ce charmant petit insecte dont j'ai parlé, n'existe plus ou se tient caché dans sa chrysalide; les buissons de myrtes ne brillent plus de ces millions d'étincelles, mais les feuilles colorées, et la verdure touffue et plus fraîche en dédommagent : on entend le doux bruissement de la mer, dont le miroir réfléchit l'éclat d'un ciel du midi richement étoilé. Mon réveil a été aussi serein que l'était hier la belle et fraîche nuit. Je quitte Terracine comme un endroit favori que l'on voit pour la dernière fois.

Vélétri, 9 heures du soir.

Les vents d'automne ont balayé déjà les vapeurs pestilentielles des marais Pontins, nous n'avons plus besoin d'accélérer notre voyage et nous pouvons à présent nous arrêter avec sécu-

rité dans les endroits les plus remarquables de ce pays inhospitalier. Nous sommes descendus à une auberge située sur la grande route, qui est en même-temps la maison de poste ; c'est, dit-on, l'endroit où s'arrêta Saint-Paul, conduit prisonnier à Rome ; le nom ancien de *Tres Tabernœ* est resté à cette maison. Les ruines peu frappantes sont probablement des restes de la demeure où logea ce respectable martyr du christianisme. Je considérai ces ruines consacrées par notre sublime religion, d'une tout autre manière que les monumens du paganisme : j'admire dans ceux-ci leur antiquité et les beautés de l'art, mais cette simple demeure dont l'apôtre captif avait touché le seuil, en allant mourir pour la sainte doctrine qu'il avait embrassée avec un zèle si miraculeux, enflammait et touchait mon ame. Toute l'histoire ensanglantée de la sublime religion du Christ se présentait à moi ; il me semblait qu'à l'exemple de ses disciples, je devais tenir toujours plus fermement à ces grandes vérités qu'encore aujourd'hui l'incrédulité et la superstition s'efforcent de détruire. Solitaire et enfoncée dans mes pensées, je me promenais entre des restes de tombeaux ; les anciennes inscriptions en lettres grecques que je n'entendais pas, semblaient cependant me parler, et

m'exhorter à ne prodiguer aucun moment de cette vie terrestre et si passagère.

Une mélancolie, qui n'était pas sans douceur, m'accompagna au-delà des marais Pontins, jusqu'à Vélétri.

Le plan de mon voyage ne m'a pas permis d'aller visiter *Cora*, située sur une éminence écartée de la grande route. J'ai dû me contenter de regarder de ma fenêtre cette ancienne ville remplie de ruines antiques. Là, les Romains anéantirent la nation florissante des Volsques, pour y ériger les superbes monumens de leur domination; mais ceux-ci aussi sont renversés, il ne reste plus que des vestiges qui désignent la place de leur orgueil. Demain je reverrai Rome, ma ville chérie; je suis encore étourdie de la cohue napolitaine, et je languis de me retrouver à Rome.

Rome, le 21 novembre.

En quittant Vélétri, je sentis un doux frémissement de plaisir; il me semblait que je me rapprochais de ma patrie en me rapprochant de Rome. C'est ainsi que dans ma jeunesse, lorsqu'après une courte absence, je revoyais la jolie petite forêt de Bouleaux, près de ma demeure natale, mon cœur battait de plaisir en me retrouvant près des lieux où l'amour paternel,

l'amitié, l'intimité fraternelle éclairaient mon esprit, et remplissaient mon ame des plus doux sentimens. Je me réjouissais d'avance de revoir à Rome l'aimable cercle d'amis qui m'ont consolée d'avoir quitté ma patrie et d'être séparée de mes parens. Je vis enfin briller à travers les derniers rayons du soleil couchant la vénérable coupole de Saint-Pierre. Nous atteignîmes la porte de San-Giovano; et mon regard satisfait saluait la solitaire colline du Latran, d'où j'avais si souvent contemplé avec ravissement le beau pays de la Campanie que je viens de quitter sans beaucoup de regrets.

Enfin nous sommes entrés dans l'habitation préparée pour moi; ce n'est pas ma précédente demeure, mais elle est dans le voisinage et agréablement située. C'est là que j'avais souvent visité une Anglaise remplie de mérite, lady Moncachet, femme de beaucoup d'esprit. Un préjugé vulgaire défend aux femmes une culture d'esprit trop étendue, qui doit les détourner, dit-on, de leur vrai destination, celle de soigner leurs enfans et leurs affaires domestiques : lady Moncachet est la preuve du contraire. Malgré ses connaissances variées et profondes, elle gouverne sa maison avec un ordre particulier. Elle s'est réservée, à elle seule, l'éducation de ses enfans : elle est sans doute, par là,

enlevée aux grandes assemblées, qui sont une vraie perte de temps, mais elle trouve de plus douces jouissances dans son intérieur et dans sa famille.

Le 22 novembre.

La situation de ma nouvelle demeure est charmante, elle est au bout de la rue qui conduit au Pincio, par la place d'Espagne, l'entrée est tournée du côté de la montagne. Dans les appartemens, l'œil domine sur trois plages, l'Orient, le Midi et l'Occident. Je retrouve avec délices tous les sites, tous les monumens qui m'avaient frappée. Ma première sortie m'a entraînée irrésistiblement au Colisée. J'ai été saisie désagréablement au premier aspect : il a fallu des siècles pour dégrader cette puissante ruine, et pendant mon absence, de peu de mois, elle a subi des changemens qui la défigurent excessivement. On a fait enlever ces belles guirlandes de verdure naturelle qui pendaient des corniches d'en haut et du milieu; maintenant ces antiques ruines ont l'air de squelettes placés dans de vilains alentours. Des peintres, et même ceux qui ne sont pas peintres, regrettent dans ce sublime reste de l'antiquité, cette parure des ruines. Cependant, on m'assure que cette opération était nécessaire pour empêcher

les racines des broussailles de pénétrer dans les interstices des masses de pierres, ce qui aurait occasionné un plus grand ravage. Mais si le Colisée a perdu à cet égard, de l'autre, les fouilles ont été continuées avec ardeur, par les soins du Pape, grand amateur d'antiquités. Nous avons trouvé une des chambres basses toute découverte, et j'ai été surprise de la profondeur de cet encombrement, ou plutôt de l'élévation des débris accumulés dans ce vaste édifice, et dans toute la contrée au-delà. Le pavé de cette chambre est en marbre, orné de belles mosaïques. Personne ne sait à quel usage cet agréable appartement a servi : peut-être était-il destiné à offrir un lieu de repos aux spectateurs des combats qui duraient plusieurs jours. Un escalier conduit aux appartemens supérieurs. On avait aussi découvert quelques-uns des tuyaux par lesquels l'eau était poussée pour remplir la place destinée aux naumachies, ou pour arroser l'arêne : tant il fallait d'art et de dépenses pour ces plaisirs si cruels. Quelques reproches que puisse mériter notre siècle *de fer*, c'est un âge d'or comparé à celui-là.

Le 26 novembre.

Depuis long-temps, j'avais désiré de faire la

connaissance du saint Père, dons j'avais entendu dire tant de bien, et dont on m'avait raconté des traits d'un si noble caractère. A mon précédent séjour à Rome, son arrivée de Paris fut trop près de mon départ pour Naples, je pus seulement alors assister à la célébration de son retour; enfin, aujourd'hui, mon désir a été rempli, et j'ai eu le bonheur de voir à mon aise le chef de l'église Romaine. est d'usage que les dames qui paraissent devant le Pape aient le visage à demi voilé, et le costume aussi simple, aussi dénué de parure, que le permet l'étiquette de la cour.

L'épouse de l'envoyé d'Autriche, la comtesse de Khevenhüller eut la bonté de présenter à Sa Sainteté, la comtesse Vey de Hongrie, moi et ma pupille, mademoiselle d'Anselme, maintenant mariée au chancelier de Grieshmenn, à Cobourg.

On nous a conduites dans le pavillon du jardin du palais Quirinal, dont j'ai déjà fait mention; nous restâmes seules quelques momens. Mon cœur battait d'émotion et d'impatience. Le Pape entra accompagné de deux ecclésiastiques de sa cour, qui se retirèrent d'abord. Il est rare qu'on trouve les personnes qu'on a désiré de voir telles que l'imagination les a représentées, mais je n'oublierai jamais l'aspect vénérable de Pie.

Je ne trouvai point sur son front cette expression de tristesse qu'auraient pu produire en lui les malheureuses conjonctures présentes. Il paraît renfermer, dans le fond de son ame, le sentiment de sa cruelle situation; et des traits de douceur et de sénérité répandent sur sa belle physionomie une bienveillance prévenante, qui porte l'empreinte de la vérité. Je fis une demi-génuflexion suivant l'usage de la cour apostolique, mais le Pape la prévint, il me donna la main, et me fit asseoir sur un sopha à côté de lui; il invita de même le reste de la compagnie à s'asseoir vis-à-vis de lui.

La figure de cet homme respectable, quoi qu'il soit de moyenne grandeur et assez maigre, a de la noblesse, et produit une impression agréable; ses cheveux sont noirs, un peu lisses et ne portent encore aucune trace de vieillesse, malgré son âge avancé; sur son visage alongé, de couleur assez brune, est répandue une expression frappante de bonté et de bienveillance, qui se prononce aussi dans ses yeux noirs et vifs, et qui inspire, dès la première vue, de la confiance et de l'affection. Un beau nez romain et un menton un peu avance, donnent à ses traits une sorte d'énergie, adoucie par une bouche gracieuse, agréable, et un sourire qui annonce le caractère le plus philanthrope. Il ré-

gne dans tous ses mouvemens de l'aisance et de la dignité; une douceur naturelle part du fond de son cœur : rien n'est apprêté ni calculé, il se montre tel qu'il est. On reconnaît d'abord qu'il ne cherche point à en imposer par une force d'ame affectée, mais que c'est sa confiance illimitée en Dieu, qui donne à cet homme vraiment pieux la force de voir arriver le temps des épreuves avec fermeté et sans se laisser troubler : cet avenir s'approche et s'annonce de jour en jour d'une manière plus effrayante, mais il l'attend, et se soumet d'avance à la volonté du Tout-Puissant.

La conversation roula d'abord sur les différences de nos patries respectives; il fit des réflexions très-spirituelles sur le contraste que présente la ville la plus ancienne, avec la plus nouvelle du monde européen, Rome et Saint-Pétersbourg : il remarqua comment la première était sortie du brouillard de l'antique temps fabuleux, comme portée par des forces miraculeuses, accompagnées d'un esprit formidable d'héroïsme; comment, avec une vigueur toujours croissante et par une lutte continuelle, elle avait à-peu-près conquis l'empire gigantesque du monde, tandis que la ville nouvelle s'était élevée tout-à-coup comme par un coup de baguette de fée avec toute la force de la jeu-

nesse, et était parvenue au premier rang entre les grandes villes de la terre, par la ferme volonté et le pouvoir énergique d'un seul homme, qui a transformé un désert du Nord en une capitale grande et florissante. En poursuivant ce contraste, on voit chez les Romains l'esprit de conquêtes, et d'usurpations tendant à combattre les peuples pour les subjuguer, tandis qu'au contraire l'esprit du souverain du Nord chercha dès les commencemens à briser les chaînes de l'esclavage, à rétablir l'usage des forces humaines en les guidant par la raison, à avancer de toutes manières la civilisation, et le bien de ses peuples, plutôt qu'à agrandir ses limites politiques.

Le bon Saint-Père attribuait la faute des événemens désastreux qui menaçaient de renverser l'ordre des rapports entre les nations, à ce que la religion était négligée dans tous les pays, et principalement en France; il en accusait du moins les grands écrivains français du dix-huitième siècle, surtout Helvétius, qui refusant à l'homme toute force morale, et attribuant toutes les actions même les plus vertueuses, à l'influence des sens, les met sur le compte du plus grossier égoïsme. Un pareil jeu de la raison, disait le Saint-Père, qui s'est arrogé le nom de philosophie, ne pouvait manquer de trouver

accès auprès d'un peuple qui aimait à jouir, et qui s'embarrassait peu d'examiner la solidité de cette doctrine, au point que, dans une classe de cette nation, on avait érigé en principe l'athéisme, et par conséquent l'abandon de tous les liens moraux, et que, par là, les conséquences pernicieuses des assertions d'Helvétius s'étaient répandues et avaient pour un temps détruit toute moralité. Voltaire, par des écrits plus à la portée du peuple et plus séduisans, avait attaqué, non-seulement les formes sacrées du christianisme, mais l'essence même de la religion et les sublimes mystères de la foi avec l'arme acérée du ridicule, et tant d'esprit que les ames faibles furent entraînées, et que les hommes vains croyaient se mettre par là au-dessus des idées superstitieuses et de la basse classe du peuple, que de cette cause était sortie une corruption d'esprit et de mœurs, qui, de proche en proche, avait saisi toutes les nations et amené l'égoïsme qui distingue notre siècle.

Je ne pus pas admettre tout-à-fait la généralité de cette inculpation, j'avais rencontré trop d'honnêtes gens dans toutes les classes et dans tous les pays pour être convaincue d'une corruption de mœurs aussi totale. L'excellent Pic convint alors de bonne foi qu'il s'était exprimé trop fortement, et il avoua que même en France il avait été surpris de trouver bien

plus d'esprit religieux qu'il ne s'y était attendu, après tant de scènes d'horreur. Il passa légèrement sur les évènemens des derniers temps, et sur les prétentions extravagantes du conquérant français; il pensait qu'il fallait encore subir de fortes épreuves pour ramener les peuples de leur étourdissement à de saines réflexions, les forcer d'embrasser avec une nouvelle énergie des sentimens pieux sacrifiés à l'égoïsme. Les chrétiens, continua-t-il, sont à la vérité désunis entr'eux par des formes dogmatiques; mais si la foi en général se ranime dans tous les esprits, il ne faut pas perdre l'espérance d'un meilleur ordre de choses, quoiqu'elle soit encore enveloppée de sombres nuages. C'est ainsi, en suivant le sage précepte d'une tolérance raisonnable, que s'exprimait le bon et respectable Pie, et quoique réformée, je me sentais pénétrée de vénération et d'amour pour le digne chef de l'Église catholique romaine.

Cette conversation intéressante dura plus d'une heure, après quoi le Saint-Père nous congédia en m'invitant avec obligeance à réitérer ma visite : il sortit avec nous et nous l'accompagnâmes jusqu'à la porte ouverte de son pavillon, sur les degrés duquel ses deux abbés l'ont rejoint. A cette occasion, j'ai pu remarquer avec quel respect ressemblant à l'adoration, les gens de la plus basse classe, même des con-

trées éloignées, reconnaissent la sainteté du Pape. Pendant qu'il était avec nous, il releva une fleur tombée de la garniture de la robe de la comtesse de Vey, et la lui remit. Le domestique de cette dame, hongrois, l'ayant vu, supplia instamment sa maîtresse de lui donner cette fleur consacrée par la main du Pape, et qui ne pouvait avoir aucun prix pour cette dame sous ce rapport, puisqu'elle n'est pas catholique : l'ayant obtenue, il était hors de lui, et nous assurait qu'il léguerait cette fleur à sa famille comme une sainte relique qui attirerait sur lui la bénédiction du ciel.

Le 20 décembre.

Le terrible coup est porté. Buonaparte a battu complètement les armées alliées près du village d'Austerlitz; déjà les placards affichés à tous les coins des rues de Rome parlent des hauts faits de Napoléon. Il a conclu un armistice pour faire suivre, dit-il, une paix solide, paix qui ne le désarmera pas, mais qui détournera toute résistance sur ses vues ambitieuses. La dynastie napolitaine pourrait bien être la première victime de cette paix menaçante.

Nous avons dîné aujourd'hui chez le prince Poniatowski à sa campagne située sur la voie flaminienne. Le plus beau jour d'automne nous onné l'illusion du printemps. Le prince, ac-

compagné de son ami d'Agincourt, nous a reçus sur une terrasse ornée d'arbustes charmans. On comprend que l'histoire du jour a fait le sujet de la conversation; le prince assurait que le voile tomberait bientôt, et qu'on verrait clairement que tous les efforts de l'ambition du conquérant tendent à dissoudre tous les rapports subsistans entre les nations jusqu'ici indépendantes les unes des autres, et surtout à devenir, comme les Empereurs romains, maître du monde.

Il n'ira pas très-loin, répliquai-je. — Sans contredit, disait le prince, jusqu'à ce jour aucun monarque depuis Alexandre n'a réussi à créer une monarchie universelle, les Romains même n'ont pu la conserver.

Nous avons jeté nos regards sur les environs de Rome remplis d'antiques ruines; là, sous les décombres de la magnificence déchue, sont enfouis la hache et le faisceau signes de la puissance consulaire, devant lesquels les états tremblaient et des rois superbes s'humiliaient. Mais là aussi, ajouta le sage d'Agincourt, le sceptre tyrannique dont ils frappaient le monde entier, fut arraché de leurs mains sanguinaires.

M. d'Agincourt ne mange jamais hors de chez lui; après nous avoir éclairés et enchantés par

ses lumières, sa sagesse et son esprit juste et pénétrant, il se retira.

Après le dîner, nous sommes montés en voiture, et nous sommes allés à environ deux milles au delà de Ponte Molle à une colline qu'on appelle maintenant *saxa rubra*. Là, on découvrit en 1675 un tombeau dont les parois intérieures étaient ornées de peintures tirées des métamorphoses d'Ovide, et qui lui ont fait donner le nom de tombeau de Nason. Dans le voisinage de Saxa rubra se trouve encore *Tordi quinto*, remarquable, parce qu'à cette place était autrefois la puissante ville commerçante des Etrusques nommée Veyes, que le dictateur Camille détruisit jusqu'aux derniers vestiges. En revenant, je remarquais avec admiration la beauté resplendissante du soleil couchant; des nuages d'un rouge foncé ornaient le ciel du côté de l'ouest, les hauteurs d'alentour étaient revêtues d'une vapeur bleuâtre nuancée de rouge, les zéphyrs agitaient doucement l'air comme l'haleine de l'amour et de l'innocence, et cependant de quel côté que l'œil porte ses regards, il ne voit qu'inimitié, guerre et désunion parmi les peuples.

Le 13 décembre.

Le souvenir de cette même journée de l'an-

née passée s'est présenté à moi d'une manière si douce et si aimable, que je n'ai pas su résister à la renouveler cette année-ci : j'ai plus besoin encore de détourner mon attention des malheurs de ce monde périssable pour la diriger vers ce qui ne périt jamais, *l'amitié et la vertu.* Déjà les efforts que l'on fait pour obtenir la dernière en rendant notre existence plus heureuse, paralyse toute puissance extérieure, et l'amitié, semblable aux rayons d'un soleil bienfaisant, réchauffe et ranime notre vie.

Je voulus donc destiner encore ce jour à une fête dédiée à l'amitié, et le passer dans ma contrée favorite de Montorio : une petite société d'amis choisis se joignit à nous ; le jour était serein, des orages de pluie qui la veille s'étaient succédés n'avaient fait que rafraîchir l'air et la terre, les murailles étaient revêtues de verdure fraîche comme au printemps, le vent aigu de la Tramontane n'était plus qu'un doux zéphyr du mois de mai qui passe légèrement sur les fleurs pour entrouvrir leurs boutons. Notre repas frugal avait été préparé et décoré par l'amitié, le plaisir était de la fête, et nous avons senti avec délice qu'il n'avait pas encore abandonné tout-à-fait la terre. Le sentiment et l'esprit assaisonnèrent notre collation champêtre, et rendirent cette journée délicieuse ; mais il ne fut pas permis

à la triste politique de paraître ni comme présidente ni comme convive dans notre cercle. Les anciens Romains si prodigues de déification n'avaient point de temples dédiés à la déesse *Politica*, il est vrai que sous un autre nom, cette déesse ne leur était pas étrangère; leur *Laverna* qui présidait à la tromperie, à l'hypocrisie, à l'astuce, à la rapacité, n'était-elle pas en effet le symbole de la politique ? Je leur reprocherai bien plutôt de n'avoir pas érigé d'autels à l'amitié. Dans la foule immense de leurs divinités, laquelle aurait mérité le mieux le culte et l'adoration des mortels ? n'est-ce pas celle qui rend l'existence heureuse, qui nous console du malheur de vivre ? Les anciens cependant en étaient plus susceptibles parce qu'il y avait moins d'égoïsme; c'est chez eux qu'on trouve les exemples les plus sublimes d'amitié, mais peut-être ont-ils pensé que son temple et son autel sont dans le cœur des êtres vertueux.

N. B. Du 14 décembre au 6 janvier, M.me de la Recke ne parle que des grands événemens qui agitaient alors l'Italie. Le traducteur suppose qu'ils sont connus de tous les lecteurs; il se dispense de les traduire, et revient au cours du voyage.

Le 6 janvier.

Nous avons visité aujourd'hui la porte Cas-

tello en passant par le pont Saint-Ange. Dans la plaine au devant de cette porte, fut trouvé, au milieu du siècle passé, sous de profonds décombres, le cirque de l'empereur Adrien, mais ce qui m'attirait plus que ces restes d'un monument de luxe, c'est qu'on assure que cette plaine était le champ où l'on trouva Cincinnatus occupé au labourage, lorsque par une députation du sénat romain il fut appelé à la dignité de consul pour sauver l'état menacé par des ennemis au dehors et par des troubles intérieurs. Cincinnatus quitta la charrue pour voler au secours de la patrie, et revint ensuite dans son asile champêtre dont il fut encore arraché deux fois pour les mêmes motifs. On lui conféra la troisième fois le titre de dictateur; il avait alors quatre-vingts ans: le repos fut ramené dans l'état, et Cincinnatus revint dans ses champs où il finit sa glorieuse vie avec le sentiment du bien qu'il avait fait et d'une gloire exempte de toute ambition. Un profond sentiment de respect s'empara de moi en abordant la place à laquelle sont attachés les souvenirs de son nom. Un grand monument qui parle à l'esprit et qui occupe l'imagination, n'inspire que de l'admiration; mais des sentimens bien plus élevés pénètrent l'ame lorsqu'on s'approche d'un lieu où vécut un être vertueux et sublime, il semble

qu'on respire un air plus pur, et le cœur est délicieusement ému.

L'étourdissement des événemens du temps avait éloigné de mon esprit des souvenirs plus doux, je ne voyais point le bon abbé Paolino, et je le croyais absent : je suis allée m'informer de lui à son couvent, j'ai appris avec un grand étonnement qu'il était mort depuis quelque temps à la suite de violens chagrins. Douloureusement affectée, je jetai de tristes regards dans le jardin qu'il soignait avec tant de plaisir. Je rentrai dans ma demeure, et je m'informai des causes de sa mort, on me répondit qu'*il était mort de la vie du cardinal Borgia.* Je me fis expliquer cette singulière expression, et j'appris que la biographie du cardinal, composée par Paolino qui était son intime ami, contenait des passages dans lesquels on avait cru reconnaître des allusions et de mauvaises intentions contre les ex-jésuites ; que par là l'imprudent Paolino s'était attiré la disgrâce du Pape qui chérit et vénère cet ordre dans lequel il a été élevé. Il fit supprimer l'ouvrage et reléguer le malheureux auteur dans un autre couvent où il avait été soumis à des règles austères. Le chagrin et un genre de vie dont il avait depuis long-temps perdu l'habitude, lui attira une violente maladie dont il mourut. Paolino aimait le Pape, et recevoir de sa part le malheur

qui l'accablait devait lui être profondément douloureux. Le sort de Paolino est dur et décidément injuste. Je me suis fait expliquer les passages de son écrit qu'on lui reprochait; ils ne sont pas de lui, ce sont de simples allégations, ou la citation de jugemens portés par d'autres écrivains sur les jésuites : par cette seule raison sa condamnation était arbitraire et cruelle; mais comment s'est conduit le Pape? On ne peut pas le soupçonner d'une influence passionnée; il n'existe pas de passion sans lésion personnelle; or, dans tous les passages de cet écrit qui touchent à la personne du Pape, on voit des témoignages non suspects de l'attachement le plus ardent et de la vénération la plus profonde pour Pie dont il a fait profession dans toutes les occasions. Le Pape, j'en suis sûre, aurait été plus indulgent pour Paolino s'il n'eût attaqué que lui, mais il n'a pu pardonner la moindre atteinte à l'ordre des jésuites; il considère comme une affreuse calomnie tout reproche, toute inculpation qui leur est adressée, non-seulement de la part de ceux qui (selon lui) les inventent, mais aussi de la part de ceux qui les répètent. On est *calomniateur* ou *complice* d'après cette manière de voir et de sentir. Il a prononcé, sans doute, un jugement très-injuste contre un homme estimable; mais qui oserait le condamner? Il faut

seulement plaindre une erreur involontaire, et l'on doit, sinon l'approuver, au moins l'excuser.

Le carnaval de cette année paraît surpasser, s'il est possible, celui de l'année dernière; il s'est distingué surtout en ce qu'il n'a pas été précédé d'une exécution. Depuis quelques jours Rome est un vaste théâtre de plaisirs; la joie bruyante circule dans les rues, l'esprit et la folie s'épuisent en inventions burlesques et singulières : la beauté et la laideur au plus haut degré se placent l'une à côté de l'autre. On attaque tout par des satyres bouffonnes, excepté cependant les choses réputées saintes; la réalité paraît avoir fait place à une ironie fantastique de la vie, et avoir emmené avec elle toute misère, tout souci, toute crainte de l'avenir. La vengeance même n'a pas le temps de poursuivre son objet, elle ménage ses attaques pour un temps plus tranquille, peut-être pour le mercredi des cendres, jour de pénitence, où l'on remarque qu'il se commet le plus de crimes. Des bandes mythologiques parcourent dans ce moment le Corso; le vieux Silène, trébuchant sur sa monture aux longues oreilles, distribue à la foule de rudes plaisanteries : je n'ai cependant rencontré aucune figure dont la décence ou la moralité eussent à s'effaroucher. La folle journée

tend à sa fin, la course des chevaux la ferme : on se dépêche pour se rendre au Festino.

Le 19 février.

Les jours de plaisir sont passés, un sombre et profond silence est interrompu seulement par le son des cloches qui appellent aux églises cette foule qui remplissait tumultueusement les rues dans l'ivresse d'une folle joie. Le temps du carême et des exercices de la pénitence a commencé ; il s'est aussi distingué cette fois par des scènes de meurtre et de vengeance. Il semble que de tels événemens devraient décourager les étrangers de vivre au milieu des Romains ; cependant on aurait tort de se laisser effrayer par les crimes de quelques individus. L'Italien en général, et particulièrement le Romain, à qui ce nom donne un sentiment de dignité dont il est fier, s'enflamme facilement, mais il ne manque point de cette douceur attribuée à la nature du pays ; il a une certaine débonnaireté, et en même temps une *profondeur*, une chaleur de cœur qui ne laisse pas échapper ce qui y a une fois pénétré. Le moindre tort, la moindre offense l'exaspèrent d'abord, tout comme des manières douces et prévenantes le captivent subitement et pour toujours. J'ose l'affirmer par

ma propre expérience, ayant été on ne peut plus contente de mes domestiques romains. Qu'on me permette de rendre ici un hommage à ma bonne Laura qui a le soin d'une partie de ma maison, et s'acquitte de cette tâche avec toute l'activité et la fidélité possibles, jointes à un calme inaltérable. Elle montre la même moralité sous les autres rapports : elle est mariée : son mari, paralysé par une attaque d'apoplexie, garde le lit depuis dix ans ; elle a trois enfans, encore trop jeunes pour gagner leur vie, et une mère vieille et pauvre qu'elle garde chez elle. Laura les nourrit et les entretient tous par le travail de ses mains avec une patience, une simplicité de cœur admirables, sans se plaindre, sans se louer, et comme si la chose ne pouvait être autrement ; et je ne ferais pas mention de cette femme exemplaire! Le monde ne donne pas de couronne à la vertu modeste sous le costume de la pauvreté, mais les anges du ciel lui sourient ; elle ne brille pas, mais elle édifie.

Outre ma pauvre Laura, j'ose dire encore un mot d'un autre de mes serviteurs romains. Mon cocher, homme actif, plein de force et de zèle est aussi marié, et sa conduite est avec sa femme et ses enfans très-exemplaire ; il est sans reproches dans son service. Outre son emploi de cocher qu'il remplit avec exactitude, il

se charge encore de bien d'autres ouvrages auxquels il n'est point obligé. Je ne puis résister à citer un trait naïf de lui, qui prouve sa sensibilité, et qui paraîtra singulier chez un bon catholique romain. Un des chevaux qui lui sont confiés tomba malade, il en eut tous les soins possibles, il passa la nuit auprès du pauvre animal, lui procura tous les remèdes de l'art, et le cheval patient et reconnaissant, hennissait avec une expression de plaisir quand son ami s'approchait de lui. Tous les soins furent inutiles, il mourut; mon cocher vint me l'apprendre les larmes aux yeux, et tout intérêt à part, je fus touchée de son affliction; il s'en aperçut, et se recueillant, il me dit avec effusion de cœur: « Consolez-vous, bonne dame, ni vous ni moi « nous n'avons, Dieu soit loué, rien exigé du « pauvre animal qui fût au-dessus de ses forces; « il est maintenant plus heureux que nous, là « où il n'y a ni mort ni souffrance. » A ces mots, il leva les yeux au ciel. Je fus étonnée de l'expression de ses sentimens, je crus d'abord qu'il ne saisissait pas lui-même le sens de ses paroles, mais quand il les eut répétées, je vis qu'il avait réellement la conviction du bonheur actuel de son cher cheval. « Il m'aimait, me dit-il, il était reconnaissant, donc il avait une ame, et l'ame ne peut périr. » Il me parut étrange d'entendre

un homme qui, suivant les principes de sa croyance, exclut du Ciel les hommes, même ses frères, qui n'ont pas les mêmes principes, parler du Paradis pour un cheval.

Ne nous moquons pas du bon cocher, il est homme, et la même chose nous arrive à tous. Chacun déifie à sa manière l'objet de sa passion dominante, et se forme, sans s'en apercevoir et sans le vouloir, une espèce de religion secondaire qui s'arrange et se met d'accord avec celle qu'on lui a donnée dans sa jeunesse.

Pendant les semaines du carême, la tranquillité des rues de Rome est encore plus frappante que dans d'autres temps. Les hommes, et sur-tout les femmes, se rendent solitairement et dévotement aux églises avec leurs chapelets en mains, et suivis de mendians qui continuent leur triste métier avec un redoublement d'activité et de persécution, pendant les semaines saintes, où la dévotion exaltée rend plus charitable. Cependant ces temps d'abstinence et de calme extérieur ne diffèrent pas autant qu'on pourrait le croire de celui où le mouvement de la vie est plus libre. Il existe à Rome un gouvernement de prêtres, qui, à plusieurs égards, opère plus de mal qu'un gouvernement militaire; pour en juger, il n'y a qu'à jeter un coup-d'œil rapide sur les deux villes

dirigées par ces deux gouvernemens, Rome et Berlin. Le mouvement de la première se rapporte à l'activité de la seconde, comme la démarche lente et traînante d'un vieillard, à la vivacité, et à la vîtesse de celle d'un adolescent. Qu'un étranger parcoure les rues de Rome, il ne trouvera pas un seul riche magasin rempli d'hommes laborieux. Au lieu de l'activité à laquelle il est accoutumé dans les grandes villes militaires ou commerçantes, il voit le peuple se tenir oisif dans les rues et sur les chemins, il n'aperçoit aucun mouvement de gens occupés de leurs affaires temporelles : on n'en a d'autre que les cérémonies du culte. Des colonnes de processions défilent lentement de tous côtés; par-tout l'on voit une nombreuse population de gens isolés, mais nulle part de l'activité ni de l'industrie : quelques marchands d'antiques et d'estampes, quelques fabricans de mosaïques, quelques artistes gagnent à peine leur vie. Les artisans sont tous des étrangers, les boulangers sont de la Souabe. Le commerce y est presque nul; il n'est pas du tout question de celui des livres. Le gouvernement ferme les yeux sur tous ces défauts, il n'encourage rien, ne favorise rien; en un mot, il ne fait rien pour ramener à Rome une activité qui fasse prospérer l'état :

l'éducation et l'instruction publique n'ont fait aucun progrès, et sont encore sur l'ancien pied.

Telle est la situation intérieure de cette ville si célèbre. A peine l'étranger en a-t-il passé les portes, qu'il entre dans un désert privé d'hommes, entouré de collines incultes et inhabitées, et sur les grandes et belles routes, il rencontre seulement quelquefois un chariot chargé d'huile ou de vin. Le stérile genêt fleurit où des épis de blé pourraient croître en abondance; l'on ne trouve que bien rarement un champ cultivé. Cette coupable négligence est moins la faute du gouvernement que celle d'une ancienne loi dont il a hérité; cette loi aussi absurde que préjudiciable, adjuge le monopole du blé à la chambre papale. Chaque habitant est forcé de livrer le grain qu'il a fait croître à cette chambre contre un prix arbitraire déterminé par elle, qui le revend aux boulangers, desquels le cultivateur est obligé d'acheter son pain. Cette loi vient d'Innocent X, ou plutôt de donna Olimpia, sa belle-sœur, qui régnait sous son nom. La mémoire de cette femme tyrannique et cruelle est odieuse aux Romains : il en est de même pour l'huile. Chaque droit exclusif est une injustice ; plus il y a d'individus à qui cela porte préjudice, plus le monopole devient injuste et insupportable, et plus le cercle qu'il ouvre à l'esprit d'usure

s'agrandit. Un gouvernement qui exerce lui-même l'usure, pourra-t-il la punir? Et si elle porte sur des objets de première nécessité, comme le pain, quel mal n'en résultera-t-il pas pour le cultivateur et l'agriculteur? Qui voudra s'occuper d'un travail où, loin de trouver du profit, il trouve sa perte? Il arrive de là que la culture du pays est toujours de plus en plus négligée, quoique l'on ne puisse nier que d'autres causes n'y aient aussi contribué, comme la dépopulation qui est arrivée par des guerres, des dissensions intérieures, et par le monachisme. En remontant plus loin, l'invasion des barbares détruisit les aquéducs, et le manque d'eau chassa les habitans et empêcha leur retour; car c'est au manque d'eau, et à la fumée produite par les feux des habitations, que l'on attribue principalement le développement du mauvais air. Si les Papes avaient employé les riches revenus de l'état ecclésiastique à rétablir les aquéducs au lieu d'enrichir leurs neveux, les guérets romains ne seraient pas à présent si arides et si déserts. Quoique les revenus de l'état aient bien diminué, une sage économie pourrait encore remédier aux abus et aux maux qui en sont la suite. Du reste, le gouvernement est doux; puisse-t-il l'être toujours sans tomber dans l'assoupissement! Dans aucun pays les im-

pôts ne sont peut-être aussi médiocres, et leur perception aussi douce que dans l'état ecclésiastique.

La police est confiée à ce qu'on appelle les conservatori qui forment le conseil d'état, et qui tiennent leurs séances au capitole; ils règlent et fixent les prix de la viande et du pain, et jugent les différends qui surviennent à ce sujet. Quant au nettoiement des rues, on en laisse le soin aux pluies; mais comme elles n'arrivent pas à volonté, les gens à pied sont sujets à de grands inconvéniens, sur-tout la nuit, les rues n'étant éclairées que par la faible lueur des lampions posés devant les images des saints, qui laissent seulement voir comme la nuit est obscure. C'est rendre un témoignage favorable à ce peuple que d'assurer que, sans guet ni garde de nuit, et presque sans clarté, les désordres nocturnes sont très-rares à Rome. Pendant un séjour de quatorze mois, je n'ai entendu parler d'aucun vol ni d'effraction pendant la nuit.

L'administration de la justice est répartie entre plusieurs tribunaux; le sénat du capitole est la première instance : la Ruota est un tribunal suprême. La corruption des juges par l'argent est inconnue à Rome, mais les protections en sont l'équivalent : l'intercession d'un homme

marquant est d'un grand poids dans les jugemens. On dit bien cependant que de tels abus sont rares sous le Pape actuel; aucun neveu, aucun favori n'a voix au chapitre, mais cela ne suffit pas, il faut les déraciner.

La censure des livres est soumise au jugement de l'inquisition, et m'a paru moins oppressive que dans les états d'Autriche. Les étrangers et les voyageurs ont à se louer de la douceur du gouvernement papal; on n'est ni vexé ni incommodé par aucune mesure fâcheuse de la police; en entrant dans la ville, on n'est pas saisi, comme dans les villes prussiennes, par une escorte militaire qui vous conduit dans une maison où l'on examine avec soin vos effets. Cette dureté ne se retrouve pas, il est vrai, dans les autorités supérieures; le gouvernement prussien est vraiment paternel, mais l'humanité de celui de Rome se trouve aussi chez les subordonnés.

Après ce peu d'observations, j'en viens à l'état présent des Romains. Quelque défavorables que soient les préjugés et les impressions qu'on apporte à Rome, on n'y séjourne pas long-temps avant qu'ils soient dissipés. Ce séjour et le caractère général des Romains ont quelque chose de singulièrement attrayant : c'est ce que j'éprouvai à Naples qui offre un contraste si frappan, et, à mon avis, tout à l'avantage de

Rome. Déjà l'extérieur du Romain prévient en sa faveur ; quoiqu'il soit, comme tous les Italiens, prodigue de politesse pour les étrangers, c'est d'une manière plus naturelle et moins rampante. Il est bien fait, son maintien est aisé, sa démarche fière, son regard ardent anime l'expression de son langage et de ses gestes ; la tempérance entretient sa bonne santé, et par conséquent sa vivacité et sa bonne humeur jusqu'à un âge avancé : j'ai rencontré dans toutes les classes des vieillards pleins de force et d'énergie.

Quant au sexe féminin, le même caractère de figure et de manières se retrouve sous des formes plus adoucies. Dans la couleur du teint et dans les traits du visage, une Romaine diffère essentiellement de nos femmes du nord ; elles n'ont pas cette blancheur éblouissante, mais leurs traits prononcés offrent un ensemble agréable. L'œil des femmes romaines est grand, il est plein de feu et de vie, son regard est animé, sa tête est bien placée, et son attitude est imposante. Dans la structure du corps règne cette même harmonie, cette unité que j'ai remarquée dans leurs traits : la démarche de la femme romaine est grave et compassée, et dans toute sa tenue il y a plutôt quelque chose de déterminé que de l'élégance, plus de dignité que de graces :

j'ai plus souvent rencontré des Junons que des Hébés.

J'ai déjà parlé dans mon premier séjour du ton sociable et du goût qui règnent dans les classes supérieures, mais ce goût ne se retrouve pas dans leur parure : de tout temps les Romaines ont résisté à la tyrannie des modes françaises ; de là vient que dans leurs palais et dans leurs campagnes, on voit des meubles, des portes, des fenêtres qui rappellent un goût très-ancien, ce qui prouve aussi combien ils évitent toute dépense ; leur parade consiste uniquement dans une foule de domestiques, qui sont, dit-on, très-mal payés, leurs gages n'étant assignés que sur la générosité des étrangers, mais il leur est permis de faire d'autres commerces. Leur jouissance de luxe se borne chez les familles nobles aux trésors de l'art dans leurs palais et leurs maisons de campagne. Ces dernières, vu le pernicieux monopole du blé, ne leur rapportent pas, à beaucoup près, autant que dans les pays où cette culture, loin d'être entravée, est encouragée. Il en résulte que ces familles vivent entr'elles très-retirées, donnent très-rarement de grandes fêtes et ne préviennent pas les étrangers par des invitations ; cependant les Romains aiment qu'on fréquente leurs *conversazioni*, c'est le nom qu'ils donnent à leurs rassemblemens du

soir, où ils reçoivent avec amitié et prévenance. Le *sigisbéisme* est d'un usage général chez la noblesse, et le *cavaliero servante*, un personnage nécessaire au bon ton et à la bonne tenue; souvent il est à charge à la dame qu'il soigne et qu'il ne quitte pas, mais elle ne peut l'éloigner d'elle sans blesser toutes les convenances. Les Romains sont convaincus que c'est le meilleur moyen d'empêcher le désordre et de garder leurs femmes. Il faudrait, disent-ils, être profondément corrompu pour être soi-même l'amant favorisé de la femme à qui on se dévoue.

Une chose très-frappante chez les Romains, et qui les distingue des autres peuples, et même des autres Italiens, c'est que dans toutes les classes, même les plus basses, on trouve une mobilité facile dans l'esprit, des sensations vives, de la profondeur de sentiment et souvent des pensées fines et délicates. On n'aperçoit presque point, comme ailleurs, de contraste marquant, parmi les différens états, sous les rapports moraux; l'homme du peuple s'exprime comme l'homme du grand monde, et il en est de même des manières : on n'entend aucune expression vulgaire, ni grossière dans le propos. On pourrait affirmer hardiment qu'à Rome il existe une basse classe du peuple, mais point de *populace*. Ce qui produit et entretient cette disposition,

c'est la fierté romaine qui aime à se rappeler son ancienne grandeur ; les femmes même n'en sont pas exemptes : une ouvrière romaine soupçonnée de vol s'écria avec une noble colère : *Io sono Romana*, (je suis Romaine). Une autre, à l'occasion de la reine de Naples à qui on reprochait trop peu de popularité, disait : Elle ne sait peut-être pas celle-là que jadis des reines captives furent menées en triomphe dans les rues de Rome. Un sentiment aussi exalté de soi-même est secondé par une sobriété constante, une modération dans les jouissances de la vie qui n'abandonne presque jamais les Romains. On entend quelquefois, il est vrai, parler de scènes sanglantes de vengeance, mais en revanche, jamais de fâcheuses suites de l'ivrognerie ; point de fourberie, de filouterie, de vols. Le Romain pardonne l'assassinat et prend le meurtrier sous sa protection, mais il repousse le voleur et l'abandonne à la justice. On vole à Paris, à Berlin, à Dresdé, etc., etc., plus dans un seul mois que dans toute une année à Rome. Pendant tout le temps de mon séjour dans cette ville il n'y eut qu'une seule enquête pour vol, et le voleur était un Génois. Cette rareté du vol a inspiré de la confiance aux habitans, les portes et les fenêtres sont peu garanties ; même dans le temps du Carnaval, où il circule dans les rues

une telle foule, on ne vole personne, et on abandonne sans crainte sa maison ouverte. Quant aux désordres moraux et au libertinage, on peut bien présumer que les Romains n'ont pas échappé à la légèreté générale; la renommée charge particulièrement les femmes mariées de fréquentes atteintes à la fidélité conjugale : ce reproche n'est pas tout-à-fait sans fondement, mais je le crois du moins fort exagéré. Les jeunes personnes non mariées sont, en revanche, assujéties à une très-sévère surveillance qui est confiée non aux mères, comme partout ailleurs, mais aux pères, et cela seul, je l'avoue, suffit pour faire suspecter les mœurs des premières. Le père observe sa fille avec sévérité, et demandera raison sans balancer au jeune homme qui la saluerait soit en passant, soit à sa fenêtre d'une manière trop significative; elle n'est jamais nulle part abandonnée un seul instant à elle-même, partout elle est accompagnée de son père. J'en ai fait moi-même l'expérience. On m'avait vanté les talens en musique de la fille d'un artiste romain, je fis inviter cette jeune personne à passer la soirée chez moi; elle arriva accompagnée de son père qui me la présenta très-poliment. Je fus charmée de ses manières nobles, de sa douceur, de sa modestie, de ses graces; l'aimable timidité avec laquelle elle exerçait son

talent, l'embellissait encore : le son de sa voix en parlant avait quelque chose de flatteur à l'oreille et de mélodieux, mais son chant avec la guitare pénétrait l'ame. Son père se retira humblement dans un coin de la chambre et ne la perdait pas de vue ; il reçut avec une silencieuse inclination les choses obligeantes qu'on lui disait sur sa fille, mais on ne put obtenir de lui de se joindre a notre cercle : il en fut de même à chaque visite qu'il réitérait souvent à ma prière. En général, en Italie et particulièrement à Rome dans les maisons bourgeoises, les rapports entre mari et femme sont tout autres qu'ailleurs : le mari soigne les affaires du ménage et même de la cuisine, il prend même soin des petits enfans, tandis que la femme s'occupe à lire, à chanter, à babiller avec ses voisines, ou se tient à la fenêtre. C'est une chose étrange et touchante que de voir le père portant sur ses bras son enfant enveloppé dans son long manteau bleu, et le promenant ainsi devant la porte de sa maison. Il y a cependant quelques exceptions à cet usage, et l'on rencontre aussi des femmes bonnes ménagères et bonnes mères.

J'ai parlé plus haut de la vivacité et des facultés spirituelles propres à tous les Italiens, mais les Romains se distinguent par la finesse, la pénétration et l'exercice de leur esprit, et en

général par un degré marquant de culture. Cet avantage s'est fortifié chez eux de génération en génération par tout ce qui les entoure : les pierres leur parlent, les restes de l'art antique leur inspirent du goût, et polissent leur esprit et leur entendement. Qu'un étranger observe une statue, un monument, quelques restes de l'ancien temps, un Romain même du peuple s'approche, lui parle, lui dit ce qu'il sait, le questionne sur ce qu'il ne sait pas, et s'instruit de cette manière : à ces idées se rattache encore la connaissance généralement répandue de l'ancienne littérature italienne. La fille de notre hôte, et un compagnon maçon de Laricia eurent beaucoup de plaisir à nous déclamer très-bien des actes entiers des drames de Metastase. Les questions et les réponses spirituelles qui s'échangent entre Marforio et Pasquino, sont ordinairement des productions du peuple.

Dans les plus petites auberges l'homme du peuple se délecte des improvisations ; un de mes amis avait assisté à une lutte de chansons improvisées entre deux matelots, et me communiqua un de ces poëmes héroïques (comme ils appellent ces dialogues improvisés) : le sujet est la réception en paradis d'un saint canonisé. Le nouvel habitant du ciel entre dans l'assemblée des bienheureux, il y est reçu avec toute

la pompe que la gloire du ciel peut donner. Satan, qui a persécuté long-temps le bon saint pendant son pélerinage sur la terre, est condamné à être le messager pour annoncer l'arrivée du nouveau saint; cette commission lui est, comme on le pense, très-désagréable, et sa conduite dans la lutte entre sa soumission extérieure et son aversion intérieure est assez burlesquement dépeinte. Ce n'est pas sans toutes sortes de diableries plaisamment imaginées que Satan s'acquitte de sa commission et mérite d'être renvoyé dans l'enfer. Quelque incohérent que tout cela paraisse, on y voit cependant une connaissance de la bonne poésie italienne.

Malgré ma prévention pour les Romains, je ne dois pas passer sous silence leur mauvais côté: aux avantages de l'esprit, ils joignent une profondeur de sentiment qui serait en elle-même un des plus précieux dons de la nature, si elle n'allumait pas dans le cœur des Romains une flamme de vengeance qui ne peut s'éteindre que dans le sang de celui qui les a offensés. Mais à l'instant où le Romain s'est vengé, l'humanité reprend chez lui le dessus; le meurtrier se hâte d'aller chez le prêtre le plus voisin, pour faire dire des messes à ses frais pour le salut de l'ame de celui qu'il vient d'assassiner. Il est très-rare que la vengeance poursuive son objet au-delà des bornes

de cette vie. Des mesures de police bien calculées et sagement exécutées qui devraient commencer par l'abolition des lieux d'asiles où le criminel peut se retirer en sûreté, agiraient efficacement. Un autre reproche qu'on fait avec raison au caractère des Romains, c'est le penchant à l'oisiveté ; ce défaut qui tient un peu au climat du midi, à l'inertie du gouvernement, a de plus été transmis aux Romains par une espèce de tradition. Deux fois, dans des situations très-différentes, Rome pouvait se nommer la reine du monde, elle se croyait le droit de se faire nourrir par ceux qu'elle avait soumis à son empire. Dans le temps de la république, et ensuite sous les empereurs, la Campanie, la Sicile, la Sardaigne devinrent ses tributaires, et lorsque la Campanie fut devenue un faubourg de Rome, et que les deux îles eurent perdu leurs cultivateurs, les côtes d'Afrique et d'Egypte furent obligées d'envoyer leurs récoltes de blé à Rome; on en faisait des répartitions au peuple pour le contenter, et les Césars continuèrent cette coutume pour prévenir les séditions. Lorsque leur règne finit, cette capitale du monde profita des ténèbres de l'ignorance pour établir un nouveau trône; bientôt elle s'avança hardiment ; sous le prestige brillant de la sainteté : l'hiérarchie fut établie : de ce moment, Rome reconquit sa

puissance sur les nations ; elle ne se servit plus alors de la force, mais, armée de l'anathême du Ciel, elle en imposa à la faiblesse, à la crédulité, et s'attribua un pouvoir arbitraire sur les esprits. Elle commença par tenir la raison en captivité, elle exigea une foi aveugle en ses décrets, et une obéissance absolue pour ses décisions. Elle offrit aux croyans les biens de l'éternité en échange de leurs biens temporels : pour des absolutions de péchés, pour des dispenses, des statuts ecclésiastiques, pour des reliques, pour des dignités ecclésiastiques, pour bien d'autres choses, d'immenses trésors se versaient à Rome, qui, passant par d'innombrables canaux, se partageaient entre une armée de fainéans. Les occupations furent négligées ; et qui voudra gagner son pain par un travail pénible lorsqu'il peut l'obtenir sans rien faire ? Presque chaque individu pouvait, avec un peu de faveur, espérer un bénéfice quelconque. Cet état de choses dura long-temps ; les rois, les empereurs se soumettaient à l'excommunication ou s'en rachetaient à force d'or. Enfin, quand cette autorité usurpée passa les bornes, les princes et les peuples en furent effrayés, et se réveillèrent de la nuit de la superstition. La source des offrandes tarit, et ceux qui y avaient puisé restèrent dans l'oisiveté à laquelle ils s'é-

taient accoutumés, et la léguèrent à leurs descendans, qui s'enfoncent toujours de plus en plus dans la pauvreté et la mendicité. Mais les choses changeront de face à Rome quand une fois le peuple aura pris l'habitude d'exercer la sa force et son intelligence, et de gagner son pain par le travail.

Je passai, il y a quelques jours, près d'un vaste champ de blé qui me frappa par la beauté de ses épis; un ami avec qui je me promenais me dit que cette place était, il y a trois ans, un endroit inculte et un rendez-vous de chasse; ce commencement prouve déjà que les Romains s'aperçoivent de ce qui peut les faire prospérer. Il faut espérer que le Pape actuel qui veut le bonheur de ses sujets, lèvera les obstacles que ses prédécesseurs avaient mis à la culture, et qu'il écoutera les conseils qui tendent à rendre à l'activité le peuple le plus spirituel de la terre.

Le 3 avril.

On célèbre à Rome les belles et nombreuses fêtes de Pâques. Entre toutes les solennités de la semaine sainte, il n'y en a point qui agisse aussi puissamment sur moi que celle du vendredi saint et le chant du *miserere* qui est, à mon avis, ce qu'il y a de plus sublime. Cette fête,

cette musique laissent dans l'ame une impression indéfinissable ; elle pénètre, elle enlève de cette vie terrestre, et nous donne une idée de la béatitude où se trouvent ceux qui ont atteint le but de leur course, et qui jouissent de la félicité suprême. J'ai entendu de nouveau, cette année, ce chant sublime dans la chapelle de Sixte, ce n'était donc plus le charme de la nouveauté qui agissait sur moi; même la présence du Pape, qui y manquait l'année passée, n'ajoutait rien à mon sentiment. L'impression de ce chant est en lui-même, il renferme tout ce qu'il y a de plus sublime dans le domaine de la musique.

A droite de l'autel était assis le Pape, revêtu d'un manteau violet; à gauche était le candélabre avec douze cierges, dont le douzième, qui fait allusion au traître Judas, n'était pas allumé. Les chœurs alternaient avec les solo mêlés de prières; les lumières s'obscurcissaient graduellement, et le sublime chant descendait de la voûte semblable à un torrent d'harmonie. Toutes les misères de la vie s'évanouissent devant ces sons célestes ; l'ame est remplie de la présence de Dieu. La cérémonie a fini par la bénédiction que le Pape, devant l'autel, donne à haute voix à l'assemblée.

Nous sommes allés à la chapelle illuminée de

St.-Paul, où l'on fait les prières basses près du St.-Sépulcre. L'effet que l'immense quantité de lumières avait produit sur moi l'année dernière était diminué, je sentais qu'il me manquait la surprise. Le peuple priait encore devant le maître-autel, près du tombeau de saint Pierre; dans le haut brillait la croix illuminée. Sur une tribune élevée à droite de l'autel, un prêtre montrait au peuple diverses reliques de saints, qu'à cette distance personne ne pouvait distinguer. Lorsque nous avons quitté l'église, la pleine-lune avait répandu sa tranquille et douce lumière sur le vaste espace autour de nous : cette illumination du Ciel m'a plus émue que celle du temple, et m'élevait bien plus au divin créateur.

Le 6 avril.

J'ai pris ma part aujourd'hui de la bénédiction que le Pape a donnée du balcon de l'église de St.-Pierre. Vers les onze heures du matin, nous nous sommes rendus sur la place au-devant de l'église; elle était entièrement parsemée de branches de myrtes et de lauriers. Nous nous sommes assis vis-à-vis du balcon entre les deux fontaines ; une multitude innombrable s'y trouvait rassemblée. Les soldats du Pape en uniforme blanc, avec des feuilles de laurier sur leurs

chapeaux, formaient devant l'église un grand demi-cercle; au milieu retentissait de la musique; mais quelle musique, bon Dieu! des airs de danse, des marches guerrières alternaient dans de courts intervalles. J'étais loin de m'y attendre, et les sentimens de mon ame n'étaient rien moins qu'à l'unisson. Sur le balcon, brûlaient deux cierges, entre lesquels était placé le Saint-Ciboire : la sonnerie solennelle de toutes les cloches couvrait entièrement la musique.

Tout-à-coup, toute cette foule tomba à genoux, le Pape arrivait sur le balcon porté dans un fauteuil orné de queues de paon blanc. Il était vêtu de blanc, les soldats, la tête découverte, ainsi que tous les hommes, présentaient les armes, détachaient les branches de myrte et de laurier de leurs chapeaux, et en jonchaient le terrain. Le Pape priait à voix basse, s'arrêtait par moment, se relevait étendant lentement et avec dignité les mains vers le Ciel, comme s'il voulait recevoir la bénédiction d'en haut pour la répandre sur le peuple; puis il les abaissait et faisait le signe de la croix. Après la troisième fois, on entendit rouler le canon du château St.-Ange, pour l'annoncer aux contrées éloignées; on lut quelque chose d'écrit sur un papier : la feuille fut déchirée et jetée du balcon sur le peuple. Il se fit un mouvement très-vif

dans cette multitude, chacun cherchait à accrocher un morceau de ce papier, je ne sais dans quel but. Cette feuille ne contient (m'a-t-on dit) que des excommunications contre les hérétiques, qui terminent la fête.

Le mouvement d'une grande masse de peuple, agit toujours très-fortement sur moi ; elle me cause une espèce d'effroi. J'étais aussi, quoique hérétique, très-touchée de la bénédiction; des larmes s'échappaient de mes yeux, mais il m'est resté une impression beaucoup plus profonde du chant de la chapelle Sixtine : ce que j'ai vu aujourd'hui est sans doute un magnifique spectacle, mais il laisse du vide et n'atteint que la superficie du sens de l'homme. Quand même (comme on le prétend) il serait utile de présenter de temps en temps aux sens du peuple une vivante image du père céleste donnant sa bénédiction aux hommes, je crois qu'il faudrait que ce fût tout autrement; je voudrais qu'on prononçât dans chaque église un discours éloquent, où l'on ferait comprendre aux auditeurs, de la manière la plus évidente, que chaque don venant de Dieu suppose un vase épuré pour le recevoir; que ce n'est que dans un cœur bien préparé, rempli de bons sentimens, et bien disposé, que peut habiter la paix de Dieu. Sur la place de la solennité, et immédiatement avant

cette action, on devrait, au lieu de musique profane, entonner de beaux hymnes, des chœurs sacrés adaptés à la circonstance; on élèverait ainsi les ames au ton digne et solennel d'une telle fête.

Le 20 avril.

Combien de fois, en me promenant à Rome, ai-je éprouvé, au milieu de tous ces restes d'antiquités, une certaine fraîcheur de jeunesse inconcevable. Le ciel du printemps le plus serein luit sur les ruines, répand sur les objets une clarté brillante qui dissipe le sombre souvenir du passé et les craintes de l'avenir. Ce beau climat est encore le même qu'il était, lorsque ces édifices et ces colonnes étaient debout. Il nous donne le sentiment de l'invariable au milieu des scènes les plus marquantes du changement des temps, il nous fait sentir les consolations de ce qui durera toujours au milieu des vestiges de la destruction. Des combats d'action et de réaction, en nous-mêmes et hors de nous, sont les élémens de notre être; le dépérissement est la condition de la naissance. Si nous tournons nos regards en arrière, l'histoire du monde ne nous présente que les sanglans débats des nations les unes contre les autres; des états naissent et périssent : ténèbres et lumières, erreur et vérité, préjugés

et foi, justice et force, vertu et vice se font alternativement la guerre. Où que nous regardions dans ce vaste spectacle, partout est la mort qui produit la vie : oui, nous sommes appelés à vivre. La capacité de nous connaître nous-mêmes et de ne plus mourir, est le but éloigné où nous tendons, le but de notre avancement dans la perfection. Au fond du cœur de chaque homme est la voie de sa destination future ; qu'il l'écoute et se conduise en conséquence. J'étais enfoncée dans ces réflexions, quand le célèbre sculpteur Canova est entré chez moi, il ne les a pas interrompues, sa conversation m'a fait passer bien des heures aussi précieuses à mon cœur qu'instructives pour mon esprit. Il est aussi excellent, moral, religieux, que grand artiste. Il nous a invités à voir son atelier où se trouvent en ce moment la statue colossale de Napoléon. De Paris, on avait insinué au Pape qu'il ferait un singulier plaisir à l'Empereur de lui faire présent de sa statue exécutée dans le style antique et héroïque : le Pape fit ce sacrifice pour se mettre en de meilleures relations avec lui. Canova se chargea de l'exécution de cet ouvrage, et il est actuellement achevé.

Le 23 avril.

Une riche jouissance de chefs-d'œuvre nous attendait dans l'atelier de Canova. Ce que nous connaissions déjà agissait sur nous avec un charme nouveau, et le plaisir de la surprise s'y joignit pour ses productions nouvelles. Nous admirâmes le talent que l'artiste a déployé dans la statue colossale de Napoléon. Elle est haute de 9 à 10 pieds, et d'un marbre de Carrare sans la moindre tache. Je ne sais par quel ordre l'artiste lui a donné la figure du dieu Mars sans vêtement. Dans sa main droite, il tient un globe terrestre sur sa gauche est posée une Victoire : la tête est idéale, et ressemble plus à Lucien Bonaparte qu'à Napoléon. Canova nous a menés ensuite dans la chambre où sont les antiques trouvés à la fouille d'Ostia : on y voit du médiocre et du parfait, et une quantité de têtes, de pieds, de mains, de bas-reliefs, de fragmens d'architecture. Il semble qu'on soit sur un champ de bataille où la guerre et la destruction ont laissé des traces. L'artiste nous a fait remarquer les différens goûts des différens temps, et les progrès et la décadence de l'art. Il nous montrait qu'aussi parmi les anciens, il se trouvait des ouvrages très-médiocres, qui n'ont d'autre

mérite que celui de l'ancienneté. Le plus beau de tous ces restes d'Ostia est la tête d'un jeune Marc-Aurèle. Une tête de Bacchus présente une singularité frappante ; non-seulement elle est couronnée de pampres, mais la barbe est aussi de ce même feuillage qui sort des joues et du menton. « Un artiste de nos jours, disait Canova, qui se permettrait une telle idée, tomberait avec raison sous la griffe de fer de la critique. » Enfin, une tête colossale de Minerve a fixé mon attention ; il est aisé de voir qu'elle est d'une main exercée dans son art, mais qui l'a défigurée par des prunelles noires et des sourcils dorés, qui décèlent un temps où l'art avait déjà dégénéré. En général, je dois avouer que j'ai trouvé cette collection fort au-dessous de mon attente ; ce qui l'avait excitée, c'était la copie en marbre d'une très-belle tête de Vénus que j'avais vue chez la princesse de Dessau à Worlitz. La statue entière, bien conservée, avait été trouvée dans la fouille entreprise par le prince Auguste d'Angleterre à Ostie ; il l'emporta avec lui à Londres.

En prenant congé de Canova, il me dit que Sa Sainteté s'était souvenu de moi d'une manière très-aimable, et qu'il se rappelait surtout les derniers mots qu'il m'avait dits, c'est une invitation d'y retourner. Je me propose donc

d'offrir encore une fois mes hommages au vénérable Pie.

Le 25 avril.

En conséquence du gracieux souvenir du Pape, je me suis rendue aujourd'hui vers quatre heures chez la comtesse Vey, qui nous a conduites, ma pupille et moi, au palais sur le Quirinal : on nous a introduites, comme la première fois, dans le pavillon du jardin, où le Pape n'était pas encore. Mon désir de le voir était un peu calmé, le sort de mon ami, le bon abbé Paolino, pesait sur mon cœur ; j'aurais voulu oser dire à Pie quel serviteur fidèle il avait perdu.... *Perdu!* je pensai que je n'aurais pu prononcer ce mot : ce qui est fait ne peut se réparer ; pourquoi exciterais-je un sentiment douloureux dans le cœur du Pape d'ailleurs si bon ? Je ne m'en sentis point la force.

Après quelques momens d'attente, le Pape a paru, accompagné comme la première fois. Nous sommes allées au-devant de lui ; il nous a reçues avec l'expression la plus obligeante : il s'est informé de nos excursions dans les endroits les plus remarquables de cette ville célèbre et de ses environs. Il sait de la manière la plus aisée diriger la conversation sur tel ou tel sujet ; cette

fois elle a roulé principalement sur les arts, dont il paraît très-amateur ; il parla de Canova avec une distinction particulière : il le voit, dit-il, tous les jours, il nomma aussi avec éloge Zoéga et Camucini : il parla du premier comme d'un homme plein d'esprit et de connaissances et grand antiquaire. Cela lui fournit l'occasion de parler des fouilles d'Ostie, dont la continuation a été arrêtée par les malheurs des temps. Sur tous les sujets le Pape a toujours montré un esprit cultivé et un jugement parfait, et j'ai remporté cette fois de ma visite la plus grande estime et même de l'admiration pour le respectable chef de l'église.

Le 1.er mai.

En m'occupant de l'histoire romaine, le nom d'Ostia ne m'avait pas échappé ; les antiquités de cette ville que je trouvai dans l'atelier de Canova me la rappelèrent vivement, et j'ai résolu d'y faire demain une excursion accompagnée de messieurs Zoéga et Reinhart et de ma société. Quelques préparations historiques pour ce petit voyage m'ont aussi rappelé l'empereur Claude, cet homme faible, à demi-fou, superstitieux, et cruel par crainte ; il aimait particulièrement Ostie, et dépensait pour son embellissement des

sommes considérables. Il s'était fait construire dans les eaux du port, sur des vaisseaux coulés à fond, une demeure où il s'abandonnait à des plaisirs enfantins et ridicules.

Le 3 mai.

On peut compter à Rome avec assez de sûreté sur la durée du temps de la saison, quand on projette une course de quelques jours, il est rare qu'il varie : c'est ainsi qu'un beau jour du mois de mai favorisa hier notre voyage à Ostie. Cet endroit est situé à l'embouchure du Tibre, à dix-huit milles de Rome. Notre chemin passa par la porte de Saint-Paul, près du mont Testacio, la pyramide de Cestius et l'église de Saint-Paul, et sur le Pont Salaro. Dans cette direction, nous allâmes vers la mer par une plaine aride et couverte de ruines. Aussi loin que l'œil peut atteindre, on ne voit qu'un désert inculte et sauvage sans aucune habitation, la route seule indique des traces d'hommes. Des marais, autrefois des champs fertiles, infectent l'air de vapeurs méphitiques. Les anciens, dit-on, faisaient déjà mention de l'air malsain de cette contrée, il est impossible qu'avec une immense population il fût aussi mauvais qu'il l'est devenu depuis. Il est singulier que cet air qui devrait être

chargé de vapeurs soit au contraire si clair, si diaphane que les objets les plus éloignés dessinent leurs contours de la manière la plus nette et la plus marquante. On roule encore quelquefois sur les larges pierres de l'ancienne route romaine, qui était bordée des deux côtés de beaux palais, de maisons de campagne, de jardins, de magnifiques mausolées, si bien que tout le chemin de Rome à Ostie paraissait une continuation non interrompue de la capitale. Les plaines fleuries étaient entrecoupées de superbes aquéducs dont les ruines sont maintenant dispersées sur le sol; il n'existe plus qu'un seul monument antique qui ne soit pas détruit, c'est le pont Nomentanus bâti en grandes pierres de taille sur l'Anio aujourd'hui Teverone. Cet ouvrage porte évidemment le caractère de l'antique. Sur le pont même existe une petite hutte où couche un douanier pour percevoir même de nuit le pontenage; cet homme possède non loin de là une belle auberge, mais pendant les mois d'été il habite cette hutte avec toute sa famille pour se soustraire au mauvais air qui, dans cet endroit, est moins nuisible par le voisinage d'une eau vive. Par un contour, dans le grand chemin, nous nous raprochâmes du Tibre, coulant au milieu d'une verdure marécageuse, c'est la seule chose qui récrée la vue de ce désert sau-

vage ; mais ni les agréables sinuosités de ses flots, ni la belle verdure des prés, ni le ciel serein ne peuvent adoucir la sombre impression que toute cette belle contrée inhabitée et morte fait sur l'ame. Au tiers du chemin, nous arrivâmes à une misérable auberge située dans les ruines d'un ancien tombeau ; quelque triste que soit cette maison en elle-même et par sa situation, on est réjoui de rencontrer des êtres humains. Plus près d'Ostie, quelques petits lacs procurent un peu de variété dans cette triste route : le plus grand de ces lacs, appelé Stagno d'Ostia, est très-poissonneux ; au contraire le plus petit qui a le nom significatif *Fiume morto* n'en a point, il est rempli de grenouilles et d'insectes venimeux. Nous atteignîmes enfin Ostie ; ce petit endroit qui se targue de porter ainsi que Rome le nom d'une ancienne ville, est devenu si petit, si insignifiant, que du premier regard on en voit toute l'étendue. L'ancienne ville du port était située, ainsi que les ruines le prouvent, à un demi mille de la nouvelle Ostie, à l'endroit où le Tibre se partage en deux bras, qui entourent une île consacrée jadis à Apollon. Ancus Martius en posa les fondemens et y établit des salines, où le sel, tiré des eaux de la mer par l'évaporation, était recueilli. Ostie s'éleva à mesure que Rome s'élevait, et parvint à

une certaine importance ; le port devint le dépôt de la flotte romaine, cependant l'équipement des vaisseaux de guerre du temps de la république n'avait lieu que quand on prévoyait une guerre maritime. Dans la dernière moitié du septième siècle de Rome, la république des pirates de Cilicie se rendit formidable dans toute la Méditerranée ; ils osèrent même brûler les vaisseaux romains, stationnés dans le Tibre ; sur quoi Pompée obtint l'an de Rome 687 un pouvoir absolu sur la marine romaine, dont il se servit pour punir l'audace des pirates. Il pouvait tirer du trésor public tout l'argent qu'il fallait pour faire construire et pour équiper autant de vaisseaux qu'il le jugerait nécessaire. Il s'acquitta de cette commission avec une activité extraordinaire, et surprit les pirates avec une telle précipitation, les attaqua avec une persévérance si infatigable qu'ils furent battus partout ; et quarante neuf jours après la sortie du port de la flotte romaine, pas un seul bâtiment de pirate ne fut aperçu en mer. Bientôt après cependant la marine fut négligée, jusqu'à ce qu'Auguste eût appris près de Pelorum et d'Actium que le sort du continent pouvait être aussi decidé sur la mer; dès lors il y eut toujours des vaisseaux prêts des deux côtés de l'Italie, particulièrement à Mysène et à Ravenne. Le projet de César d'é-

tablir aussi un port à Ostie fut exécuté par Claude, son troisième successeur; celui-ci fit creuser à cet effet à l'embouchure du Tibre un grand réservoir, devant lequel furent construites deux digues parallèles au rivage pour briser l'impétuosité des vagues. Dans l'eau qui passait entre les deux digues fut érigé un fanal, au fondement duquel on fit servir l'immense vaisseau sur lequel Caligula avait fait transporter de l'Egypte à Rome l'obélisque du Vatican. Trajan ensuite fit élargir ce port que l'on travailla toujours à perfectionner; il fit un second réservoir embelli par un portique et tout entouré de halles magnifiques : tout fut mis en œuvre pour embellir la ville d'Ostie et les contrées environnantes.

J'ai déjà fait mention du peu d'importance de l'Ostie moderne ; l'ornement principal de ce lieu est un château avec deux tours rondes qui sont du dixième siècle ; on trouve une si grande perfection dans la manière dont elles sont exécutées et dans les proportions, que quelques connaisseurs estiment que Michel-Ange en a été l'architecte : ce château fort ne sert maintenant qu'à garder des prisonniers. La résidence épiscopale est un vaste et beau bâtiment avec une jolie église; mais les vestiges de la dégradation y sont visibles. Après ces deux bâtimens remarquables on peut encore nommer l'église de Saint-Sébas-

tien, qui sert de lieu de sépulture aux habitans. Toute la population actuelle consiste en sept familles qui émigrent aussi en été à cause du mauvais air; elles y retournent seulement quelques jours pour le travail des champs; il n'y reste que des criminels condamnés et des fugitifs. L'archiprêtre et son collègue y demeurent depuis le mois de novembre jusqu'à celui de juin, et l'un ou l'autre doivent s'y rendre deux fois par été, pour dire la messe au peu de gens qui y restent. L'archiprêtre reçoit de traitement dix écus par mois; une petite bibliothèque qui ne contient que des légendes de saints, lui fournit seule une consolation spirituelle; les autres richesses consistent en un fusil de chasse, un violon, une table, un lit et trois ou quatre mauvaises chaises, ce qui répond mal à la grandeur du palais : ce palais, qui a été calculé pour une abondance de meubles, paraît un désert. Mais la nature a mieux doté cet homme que la fortune; sa belle physionomie ouverte annonce la paix intérieure de son ame, de la sérénité, de la sagesse, de l'intelligence, et ce n'est pas dans sa bibliothèque qu'il les a acquises. Malgré son penchant très-visible pour les plaisirs de la société, il supporte gaîment cette horrible solitude; il m'avoua que chaque visite d'un étranger *était un point lumineux sur son existence abandon-*

née, qui l'éclairait long-temps encore après, et que quelques connaissances qui lui étaient chères l'accompagnaient à travers la vie en lui laissant d'aimables souvenirs. Dans le grand monde, ajoutait-il, une impression chasse l'autre, on n'aime pas ses amis aussi cordialement que dans une solitude forcée où l'on est moins entraîné par des passions étrangères et plus rarement séduit par les siennes propres Il nous offrit avec bienveillance ses meubles pour notre repas, et nous remit même un poisson qu'on venait de pêcher. C'est le seul comestible qu'on trouve à Ostie, on y apporte même le pain de Rome à cause du peu d'habitans qui s'y trouvent: il nous donna de plus son aimable société, qui égaya notre frugal repas.

La petite peuplade d'Ostie m'a persuadée encore davantage que le fond du caractère des Italiens n'est pas mauvais: nous fûmes entourés des habitans, ils nous suivirent jusqu'au château; ce n'était point par une importunité de mendians; mais par une curiosité hospitalière et officieuse qui les attirait vers nous. Les hommes, les femmes, les enfans s'efforçaient à l'envi les uns des autres de nous rendre de petits services. La bonhomie s'exprime sur tous les visages, mais on y trouve aussi avec douleur l'influence de la contrée malsaine; un seul homme vigoureux au

teint fleuri paraissait un Hercule au milieu de toutes ces figures. Cet homme me frappa par sa figure; ses cheveux noirs comme du jayet, ainsi que sa barbe, et frisés naturellement, ses yeux pleins de feu, son nez romain, paraissaient le type caractéristique de la nation. Il nous rendait toutes sortes de services avec une activité et une bonté extrême. C'est à lui qu'est confiée la place de châtelain (castellano) du palais épiscopal : toute sa manière d'être exprimait la sérénité et le contentement d'esprit. Je n'ai vu personne qui me donnât plus que lui l'idée de la paix intérieure, et de l'innocente joie d'une conscience pure, et j'appris ensuite que, depuis peu de temps, il avait commis un meurtre qui l'obligea de se réfugier à Ostie sous la protection du cardinal Albani, qui en est maintenant évêque. Reinhart trouva tant d'énergie et d'expression à cette tête, qu'il en dessina sur-le-champ un profil très-ressemblant. En prenant congé de cet homme, il me présenta poliment un bouquet de fleurs, et refusa absolument d'accepter rien en échange, il me demanda seulement la permission de me présenter sa jolie femme, très-proprement habillée, et suivie de cinq enfans bien portans et beaux comme le jour. Avec de pareils trésors, me dit le père en souriant, on vit content même au désert. Comme il n'y

a pas long-temps que cette famille est venue s'établir à Ostie, leur santé n'est pas encore attaquée. Je ne sais comment cet homme peut être un meurtrier; au reste, les habitans de ce lieu sont presque tous des criminels forcés de se réfugier là, soit comme bannissement, soit pour éviter la punition : il est probable que ceux qui n'ont pas commis eux-mêmes des crimes, sont au moins descendans de pères qui ont été condamnés par les lois. En assignant Ostie pour lieu de punition, le gouvernement a pour but d'en augmenter la population, et de conserver la fabrique de sel aux moindres frais possibles. Le succès n'a répondu à aucun égard à cette double vue, mais elle a produit un effet moral. Cette colonie de malfaiteurs dont on ne s'occupait pas, se créa de son propre mouvement une certaine constitution régulière, par laquelle la détermination des devoirs, ainsi que des peines, graduées suivant la transgression des lois, sont irrévocablement fixées. Ils avaient inséré dans leur constitution des ordonnances faites par des magistrats. L'évêque seul pouvait donner la permission à un banni d'aller à Rome pour 24 heures, celui qui l'obtenait était obligé d'en instruire le préposé établi par la colonie; l'abus de cette permission était puni par un nombre fixe de coups de bâton, et le transgres-

seur s'y soumettait sans réplique. Les fraudes et vols étaient punis de la même manière, mais les offenses particulières devaient se venger par le duel : ils poussaient si loin la sévérité de leurs jugemens qu'ils ont même prononcé et exécuté des sentences de mort. On m'a raconté plusieurs exemples qui prouvent avec quelle fermeté cette république de malfaiteurs tenait à l'ordre et à la justice, toutes ces lois sont profondément gravées dans le cœur de l'homme. L'établissement des salines ne subsiste plus depuis seize ans; malgré l'économie des ouvriers salariés, les dépenses excédaient le rapport : avec l'abolition de cet établissement la singulière constitution de la république des criminels tomba aussi, parce que le nombre en fut excessivement diminué. Le droit d'asile fut ôté à cet endroit, cependant on ne tient pas à poursuivre les meurtriers réfugiés à Ostie, pourvu que le meurtre ne soit pas joint au vol sur les grands chemins, on est très-indulgent si c'est une vengeance, comme le prouve l'exemple du castellano dont je viens de parler.

On retire encore un peu de sel d'Ostie, quoique le gouvernement ait renoncé à l'exploitation pour son compte; l'ancien bâtiment des salines subsiste encore, mais il est dégradé et désert : il est situé à moitié chemin de l'ancienne Ostie.

Nous revînmes par la plaine couverte des ruines de l'ancienne cité. Quand l'œil contemple ce vaste désert, il semble qu'une grande ville a été subitement bouleversée, et que sur ces ruines jetées ça et là au hazard, on a étendu un tapis verd, qui laisse apercevoir la confusion. Nous continuâmes notre marche pénible en montant et en descendant; un vent violent passa sur cette contrée montueuse où sont ensevelies tant de magnificences. Nous rencontrâmes des fragmens qui n'offraient aucun vestige de leur ancienne destination; ils désignent seulement le circuit de la ville détruite. On voit ça et là sortir du milieu d s décombres quelques tristes pins, semblables à des figures solitaires sur les restes de la grandeur déchue.

Nous arrivâmes à une ruine qui indique un sanctuaire de quelque divinité; on croit que c'était un temple de Neptune : des morceaux de granit et de marbre sont dispersés au tour de ces murs, parmi lesquels se trouvent des chapiteaux délicieusement travaillés, ainsi que des bas-reliefs. Un espace uni aboutissant à ces ruines et s'étendant en long, fait supposer qu'il y a eu là un ancien forum. Au devant du temple de Neptune descendait autrefois jusqu'au Tibre une large rue, dont une petite partie est découverte; on voit des deux côtés des murs de 12 à 15.

pieds de haut, et d'anciens bâtimens dont les derniers sont encore encombrés. On peut juger par les indices existans quelles furent la grandeur et la haute importance de cette ancienne ville maritime. C'est là qu'était déchargée la proie que les Romains enlevaient aux plus lointaines parties du monde; là étaient déposées, pour être transportées dans l'empire, et sur-tout à Rome, les denrées que le besoin et le luxe recherchaient; là, sur cette côte jadis si agréable, à présent si déserte, s'élevaient et s'étendaient de tous côtés des maisons de campagne délicieuses, et de magnifiques jardins de plaisance. Que de richesses reposent encore ignorées sous ce tapis de verdure! Quelle image de l'ancienne vie des Romains se présenterait à nos regards si quelque entreprise exécutée avec énergie et persévérance faisait sortir de son tombeau la ville entière d'Ostie, si remarquable en son temps, auprès de laquelle Pompeïa n'était rien. Que ne puis-je passer au milieu de ses longues et larges rues entre des maisons élégantes, et richement décorées sur les toits desquelles je me promène maintenant! Quelques fouilles heureuses y ont été faites par ordre du gouvernement actuel; elles auraient mieux rendu si l'on avait déblayé l'ensemble, mais on remplissait l'ancienne fouille avec ce qu'on ôtait de la nou-

velle; et la rapide croissance du gazon rendait l'espace fouillé bientôt méconnaissable. Delà, il est arrivé que des fouilleurs sont tombés sur le point dont on avait déjà enlevé les trésors.

A deux milles environ d'Ostie est située la villa Fusano. Elle appartient au prince Chigi, et est embellie par un délicieux bois de pins. Cet endroit semble être un échantillon qu'on a laissé subsister de ce paradis perdu, mais aussi, sous ces pins attrayans, on respire dans les mois d'été, où cet ombrage serait si doux, un air pernicieux à l'homme, comme si un esprit de malédiction était inhérent à ce sol entaché de forfaits. C'est dans cette contrée qu'était situé le Laurentinum de Pline le jeune, dont il fait une si charmante description.

« Tu es étonné (écrivait-il à son ami Gallus) » de ce que mon Laurentinum me plait si » extraordinairement, mais cette surprise cessera quand je te ferai faire connaissance avec » les charmes de cette campagne, avec sa situation si avantageuse, avec la grande étendue » du rivage de la mer. Des deux côtés du chemin qui y mène on jouit des points de vue » les plus variés : tantôt le chemin est resserré » entre des bois que l'on rencontre, tantôt il » s'étend dans de vastes prairies. C'est là que,

» lorsqu'il ne fait plus froid sur les montagnes,
» des troupeaux nombreux de brebis, de che-
» vaux, de bœufs, s'embellissent et s'engraissent
» de frais pâturages, et de l'air doux de notre
» printemps. *Le séjour en hiver est ici très-*
» *agréable, il l'est plus encore en été.* »
Cette dernière phrase est très-remarquable, il n'y avait donc point de mauvais air comme de nos jours.

A un mille de Fusano, il se trouve une quantité de murs renversés que l'on croit être les restes de cette maison de campagne si vantée. Mais qui pourrait deviner dans ces ruines difformes, au milieu d'un sol aride, ce charmant lieu de repos d'un sage qui se distingua par sa modération et sa douceur dans la persécution contre les chrétiens du temps de Trajan?

Quelles sont les causes d'une si affreuse destruction dans une contrée si florissante? L'invasion des Goths, au sixième siècle de l'ère chrétienne, détruisit les précieux aqueducs et la priva d'une eau salutaire. De nouveaux ravages y furent exercés par les Vandales; ils s'établirent à Ostie, et firent des excursions jusqu'aux portes de Rome; ils furent expulsés, mais le mal qu'ils avaient fait ne se répara pas, et ce que les Barbares avaient laissé subsister, fut couvert du limon du Tibre. Pendant le cours de douze

siècles ce limon s'est tellement amoncelé que l'ancien port était de trois milles plus avant dans les terres que ne l'est celui d'aujourd'hui.

Est-ce là le lieu, se demande l'historien voyageur, où brillèrent jadis de si beaux monumens et tout ce qui annonce l'abondance, les profusions, les raffinemens sensuels? Ils sont précipités dans le plus profond abandon ces ouvrages de la richesse et de la puissance! Un jugement rigoureux atteignit enfin ces insatiables dévastateurs du monde qui ne permirent à aucun peuple la jouissance de son existence paisible; un sort vengeur les a saisis et écrasés; un sort qui ne laisse parvenir que jusqu'à un certain point les injustices les plus heureuses, les forfaits qui ont le mieux réussi; et maintenant la malédiction ne quitte plus ce sol empoisonné! Des troupeaux de buffles campent aujourd'hui dans les profondeurs marécageuses où fleurissaient jadis les bosquets de plaisance des grands de Rome. Aucun être humain ne respire plus impunément dans cet espace où retentit jadis la voix de la volupté la plus effrénée et de l'orgueil le plus insensé. A peine le poète, son Virgile à la main, reconnaît-il encore aux monumens impérissables de la nature le chemin des fugitifs Troyens. C'est à cette place qu'il faudrait mener les conquérans, elle leur rappellerait la main invisible

et puissante qui confond les projets des hommes, et change une contrée florissante en un affreux désert.

Rome, le 6 mai.

Une belle soirée de lune, qui répandait sa clarté sur toute la nature, m'inspira le désir de revoir le colisée; rien en effet ne peut se comparer à l'impression que cette immense ruine, vue à cette lueur magique, fait sur le sentiment et sur l'imagination : le sombre colosse jette son ombre gigantesque jusqu'au double temple de Phébus et de Diane. Nous sommes entrés dans l'intérieur, nous avons entrevu de loin les intervalles du mur renversé, et la noire forêt de cyprès sur le Mont-Cœlius, et plus près une alternative de lumière et de nuit qui fait frissonner. Perdue dans mes pensées, je considérais cette muraille si haute, si ancienne qui se détruit lentement, et dont il ne restera plus dans la suite aucun vestige. Chaque ouverture était un point lumineux où l'on voyait scintiller des étoiles comme des signes de l'éternité du Ciel au milieu de cette destruction; un profond silence, qui n'était interrompu que par le gémissement d'un oiseau de nuit, régnait à l'entour. Ce silence de la mort, au milieu des ruines, était une preuve mélancolique et certaine que le souffle

de la vie s'est retiré depuis long-temps de cet espace, jadis si animé, si rempli de créatures agissantes, et qui ressemble maintenant à l'image fantastique d'un rêve. Je pensais à la folie des puissans de la terre qui l'avaient élevé comme un monument de leurs passions et de leurs vices : je portai ensuite mon regard vers le Ciel, où aucune puissance humaine ne peut atteindre; et une parfaite confiance en Dieu descendit dans mon esprit, que les troubles de nos temps remplissent de sombres appréhensions. Je revins chez moi plus fortifiée, et persuadée que tout ici bas arrive pour le mieux, car Dieu ne peut vouloir le mal et confond toujours les ambitieux.

Rome, le 11 mai.

La canonisation d'un saint est dans l'église romaine un spectacle assez rare, c'est pourquoi le peuple vivait depuis quelques jours dans l'attente impatiente de cette fête. Enfin le moment est arrivé. Francesco de Girolamo, napolitain de l'ordre des Jésuites, mort depuis quatre-vingt-dix ans, reçoit aujourd'hui la couronne d'honneur et de gloire. Le temple de St.-Pierre est déjà orné pour la cérémonie, ou plutôt défiguré par des tentures de damas rouge, de velours, de satin, de larges franges d'or, si

bien que ce bel édifice ressemble plutôt à une salle de bal qu'à un sanctuaire. Une quantité d'emblêmes très-bien peints, faisant allusion à la béatification, étaient placés en différens endroits; et le buste du saint, rayonnant de lumières, était caché par un rideau. Le chanoine Mizanelli adressa au cardinal Somaglia un long discours en langue latine; on lut ensuite le document de la béatification, et dès qu'il fut achevé, le rideau devant l'effigie de St.-François tomba, et il parut dans toute sa gloire. Le *tedeum* fut entonné, une messe solennelle accompagnée de chants a été célébrée. Vers les cinq heures du soir, le Pape, dans sa plus grande pompe épiscopale, a été porté à l'église par les Suisses; il a prié à différens autels avec une grande dévotion, puis a posé lui-même l'image du saint sur le maître autel, et la cérémonie a été terminée. Je n'en dirai rien de plus; n'étant pas catholique romaine, l'adoration des saints et leur béatification ne sont pas de mon ressort, mais j'avouerai avec plaisir qu'il y a des formes de croyance dans le culte catholique qui offrent bien des côtés touchans, qui m'ont paru puisées dans la profondeur du cœur humain, et convenables au vrai but de la religion; des moyens propres à édifier, à affermir, et que je voudrais qu'on pût introduire dans le régime des églises protes-

tantes. Une belle et bonne musique, par exemple, devrait toujours faire partie du culte public; et cet art, si propre à élever l'ame, est trop négligé dans le nôtre. Je voudrais y introduire aussi la touchante fête des trépassés. Qui ne porte pas dans son cœur un souvenir sacré des personnes qui lui ont été chères et que la mort lui a enlevées? Qui n'aimerait pas à célébrer, à fêter leur mémoire? Chacun appliquerait ses souvenirs particuliers, à la fête générale des trépassés. Nous ne pouvons plus rien pour ceux qui ne sont plus, nous ne leur sommes plus rien, nous ne pouvons plus nous acquitter de ce que nous restions leur devoir; cette solennité nous les rappellerait d'une manière efficace et touchante. Quels mouvemens de sensibilité, de bienveillance seraient réveillés en nous dans cette heure solennelle! Quelle résolution que celle de devenir plus sévères contre nous, plus indulgens envers les autres; de mériter enfin, par nos vertus, d'être réunis au séjour du bonheur avec ceux qui nous y ont précédés, et pour le salut desquels nous venons d'invoquer l'Être suprême! Voilà l'utilité instructive que nous retirerions de cette fête, qui donnerait en même-temps au cœur la plus douce jouissance. Elle nous rappellerait que l'ame est appelée à une existence plus heureuse, et plus relevée que ne

l'était celle de la personne que nous regrettons, pour qui nous faisons encore ce qui dépend de nous, qui prit congé de cette terre en nous bénissant, dont les yeux se fermèrent en nous jetant un dernier regard de bienveillance.

A côté de cette fête des morts, j'aimerais qu'on en établît aussi une à la mémoire des hommes éminemment vertueux qui, dans le domaine de la religion et de la morale, se seraient distingués comme des types brillans et des modèles à suivre. Une solennité de ce genre, sans aucun mélange superstitieux contraire à la raison, et limitée si rigoureusement, qu'il ne fût pas possible qu'aucun abus s'y glissât, pourrait, selon mon sentiment, produire les meilleurs effets et avoir l'influence la plus heureuse : les traits les plus marquans du caractère, et de la vie des hommes vraiment vertueux qu'on fêterait, seraient cités et donnés en exemple. Le courage et la persévérance à triompher des dangers du monde, des sacrifices pour ce qui est juste et bon, une abnégation de soi-même pour marcher avec fermeté dans la route de la vertu; des traits de douceur, d'humanité, d'indulgence, de patience, de bonté avec les méchans; des preuves de tolérance, de générosité, de bienfaisance, même envers ses ennemis, de pardon et de réconciliation. Quelle noble émulation ne

nous inspirerait pas une telle vie, pour remporter aussi un généreux triomphe sur les passions, et pour mettre son amour-propre à mériter un tel éloge de la postérité? Il me semble qu'une solennité de ce genre, accompagnée de celle du culte religieux, aurait un grand effet sur l'ame des jeunes gens. Que l'on n'objecte pas que de tels effets sont passagers comme les impressions si vives de la première communion ne le sont que trop souvent, quoique cependant ils ne le soient pas toujours : eh quoi, ne devrait-on rien faire de bien parce qu'on manque quelquefois son but? En général, rien ne se fait complètement *en vain*, et souvent ce qui paraissait être sans effet produit un retour plus tardif mais sûr, vers ce qui est essentiellement bon.

Le 13 mai, à Tivoli.

Je quitte Rome pour trois semaines; je veux, avant de partir pour jamais, visiter les lieux des environs, dont les noms historiques ont tant d'attrait. Ma première excursion fut à Tivoli, à dix-huit milles de Rome. Dans quelque direction qu'on sorte de Rome on trouve toujours des chemins couverts de ruines; et par-tout les aquéducs, tombés sous les mains des Barbares, ont couvert le sol de leurs débris. Nous avons

passé par la porte *Esquiline* ou *Collatine*, aujourd'hui *Laurenzo*. A environ quatre milles de la ville, un pont nous a conduits par dessus le Teverone; on le nomme *Ponte-Mammolo*; il rappelle la mère de l'empereur Alexandre-Sévère, Mammia, qui l'a fait construire. Des restes d'anciens tombeaux indiquent l'ancienne route consulaire. A huit milles plus loin, nous avons passé un autre pont plus petit, sous lequel coule un ruisseau sulfureux; près de là, à environ un mille à gauche du chemin, se trouve l'Aqua-Zolfa; c'est un lac d'eau très-sulfureuse, ou plutôt un étang, dont le diamètre n'a pas plus de cent-cinquante pieds. Il était entouré anciennement d'un bosquet sacré, ou une sibylle, en relation directe avec les dieux, rendait des oracles. L'eau de ce lac guérit des maladies graves. On a établi des bains sur un des côtés du rivage. Cette eau est tiède, et son odeur se répand au loin : sa vertu médicinale était déjà en grande réputation chez les anciens. Ce qu'il y a de plus curieux à ce lac, ce sont de petites îles flottantes qui se meuvent sur sa surface, et qui augmentent ou diminuent selon la quantité de terre qui y est attachée ou que l'eau en détache. Il est d'une profondeur très-considérable, et le dégagement du gaz sulfureux y paraît en innombrables petites bulles; on les

voit aussi sortir le long du chemin de p tites mares d'une eau blanchâtre. Dans le voisinage de l'Aqua-Zolfa on voit des restes dispersés de murs difformes; ce sont, sans aucun doute, des restes de bains, car on n'aurait probablement pas établi des habitations au milieu de ces exhalaisons sulfureuses : quelques antiquaires les nomment les bains d'*Agrippa*, d'autres les bains de la Reine. Cette reine était sans doute Zénobie, à qui Aurélien avait assigné pour résidence Tibur, à présent Tivoli. Plus loin, nous avons passé encore un pont sur le Teverone, appelé *Ponte-Lucano*; ce nom lui vient de ce que les Romains gagnèrent là une bataille contre les Lucaniens. Tiberius-Plautius qui possédait dans cette contrée une maison de campagne, fit établir ce pont, et construire à côté un lieu de sépulture pour sa famille, qui ressemble entièrement à celui de Metellus, et qui s'est bien conservé jusqu'à nos jours, quoiqu'il ait servi aux Goths de point de fortification.

Le 14 mai.

Nous arrivâmes hier après midi, vers les cinq heures, à Tivoli; c'est une petite ville aux rues étroites, sales, mal pavées, et qui répond mal à son joli nom de Tivoli : plus il donne à l'ima-

gination des idées agréables et romantiques, plus le contraste est frappant. Mais de la fenêtre de ma chambre j'eus bientôt entrevu le célèbre temple de la Sibylle; j'entendis aussi le bruit de la belle cascade, et le charme du nom de Tivoli se renouvela en entier. Je jetai aussi un coup-d'œil d'historien dans les temps anciens de ce lieu qui existait déjà dans la plus haute antiquité. *Tibur* doit avoir été une ville marquante du Latium, 1500 ans avant la naissance de Jésus-Christ, par conséquent avant la fondation de Rome ; elle doit avoir été bâtie par les premiers habitans *Aborigènes* de l'Italie. Albunea ou la *Sibylle-de-Tibur* était la divine patronne de Tivoli. Une ancienne tradition nous apprend qu'une effigie d'elle, tenant un livre en main, a été trouvée dans le fond de l'Anio. Le siége mystérieux de ses oracles, était caché dans l'obscurité d'un épais bosquet sacré, près du lac de soufre dont nous avons parlé : les vapeurs méphitiques repoussaient les profanes de ce lieu sacré.

Huit cents ans avant la naissance du Christ, les Tiburtins furent des ennemis formidables aux Romains; enfin Camille les vainquit et les soumit. Auguste eut une grande prédilection pour Tibur; Adrien en fit une des villes les plus délicieuses, et parmi les poètes qui l'ont consacrée

dans leurs chants, Horace tient une place distinguée. Tibur ne put échapper au sort qui menaçait l'Italie; en l'an 445 de l'ère chrétienne, elle fut ravagée cruellement par Totila, roi des Goths. Frédéric Barberousse fit rétablir cette ville, mais elle ne reprit pas son premier lustre. Maintenant elle est le siége d'un évêché, compte environ six à sept mille habitans, contient plusieurs couvens et sept églises, outre la cathédrale. Le monument le plus remarquable et le plus beau de l'antiquité, est le temple de la Sibylle, ainsi nommé généralement, mais suivant plusieurs antiquaires, c'était un sanctuaire de Vesta ; car la Sibylle *Albunea-de-Tibur* avait, comme on le sait, sa demeure dans la forêt sacrée au lac de soufre, que les anciens géographes appellent *Abulæ*. Ce petit temple est situé sur la pointe d'un rocher; sa coupole, qui est décorée d'ouvrages en stuc, reposait anciennement sur vingt colonnes déliées, cannelées et détachées, dont il n'existe plus que dix bien conservées; la frise est ornée de têtes de béliers et de guirlandes. Le regard se plait à se reposer sur ces beaux restes des temps antiques : le bruit majestueux de la cascade qui est près de là, répand à l'entour quelque chose de solennel et de mystérieux, qui a de l'attrait et réveille mille sentimens. Sous quelque nom, sous quelque figure

obscure que l'homme des anciens temps ait adoré la divinité, il a senti à cette même place, ce que je sens à présent, le besoin de reconnaître un être au-dessus de tout ce qui est créé, et de s'élever par la pensée jusqu'à l'immortalité. Je contemple avec vénération et respect ce lieu sacré. Dans son voisinage, existent encore les restes d'un temple carré dont on ne sait pas le nom. Les ruines du temple d'Hercule, où Auguste tint si souvent sa cour de justice, ont servi à construire l'église cathédrale actuelle. La magnifique cascade est formée par le Teverone, qui sort du Mont-Trevi aux confins de l'Abruzze. A la place de la splendeur disparue se trouve la moderne villa d'Este, qui penche déjà vers sa ruine; elle est un témoin de la prodigalité du *Népotisme*. Le cardinal Hippolyte d'Este, fils d'Alphonse, duc de Ferrare et de la fameuse Lucrèce-Borgia, l'a fait bâtir. Quoiqu'elle ne présente pas un modèle distingué d'architecture, sa situation est très-belle; elle est placée sur une éminence d'où l'on a de tous côtés des vues enchanteresses : cette villa est située au centre d'une grande et sublime galerie de tableaux de la nature. D'un certain point des terrasses du jardin, la vue plonge sur les ruines pittoresques de la campagne de Mécène; tout rappelle à la pensée les beaux lieux chantés par l'Arioste. On

croit errer dans un palais de féerie en parcourant ce jardin; quoiqu'il soit un peu sauvage, il s'y trouve des bosquets charmans, remplis de grottes couvertes de verdure entrelacée, et une grande cascade arrangée par l'art, mais très-belle. L'eau roule avec fracas sur une longue série de degrés. Les trésors de l'art ont disparu dans l'intérieur de la maison, mais il n'est pas difficile à l'imagination de se faire une idée de l'ancienne magnificence de cette villa. Le cardinal d'Este fut le protecteur et l'ami de l'Arioste; c'est là que vécut souvent l'immortel créateur de l'Orlando-Furioso; ce lieu était bien propre à inspirer ce grand poète, à lui donner les idées variées et sublimes qu'il a répandues dans ses écrits, peut-être avec trop d'abondance.

Le 16 mai.

Hier nous parcourûmes les ruines de l'ancienne villa d'Adrien, où l'on eut pour but, en l'établissant, d'éclipser ce qu'on avait admiré jusqu'alors, de surpasser tout ce que les plus grands efforts avaient produit dans le domaine de l'art. Cette villa avait un circuit de sept milles; dans cet espace, l'empereur Adrien fit imiter tout ce qui avait paru de grand et de magnifique dans toutes les parties du monde

alors connues. Le luxe asiatique, la grande r colossale égyptienne, l'élégance et la perfection grecque luttèrent à l'envi pour embellir ce séjour. Des formes de temples, des édifices de tous les genres décoraient les cours et les immenses places; de magnifiques aqueducs se croisaient en tous sens : aux deux extrémités étaient deux théâtres, et l'on voit encore les traces d'un grand édifice pour une bibliothèque qui contenait tous les trésors des sciences. Des bains, des naumachies, des arènes alternaient tour-à-tour. Un espace encore très-reconnaissable paraît avoir été une place d'armes pour exercer les soldats prétoriens; cette place était entourée d'arcades, derrière lesquelles il y avait de petites cellules habitées par des soldats, connues aujourd'hui sous le nom de *Cento-Camerelle*. Quelques-unes de ces cellules sont encore conservées et ornées de peintures sur les parois. Comme on voulait imiter non-seulement tout ce qui existait, mais aussi ce que les hommes avaient imaginé, un Élysée et un Tartare ne devaient pas y manquer. Les canaux qui traversaient le jardin devaient représenter les fleuves de l'enfer, et des bosquets délicieux, ornés des plus belles statues, représentaient l'Élysée; on voit encore des restes d'une Flore qui devait être parfaite. En un mot, dans cet espace on

trouvait non-seulement une ville, résidence de l'empereur, mais le monde entier en raccourci; Adrien voulait rassembler autour de lui tout ce qui était digne de louanges. Cet empereur n'a pas joui long-temps des triomphes de sa vanité, son règne ne fut que de vingt-deux ans, dont il employa dix-sept à voyager dans ses vastes états : ses successeurs commencèrent bientôt à piller la superbe villa, et les Goths en achevèrent la destruction. L'air pestilentiel y règne maintenant, et des serpens habitent les buissons sauvages et les décombres des édifices renversés.

Le 19 mai.

Il est à la fois séduisant et dangereux de se laisser entraîner par les merveilles que la nature offre aux étrangers qui parcourent ces beaux pays; on s'oublie soi-même, on ne calcule pas la mesure de ses forces, on s'expose aux changemens subits de l'atmosphère; j'ai bien expié ma négligence des précautions que j'aurais dû prendre. Avant-hier, nous fîmes une excursion aux points les plus remarquables de la contrée de Tivoli, si riche en sublimes beautés de la nature. Notre chemin nous mena d'abord en montant auprès des fameuses cascatelles, comme on les nomme, qui consistent en plusieurs chûtes

d'eau, qui, couronnées en haut de rochers couverts d'une belle verdure, descendent en écume blanche; on dirait de loin que ce sont des masses de neige qui, bordées du plus beau vert, brillent au soleil. En s'en approchant, on entend bientôt le fracas des eaux qui se précipitent par des degrés assez éloignés l'un de l'autre à travers des massifs de buissons verts. Nous restâmes là debout dans un délicieux bosquet d'oliviers, dont la feuille pâle et légère rappelle les ombres des champs Éliséens. Nous ne pouvions nous arracher de ce spectacle, de ce sublime jeu de la nature; nos guides furent obligés de nous avertir plusieurs fois qu'il était temps de partir : enfin, nous allâmes plus loin. Il faisait fort chaud ; et, dans mon admiration, je ne m'aperçus pas que mon corps succombait à la fatigue; nous arrivâmes aux grandes ruines de la villa de Mécène, autrefois si célèbre. Nous entendîmes le bruit d'un moulin à eau. J'avais alors très-chaud, j'entrai dans une salle fraîche et humide où il est construit; ce subit raffraîchissement me causa sur-le-champ un violent frisson de fièvre, suivi d'un évanouissement; il fallut m'emporter sans connaissance dans mon auberge, où je fus obligée de passer la journée d'hier au lit. Je ne puis pas reprendre ce que j'ai perdu hier par cet accident, je n'ose pas non plus, faible comme je le suis encore aujourd'hui,

me hasarder à dépeindre les deux remarquables grottes appelées grottes de Neptune et des Syrènes : les souvenirs des derniers objets que j'ai examinés hier planent devant mon imagination comme les images d'un rêve.

Le 21 mai.

Quelque plaisir que j'eusse à m'arrêter plus long-temps dans la contrée autour de Tivoli, si souvent chantée par Horace, entraînante en effet au-delà de toute expression, je suis obligée d'abréger mon séjour pour parcourir les endroits les plus remarquables de son voisinage, ce que je ferai rapidement. Le moment de retourner dans ma patrie s'approche, je veux y retourner avant que l'orage de la guerre se tourne vers le Nord, ainsi que j'en ai le pressentiment.

Nous dirigeâmes notre promenade hier du côté de Frascati, petite ville non loin de Tivoli et à douze milles de Rome, située sur une agréable éminence, d'où elle présente un charmant aspect. Frascati a pris la place de l'ancien Tusculum, dont les ruines incertaines sont dispersées à l'entour : c'était une des villes principales du Latium. La tradition fabuleuse nous apprend qu'elle avait été bâtie par Télégone, un des fils de l'enchanteresse Circé, mais il est

plus conforme à l'histoire d'attribuer son origine aux Étruriens. Tarquin chassé de Rome, et abandonné de Porsenna, se réfugia à Tusculum où régnait son gendre. Cette ville résista longtemps aux efforts de Rome pour la subjuguer, mais enfin elle fut vaincue; elle fut transformée en une ville municipale romaine. C'est là que naquit le célèbre Caton le censeur, qui réunissait en lui toutes les vertus et toute la rudesse de l'antique Rome; sévère jusqu'à la dureté envers lui-même, et se croyant par là permis de l'être avec les autres; gravité et dignité, modération dans les jouissances, simplicité dans les mœurs, énergie dans la volonté qui dégénérait en raideur inflexible, amour exalté pour sa patrie qui dégénérait en injustice et cruauté envers tout ce qui était étranger : tel fut Caton avec ses qualités et ses défauts ; il était comme un roc contre lequel les vagues se mettent en vain en fureur. Il s'embarrassait fort peu d'être aimé ou haï, il voulait seulement être craint de ceux qu'il n'estimait pas. Comme il trouvait que la philosophie n'était pas capable de réprimer les mœurs anti-républicaines, il voua une haine extrême à la philosophie et persécutait les philosophes. Il entacha son caractère par le vice de l'avarice. Le souvenir de Tusculum est glorifié d'nne manière plus douce par un nom aussi célè-

bre Cicéron y avait une maison de campagne que rappelle un de ses écrits philosophiques, dans lequel il examine les moyens de dompter les passions, et parle avec éloquence sur le prix de la vertu et sur le mépris de la mort.

Après la chute de l'empire Romain, Tusculum avait aussi éprouvé tous les ravages qui désolèrent l'Italie dans ce temps là; mais une occasion dont cette ville profita, en fit un petit état indépendant.

En 1180, les Tusculans repoussèrent de leur territoire une armée romaine; mais sept ans après ils furent de nouveau vaincus et soumis par les Romains, sous le pape Célestin III : les vindicatifs vainqueurs massacrèrent les habitans, détruisirent la ville, et Tusculum devint un désert. A côté de l'ancienne ville, s'éleva peu à peu Frascati, maintenant la résidence d'un évêque. A cette ville se rattache encore la mémoire du poète Metastasio. Non-seulement la beauté du côteau, mais la salubrité de l'air a attiré là des familles riches pour s'y établir, ce qui a donné naissance à un nombre infini de belles maisons de campagne. Lucien Bonaparte en a acheté une, et y a rassemblé les plus beaux trésors de l'art.

La villa Aldobrandini se distingue par une vue très-étendue. Elle est un monument du

népotisme de Clément VIII, et actuellement possédée par la famille Borghèse : elle est appelée le Belvédère à cause de sa belle vue. La maison est située sur une éminence considérable : on y monte par de charmantes terrasses ; de belles allées de platanes ornent le jardin, et de très-beaux jets d'eau animent agréablement la solitude, mais des orgues que l'eau fait jouer en retombant sont de très-mauvais goût, et font entendre un bruit désagréable ; il en est de même d'un centaure qui pousse d'une trompette des sons aigus et rauques, et d'un pan qui fait entendre sur sa flûte les sons les plus discordans : tout cet horrible concert est produit par des artifices d'eau. On passe bien vîte près de ces raffinemens, et l'on va se récréer vers une grande cascade artificielle qui descend par des degrés réguliers. Vis-à-vis de cette cascade, on entre dans une très-grande salle, excessivement fraîche ; au fond, est élevé ce qu'on appelle un Parnasse, composé de morceaux de rochers amoncelés, sur lesquels sont des figures de dieux colossales et difformes. A différentes places on voit jaillir de l'eau conduite par des tuyaux souterrains ; les parois sont peintes en paysages du Dominiquin, représentant les exploits d'Apollon. De cette villa, nous nous rendîmes à une autre, qui appartient aussi à la famille Bor-

ghèse, appelée Mondragone. La maison est un immense édifice, le nombre de fenêtres l'indique, il y en a autant que de jours dans l'année, 365. Le bâtiment est placé sur une hauteur, et environné d'un jardin proportionné à la grandeur de la maison. Du haut d'une des terrasses, le regard erre sur des collines et des vallons, jusqu'à la plaine de Rome ; il n'est pas impossible de voir de là à l'horizon la bande argentée de la mer.

Laricia, 23 mai.

Je quittai le charmant Tivoli avec la triste pensée que je ne le reverrai jamais ! Laricia sera maintenant le centre d'où je parcourrai les lieux environnans.

Nous passâmes par Frascati, et nous arrivâmes par une allée de verdure à Grotta-Ferrata ; une abbaye de bénédictins occupe la place où fut située Tusculum,* la campagne de Cicéron. Les moines font bonne chère, boivent du vin délicieux, qu'ils préfèrent aux recherches de la vérité ; ils sont fiers de passer une vie végétative sans penser à rien, à la même place ou plein de pensées le sage Romain se livrait aux profondes recherches de la morale. Ce couvent est une des plus anciennes fondations en Italie, il a été bâti par Bartholomée-Milus. Le cardinal Farnèse fit

décorer une chapelle latérale de peintures à fresque, faites par le Dominiquin; on estime sur-tout celle où saint Benoît prie Dieu de guérir un petit garçon possédé du diable, tandis qu'un autre prêtre puise d'une lampe, suspendue devant l'effigie de Marie, une goutte d'huile sacrée pour guérir l'enfant : l'artiste a su exprimer sur le beau visage de la mère, la dévotion, la foi et l'espérance.

Du couvent nous descendîmes dans la jolie vallée où coule la Marana, appelée vulgairement Aqua-Craba, qui fait mouvoir plusieurs usines, et de là se rend paisiblement à Rome. Mon esprit s'embarqua sur les flots, et vogua vers le lieu solitaire entre les ruines des aqueducs.

De Grotta-Ferrata notre chemin alla vers la petite ville Marino, située sur une hauteur, et au milieu d'un air très-sain. Le tyran Marius possédait dans cette contrée une villa considérable, à présent Marino est la propriété de la famille Colonna. Cet endroit fut souvent, au quatorzième siècle, la victime des désunions du Pape et de cette famille. La petite ville a un air propre et hospitalier, ce qui attire plusieurs familles romaines ou étrangères à y venir passer l'automne. Cette contrée fournit le fameux *Peperino*, espèce de pierre qui sert non-seulement pour la bâtisse, mais aussi pour des ouvrages de

sculpture. La vue me parut belle, elle s'étend sur la plaine de Rome : le jour baissait, et nous fûmes obligés de partir pour revenir à Laricia.

Le 24 mai.

Nous nous sommes rendus aujourd'hui dans le vallon où est située l'ancienne ville d'Aricia, et nous sommes arrivés à l'ancien chemin romain qui, se reposant sur d'immenses arcades, s'étend d'une élévation à l'autre par-dessus le vallon. Ce chemin percé dans le roc et planant hardiment au-dessus des profondeurs, fraya jadis aux Romains un passage uni et plein dans la Campanie, il est pavé en grandes pierres plates irrégulières et jointes ensemble : une partie de ce chemin s'est conservée jusqu'à nos jours, l'autre partie a été employée à construire de nouvelles routes. J'ai considéré avec étonnement ce grand ouvrage de l'antiquité : nous sommes descendus ensuite dans le vallon où était l'ancienne Aricia; on en voit des traces éparses qui laissent à peine deviner qu'il y eut là une ville considérable.

Le 26 mai.

Hier, nous allâmes voir la villa Barberini située dans le voisinage ; elle est riche en bos-

quets de plaisance, d'où l'on jouit de charmans points de vue. Elle occupe une partie de l'ancienne villa de Domitien, dont il existe encore une partie de l'ancienne muraille ayant l'air d'une rocaille, sur laquelle s'élèvent maintenant des chênes verts de cent ans. Une allée très-remarquable s'étend le long de cette muraille; c'est un lieu de sépulture découvert tout nouvellement : en fouillant on a trouvé des squelettes entiers. Le complaisant concierge du château fit d'abord, à ma réquisition, creuser quelques pellées, et il parut deux grands squelettes d'hommes, couchés si près l'un de l'autre que la tête de l'un était posée sur les pieds de l'autre; chaque tête reposait sur un carreau de brique, et en était aussi encadrée. Dans quelques-unes se trouvèrent des pièces de monnaie de bronze que le concierge me remit : on les plaçait entre les lèvres des morts pour payer le passage au vieux nautonnier Caron. Nous trouvâmes nous-mêmes une pièce de monnaie en argent bien conservée avec l'effigie de Faustine. Sur les pièces de bronze oxidées, on reconnaissait encore les noms et les effigies de Septime-Sévère et de Caracalla.

On se demande quelle peut être la cause pour laquelle un si grand nombre d'hommes ont été ensevelis à cette place? Cette accumulation de

cadavres ne peut pas avoir été causé par la peste; dans ce cas là, l'ordre dans lequel ils sont posés ne pouvait pas être observé. Ceci ne peut être expliqué qu'en supposant qu'après les combats de gladiateurs qui eurent lieu jadis à cette place, on enterrait là ceux qui étaient tués. Cette supposition obtient d'autant plus de probabilité que l'on sait que Domitien avait fait construire dans cette résidence un cirque dont il reste encore des vestiges. Ce qu'il y a de frappant dans ces tombeaux, c'est qu'ils ont à peine trois pieds de profondeur.

Une invitation amicale du prince Poniatowski m'engage aujourd'hui à faire une course chez lui. L'Albano moderne n'a pas, comme le nom paraît l'indiquer, succédé dans le même emplacement à l'ancienne ville d'Alba longa, mais elle a pris naissance des habitations de soldats que Pompée y avait fait bâtir. Des maisons de plaisance établies postérieurement par de riches Romains ont étendu ce district, mais il n'y eut jamais de ville considérable. Alba longa était située sur une tout autre place, sur le penchant de la colline d'Albanum, appelée aujourd'hui *Monte-Cavo*. Après la destruction de cette ancienne ville royale, arrivée sous le règne de Tullus-Hostilius, il n'y eut d'épargné que le temple de Jupiter sur le sommet d'un mont où

l'on adora dans la suite le ***Jupiter-Latialis***, divinité commune à tous les peuples du Latium. Vis-à-vis de la villa du prince s'élève une jolie forêt d'oliviers, ils ombragent de leur doux feuillage la place des campagnes détruites de Cicéron, de Pompée et de ce Varus que le Germain Herrmann battit si complètement vers la forêt de Teutobourg. Nous passâmes, accompagnés du prince, au travers de la petite ville d'Albano, à côté de plusieurs places plus ou moins grandes, jusqu'à la porte par où l'on sort pour aller à Castelgandolphe. Près de cette porte, on voit extérieurement un tombeau étroit, élevé et carré, d'ancienne architecture rustique, qui est de si ancienne date que, selon la tradition, Ascagne, fils d'Énée et de Creuse, y est enterré; il n'y a plus d'autre ornement à ce tombeau que la verdure dont la nature l'a entouré. Je rappellerai un autre tombeau auprès duquel nous avions passé sans l'examiner dans le chemin d'Aricia à Albano; le prince eut la complaisance de nous y mener. Cet ancien monument se présente d'une manière très-pittoresque; il est entouré de cinq colonnes pyramidales. La tradition connue l'appelle le tombeau des Horaces et des Curiaces, mais le témoignage de Tite-Live est complètement contraire à cette assertion; il dit dans le dixième livre de son histoire romaine :

« Les tombeaux des Horaces et des Curiaces « existent encore, chacun est enterré où il tom- « ba : on trouve les deux tombeaux romains « ensemble devant Alba, et les trois Albaniens « vers Rome un peu distans les uns des autres, « suivant que le combat s'était donné. »

Les antiquaires estiment que ces ruines sont celles d'un monument érigé par Adrien à Pompée; ils prétendent que les cinq colonnes font allusion à cinq victoires; mais pourquoi seulement cinq victoires puisque Pompée en a gagné bien davantage? On voit que cette indication est incertaine. Il se glisse aussi de l'oubli dans la réputation des hommes les plus célèbres. Qu'est-ce qui est gloire dans la postérité si l'on ne sait plus même ni le nom ni l'occasion d'un monument qui devait immortaliser.

Le 29 mai.

Entre les curiosités géologiques et historiques de l'ancien Latium se présente particulièrement le lac d'Albano avec ses alentours. Son origine se perd dans les temps les plus reculés. Le chemin qui y conduit par les montagnes est enchanteur et parsemé de très-beaux arbres; mais l'aspect du lac me causa une surprise telle, que je me sentis comme saisie. Lorsque le voyageur

a atteint l sommet du rivage élevé au-dessus du lac, il est convaincu au premier aspect que ce bassin a une origine volcanique. Étonnante vicissitude des choses de la terre! dans ce même endroit qui vomissait des flammes, où des vagues d'airain fondu, par l'action terrible du feu et la lave destructive, débordaient et ravageaient le pays d'alentour, on voit maintenant la paisible ondulation des vagues du lac couvrir cette terre calcinée par un élément si opposé. Autour du lac croissent de verdoyans bosquets de myrtes, de lauriers, de châtaigniers et de platanes : tout cet ensemble forme un grand et inimitable tableau de la nature, qui réunit le charme de l'aménité et la majesté de la magnificence.

Le lac présente un miroir du cristal liquide le plus pur, dans un circuit de trois milles encadré dans un rivage élevé en forme d'entonnoir, couvert jusqu'au bord d'une verdure touffue. Ces rives atteignent en plusieurs endroits la hauteur de trois cents pieds. Les anciens attachaient à ce lac une histoire miraculeuse; selon Tite-Live, les Romains assiégeaient la puissante ville Étrusque Véïes ; déjà le siége durait depuis cinq ans, lorsque le lac d'Albano se gonfla d'une manière soudaine et inexplicable, au point qu'il menaça d'aborder et d'inonder toute la contrée autour de Rome, et la ville de Rome

même. Dans cette détresse, les Romains dépêchèrent une ambassade auprès de l'oracle de Delphes, pour savoir ce qu'il y aurait à faire pour prévenir le danger; mais avant que les envoyés fussent de retour, il arriva accidentellement qu'un Véïen entra en conversation avec l'avant-poste du camp romain, un peu dans l'éloignement. Il échappa au Véïen de dire que la prise de leur ville ne serait possible que lorsqu'on aurait donné un écoulement au lac d'Albano : on apprit ensuite que cet homme était un prêtre des dieux, et par conséquent au fait de leurs secrets; on n'eut aucun repos qu'on ne se fût assuré de sa personne. Dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir, il confirma ce qu'il avait dit. On donna un écoulement au lac; et Tullus prit Véïes, fit sa paix avec les Véïens, et tourna ensuite toute sa colère contre Alba, dévasta la ville, mena les habitans à Rome, et leur assura le Mont-Cœlius pour s'y établir.

Ces souvenirs historiques m'ont accompagnée aujourd'hui à l'éminence sur laquelle était située Alba longa : c'est pour moi quelque chose de très-attrayant de considérer les endroits où se sont passés les grands événemens de l'antiquité, et où elle a imprimé ses traces, ou seulement laissé des souvenirs de tradition. J'ai parcouru cette pente de la montagne d'Albe, sur laquelle

s'étendait l'ancienne ville d'Alba longa ; des palais, des maisons étaient répandus jusqu'au bord du lac. Encore du temps d'Auguste, on a vu dans l'eau limpide du lac des murailles d'anciens bâtimens ; aujourd'hui tous les vestiges d'antiquité ont disparu. Un seul couvent solitaire de Franciscains, appelé Palazzuola, est comme perdu sur ce vaste espace où jadis l'active industrie d'un peuple valeureux était en mouvement. De tous côtés on découvre les vues les plus riches et les plus variées : dans la profondeur s'étend le beau lac avec son cadre de verdure ; au-delà, s'élève la résidence d'été du Pape, le château Gandolphe, et par-tout la plus belle verdure. Nous avons obtenu du supérieur des moines la permission de manger notre dîner dans une des salles du couvent ; ces religieux nous ont reçus très-poliment, un seul excepté qui me jetait des regards sombres et courroucés. Il prit un de mes amis pour un prêtre catholique, il s'assit à côté de lui, et lui demanda comment il pouvait se trouver à la suite d'une payenne moscovite ; c'était moi qu'il désignait ainsi. Il l'exhortait instamment et avec beaucoup de véhémence à discontinuer d'accompagner une réprouvée payenne. La soirée était superbe, la vue resplendissante ; les moines n'y faisaient aucune attention : pour eux la nature est un livre fermé.

Le 2 juin.

L'étranger qui parcourt en observateur les vallons Ariciens se sent averti par chaque colline, par chaque vallon, qu'il est dans le territoire de l'ancien Latium, si rempli des divinités du paganisme; Diane y était particulièrement fêtée. Aujourd'hui nous sommes allés à Némi; notre chemin passait dans une belle allée ombragée d'arbres à haute tige, et par Genzano où quatre de ces allées forment une étoile. Ce village appartenant au prince Cezarini, a pris naissance ainsi que son nom de l'ancien Cynthianum, un des temples principaux de Diane qui portait aussi le nom de Cynthia.

Les alentours de cette campagne méritent que l'on se donne la peine de monter au château seigneurial près de Genzano pour laisser errer ses regards sur ce beau monde antique. Du toît de ce château, on voit d'abord le joli lac de Némi qui porte le nom de miroir de Diane, ensuite la colline où était située l'ancienne ville de Lavinum, et de tous côtés, des collines et des montagnes dont les noms rappellent encore les temps héroïques. Diane était la divinité protectrice de toute cette contrée; les statues, les bas-reliefs,

les inscriptions, tout se rapporte au culte de cette déesse.

De Genzano nous avons passé entre des forêts de buissons, et, de temps en temps, par de petites plaines, et nous sommes arrivés au lac de Némi : il n'est pas très-éloigné du lac d'Albano ; il est de la moitié plus petit. La ville du même nom, avec son château, est située entre des rochers couverts de verdure, au-dessus du rivage du lac; elle appartient à la famille *Braschi*.

Ce lac tire son origine d'un très-ancien cratère éteint, et son eau, ainsi que celle du lac d'Albano, est toujours conservée à une hauteur égale par un canal d'écoulement. Son entourage est le même que celui du lac d'Albano : le rivage très-élevé et formé de lave, est revêtu de buissons touffus. Le sombre et tyrannique Tibère trouva le lac si attrayant qu'il y fit bâtir une villa sur des vaisseaux coulés à fond, dont des pêcheurs et sur-tout des plongeurs ont retiré des morceaux très-estimés. Toute la contrée montagneuse et boisée autour d'Aricia était pour ainsi dire un grand sanctuaire consacré à Diane, dont le centre était le lac de Némi. Cette déesse chasseresse et nocturne aimait les arbres et les buissons dont ce vaste espace était couvert. Là, on voyait des temples à l'infini presque les uns à côté des autres, et beaucoup d'autels dédiés à

cette déesse ou à ses compagnes. La chasse est un exercice qui convient à la santé et qui la conserve, c'est pourquoi il était permis à Esculape d'avoir sa part dans le culte de Diane. Nous avons passé sur notre route devant la colline de Virbius; là fut jadis érigé un autel à Hippolyte, le compagnon de chasse de Diane, après qu'il eut été la victime de la passion de sa belle-mère Phèdre. Diane, disait-on, le fit ressusciter par Esculape, et l'associa à ses compagnons de chasse sous le nom de Virbius, mot qui fait allusion à sa seconde vie. Les jeunes épouses déposaient sur son autel en offrande une boucle de leurs cheveux. En général, les fêtes se succédaient continuellement dans cette forêt de Diane, particulièrement près du lac de Némi; mais la fête principale tombait sur le 15 d'août et durait trois jours. Des troupes de vierges et de jeunes gens du pays du Latium, s'assemblaient habillés de blanc, des flambeaux à la main et rangés en file. Ils chantaient des hymnes en l'honneur de la chaste déesse, marchant dans l'obscurité de la nuit et de la forêt, et allant de temple en temple : quel aspect pour celui qui suivait des yeux de la colline voisine cette procession mystérieuse! Le troisième jour les chasseurs célébraient aussi une fête, et le tout se terminait par des plaisirs bruyans.

C'était la fameuse Diane de la Tauride dont le culte auprès du lac d'Aricia fut célébré si magnifiquement. Sur la pente intérieure du rivage de ce lac, il y avait autrefois un petit temple de cette déesse, dans lequel on soignait un arbre isolé. Ce sanctuaire était destiné à rappeler le souvenir de l'arrivée d'Oreste et de sa sœur Iphigénie dans la contrée d'Aricia; ils fuyaient de Tauris, pays cruel où l'on immolait des hommes à la chaste déesse, dont ils apportaient avec eux la statue. Ce petit temple était desservi par un seul prêtre qui devait être un esclave fugitif; il n'était permis à aucune autre personne d'exercer cet emploi, et le prêtre en restait en possession jusqu'à ce qu'un autre esclave fugitif fût parvenu à cueillir une branche de l'arbre sacré. Sous cette condition, il avait le droit de tuer, s'il le pouvait, le prêtre possesseur du temple et d'y rester à sa place. On conservait sans doute dans cet horrible usage un souvenir de la fuite d'Oreste et des sacrifices humains pratiqués dans la Tauride. Maintenant toute cette place est couverte par des forêts et d'épais buissons : je cherchai quelque trace de ce temple, il n'en reste plus le moindre vestige. Cependant ces arbres qui m'ombragent sont les descendans de ceux qui ombrageaient aussi le cruel prêtre de Diane il y a des milliers d'années. Là, du sein de la terreur et des cruautés,

sortit la première lueur du soleil de la religion. L'homme aveuglé par les ténèbres de l'ignorance sentit toutefois sa dépendance, se forma des divinités à son image, et cherchait à se les rendre favorables. Dans ces temps, ce qui intéressait le plus le cœur, était revêtu de formes affreuses. Mais dans ces jours sombres de l'ancien monde, je vois briller l'étincelle d'où sortit peu-à-peu le radieux soleil qui nous éclaire de sa divine lumière. Dans mille ans d'ici peut-être, ce soleil, plus beau, plus brillant, réunira tous les hommes dans un même temple! et la plus sainte des religions, qui commande l'amour du prochain, la réconciliation, la tolérance, toutes les vertus dont l'être divin qui lui donna son nom, nous a aussi donné les modèles, règnera sur la terre. Enfoncée dans ces pensées, je sortis de l'obscurité de la forêt : un rayon de chaleur avait pénétré mon ame.

Le 3 juin.

Le mont Albanus (monte Caro) est l'éternel monument du tombeau de l'empire du monde des Romains, comme il en était autrefois le pilier, contre lequel s'appuyait ce grand édifice. Sur cette élévation était le temple où Jupiter Albanien avait son trône. Albe fut détruite,

mais la sainte demeure fut respectée des mains dévastatrices du conquérant. Les miracles fréquens qui n'étaient que des phénomènes de la nature, avaient rendu respectable la religion du peuple de ces temps. Sur cette élévation les foudres de Jupiter avaient été souvent lancées, et il y tomba une pluie de pierre qui dut paraître un miracle dans ces temps d'ignorance. Tite-Live raconte, dans le premier livre de son histoire, que, lorsque l'empire de Tullus fut au plus haut degré de sa gloire et de sa puissance acquises par les combats, le roi et les pères conscrits eurent l'avis qu'une pluie de pierre était tombée sur les monts Albaniens; on put à peine le croire; on y envoya quelques personnes pour faire des recherches sur ce miracle, et des pierres tombèrent du ciel devant leurs yeux comme si le vent lançait sur la terre un tourbillon de grêle. On prétendit aussi qu'on avait entendu des voix sortant de la forêt au-dessus du mont. Par ces suppositions on parvenait à déterminer le peuple à ce qu'on voulait de lui, en le pénétrant d'une autorité divine. Les peuplades latines subjuguées par les Romains ne pouvaient se consoler si aisément de la perte de leur indépendance, ils restèrent long-temps en secret des membres inquiets et contrarians dans le corps de l'état, que leur incorporation avait extrêmement étendu :

ces parties hétérogènes ne pouvaient être contenues ensemble que par la force et la contrainte. Il importait aux Romains de changer les dispositions de cette masse, qui, malgré son nombre, n'augmentait pas sa force intérieure; il fallait trouver le moyen de les attacher à la chose publique, et de les rendre de vrais Romains. Pour atteindre ce but important, il ne s'offrait aucun lien plus fort qu'un culte divin commun. Ce fut le sanctuaire de Jupiter sur le mont Albano, vers lequel devaient se tourner toutes les peuplades du Latium. Ce Jupiter fut donc choisi pour le Latium, et s'appela *Jupiter Latialis*. De cette manière une chaîne de fraternité entoura les différentes nations, et ce dernier chaînon reposait dans la main de la divinité commune aux deux peuples. Ainsi, à l'occasion de ces miracles, on institua aussitôt une fête générale qui durait neuf jours, et qui donna naissance à plusieurs autres fêtes. Quand Tarquin le superbe eut vaincu plusieurs peuples, il rebâtit ce temple, et ajouta à sa beauté. Probablement plusieurs belles routes se dirigèrent depuis le sanctuaire vers les diverses contrées soumises par les Romains : une seule de ces routes s'est conservée jusqu'à nos jours. La sainteté de ce temple dura aussi long-temps que l'empire subsista. Les généraux

allant à la guerre ou en revenant étaient obligés d'apporter une offrande à Jupiter Latialis.

Notre excursion d'aujourd'hui à la colline Albanienne passait par Palazzuola, delà, nous avons traversé un misérable village nommé Rocca di Papa (rocher du Pape); il est situé sur un rocher saillant, et présente un siége de la pauvreté. Les maisons ont l'air triste, les toits sont de planches sur lesquels sont posées de grosses pierres, pour que l'orage ne puisse pas les enlever. Quelque misérable que soit cet endroit, les rues en sont si charmantes et si variées qu'on s'y arrête avec plaisir. En montant toujours nous sommes parvenus à une agréable plaine entourée d'une couronne de châtaigniers: ils datent du temps d'Annibal, lorsqu'il menaça d'assiéger Rome pour détourner les Romains du siége de Capoue. Un chemin très-bien construit traverse la plaine et conduit à l'ancienne voie romaine, qui monte au sommet de la montagne, et qui est large de sept pieds neuf pouces: elle s'étend jusqu'au mur d'un couvent de la Passion, pavée comme toutes les routes antiques, de dalles de lave de forme irrégulière. Les lettres N V se trouvent sur toutes ces pierres alternativement; une de ces pierres porte un N, celle qui la suit un V et ainsi de suite. Ces lettres signifient, à ce que nous dirent les moines, *Via*

numinis, ou le chemin du Dieu. Ce couvent dont les murs sont bâtis des débris d'un ancien temple, en occupe la place. Ces pierres sont une production volcanique, ainsi que toute cette montagne qui n'est composée que de cendres durcies, de pierre ponce et de lave. Le pied de la montagne a seize milles de tour : sur son sommet on voit encore des traces qui font présumer que l'ancien temple était entouré d'un espace sacré, semblable à nos cimetières. On y trouve aussi divers restes d'architecture, et sans doute il y en a beaucoup dans les murs du couvent. En face de l'église, est un vieux houx d'une vigueur et d'une dimension étonnantes; on a entassé tout autour des pierres de l'ancien temple : les unes forment des tables, d'autres des siéges, qui invitent au repos sous l'arbre antique qui a abrité tant de générations. Il se trouve là un fragment sur lequel on lit le mot *Fulgus* (la foudre); et l'arbre et l'inscription rappellent tous les deux un événement dont Tite-Live fait mention dans le vingt-deuxième livre de son histoire où il dit :

« Sur le mont Albano furent frappés de la fou-
« l'effigie de Jupiter et l'arbre voisin du temple. »

On est saisi de ce souvenir si fortement qu'on ne peut s'empêcher de croire que le vieux houx

est cet arbre, et qu'on cherche les traces de la foudre.

Quel tumulte joyeux se faisait entendre sur cette montagne lorsque ces rochers et ces forêts retentissaient des hymnes en l'honneur de Jupiter! à présent le voyageur admire en silence une situation pleine de charmes, et où se déploie l'abondante richesse de la nature. Dans le bas, se dessinent deux charmans petits lacs étincelans des feux du soleil; et même le lac de Regille, si fameux dans l'histoire de Rome, situé un peu plus loin, s'aperçoit aussi comme un espace lumineux: au-delà on voit le plus magnifique paysage.

Tout, sur cette hauteur, est gai, riant et doux. Ce mont Albano paraît être créé pour être la place d'un temple, et lui-même est un temple élevé par la nature au Dieu créateur. La majesté, la grandeur de Dieu pénétraient plus mon ame sous la belle voûte éthérée que dans l'étroite enceinte de l'église du couvent. Notre sauveur ne nous dit-il pas de chercher à connaître Dieu dans ses œuvres; il honorait et visitait le temple de Jérusalem, mais, annonçant la sagesse divine, il allait au désert, à la montagne des oliviers, et sur le mont Thabor, dont le mont Albano me présente l'image.

Rome, le 8 juin.

Pour la seconde fois je suis revenue à Rome, comme à une patrie chérie où je laisse des amis que je n'oublierai jamais; souvent, bien souvent encore, j'errerai par la pensée sous ces portiques, autour de ces colonnes majestueuses, dans ces lieux si pleins de souvenirs. J'ai été prendre congé du vénérable Pie dans sa vaste solitude. Etait-ce ma propre tristesse qui donnait sa teinte rembrunie à tout ce que je voyais pour la dernière fois? Etait-ce la situation presque désespérée de l'état de l'Église qui donnait à cet homme respectable une profonde expression de mélancolie? Il m'a paru très-changé, et n'a plus cette sénérité, ce calme qui m'avait frappé dans mes visites précédentes. Cette fois, il m'a parlé avec une entière confiance, et je n'ai pu qu'admirer sa fermeté et sa résignation : il est préparé d'avance à tous les malheurs prêts à fondre sur lui, même à perdre la vie, et il les supportera avec la force que donnent la religion et la foi.

Le 10 juin, Rome.

Une belle époque de ma vie tend à sa fin, j'approche de mon départ; déjà je ne vois plus

les objets dont je dois me séparer qu'à travers un sombre voile. Quel est ce charme (me suis-je souvent demandé) par lequel Rome, malgré ses défauts repoussans, exerce sur moi un pouvoir irrésistible ? J'ai éprouvé à Naples que ce n'est pas seulement le beau ciel du midi qui répand son influence sur tout mon être : ici l'histoire des hommes s'ouvre devant moi et déroule ses pages ; mon esprit est vivement et continuellement occupé : ce ne sont pas des *jours*, ce sont des *siècles* qui passent devant les yeux, et nous montrent leur gloire et leur grandeur, par les monumens qu'ils ont laissés. A cet aspect, les barrières de l'existence s'abattent, on voit clairement de quel travail l'homme est capable, combien aussi il peut dégénérer, de quel abîme d'erreurs la bonté divine peut le tirer. Là, le christianisme répandit ses premières semences ; maintenant les préjugés, la superstition ont aussi semé l'ivraie parmi le bon grain. Peut-être que quelque cause imprévue amènera quelque heureux changement. En attendant, les restes, qui couvrent ce beau sol, sont assez instructifs ; ils nous apprennent que l'homme est capable de tout ce qu'il entreprend avec énergie, mais que ses œuvres se détruisent par la main du temps, et que l'éternelle vérité reste seule debout au milieu des ruines.

Le 11 juin, Rome.

J'ai visité encore aujourd'hui les lieux de mes promenades favorites, l'ancien Forum, le Colisée, le Panthéon; j'ai monté ensuite vers les ruines du siége de l'ancienne tyrannie; je jetais un regard sur les bains de Titus, sur la solitaire colline du Latran. J'ai retrouvé à la fois toutes les pensées que ces lieux m'ont inspirées. Je voyais le destin, planant sur la terre, pousser devant lui les générations et les événemens pour faire place à d'autres apparitions qui se succèdent sans relâche, détruisant ce que celles qui les ont précédées ont laissé sur leur passage.

Cita-Castellana, 12 juin.

Je ne suis plus dans le cercle de l'antique capitale du monde chrétien, j'ai quitté Rome pour *toujours! toujours! jamais!* Quels tristes mots quand ils se rapportent à ce qu'on regrette! Tout finit une fois, l'ame seule est immortelle: ce jour est marqué pour moi par le souvenir déchirant d'un frère qui n'est plus sur cette terre, et l'anniversaire de sa mort ajoute puissamment à ma tristesse. Je pleure, mais j'élève mes regards pleins de confiance et d'espérance

vers celui qui dirige les destinées des hommes, il me pardonnera la douleur dont cette confiance est accompagnée, et versera la consolation dans mon ame.

Silencieuse et pensive, j'ai passé en quittant Rome sur le Ponte-Molle, et plus loin dans le désert de la campagne, sur les collines solitaires, où le genêt répand son odeur délicieuse. Nous avons dîné dans le chétif endroit appelé *Monterosi*, que je connais déjà depuis mon précédent voyage, et nous avons continué notre route en passant par *Terni* et *Perugia*. Peu après Monterosi le pays devient plus intéressant. Nous avons passé près de Nabbi, bourg qui offre dans l'éloignement quelque chose d'agréable, et dont les environs sont charmans et embellis par des aqueducs modernes : nous avons traversé des vallons fleuris et des hauteurs ravissantes. Nous avons salué de loin, en nous rappelant Rome, le fameux Soracte, ce vieux mont des Sabins qui élève sa tête si majestueusement. Entre Nabbi et Castellane, nous avons passé sur une éminence considérable, d'où l'on admire le plus riant paysage et le point de vue le plus pittoresque : c'est un profond vallon au milieu duquel coule une rivière assez large, traversée par un pont de cinq arches, qui lie ensemble deux parois de rochers; au fond de la vallée, sur les

bords de la rivière, des femmes lavaient du linge. Tous les objets vus de cette hauteur paraissaient en miniature; j'aurais désiré d'être peintre de paysage ou d'en avoir un avec moi.

Une route intéressante par sa variété nous a conduits à Cita-Castellana, éloignée de Rome de trente milles. Cette petite ville est située sur le penchant d'une montagne escarpée, composée de tuf rouge, de pierres ponces, et d'autres matières volcaniques. Au bas, dans la profondeur de trois cents brasses, coulent, autour du rocher qui porte la ville, trois différentes rivières, dont l'une se nomme encore *Cremera;* c'est sur ses rives que les trois cents Fabius furent tués par les Véïens. La citadelle plus élevée touche la pente du sommet de la montagne, en sorte que la ville est jointe à la montagne comme une péninsule. Les quatre portes s'ouvrent vers les quatre points cardinaux. Plusieurs personnes prétendent, et sur-tout les habitans, que l'ancienne ville de Véïes avait été située à la place où est la ville moderne, et ils désignent au bord de la Cremera le point où se donna cette bataille meurtrière entre les Véïens et les Fabiens, mais le même honneur est revendiqué pour leur ville par les habitans de *la Storta :* vanité très-naturelle puisqu'il est aussi facile et commode

de se vanter du mérite de ses ancêtres, qu'il est difficile et pénible d'en acquérir par soi-même.

Terni, le 14 juin.

La route qui s'étend entre des rochers écartés les uns des autres par des tremblemens de terre, devient toujours plus charmante et romantique. La nature est animée et riche : des lieux sauvages et déserts, et des jardins, agréablement ornés, alternent et contrastent ensemble. Aucun endroit sauvage ne peut offrir plus de charmes que celui où se cache *Narni*, environné du torrent bruyant de la *Nera*. De la hauteur de cette ville on voit dans la profondeur un lieu nommé l'Efi, qui est en danger continuel d'être écrasé par des rochers suspendus au-dessus et couverts de bois; pour éviter les secousses, il est défendu sous peine de mort de couper du bois sur le sommet du rocher qui surplombe la ville.

A gauche, en venant de Rome et s'approchant de la ville de Narni, il se trouve des restes du grand pont qu'Auguste fit construire pour aller en droite ligne à Perugia, on le jeta avec une hardiesse romaine d'une colline à l'autre.

La route de Narni à Terni tourne sur des gradations de hauts rochers de marbre. A gauche

de la vallée, au travers de laquelle serpente la Nera verdâtre, est un superbe jardin anglais; à chaque sinuosité du chemin, il y a une nouvelle surprise. Le contraste de cette route avec celle qui mène à Rome est très-frappant.

La contrée autour de *Radicofani* est déserte et sauvage : autour de Narni au contraire la nature y est dans toute sa fraîcheur. Ici, il n'est pas question de mauvais air. Les ruisseaux et les fleuves l'épurent et fertilisent les champs; des aqueducs modernes annoncent les soins du gouvernement pour prévenir la disette de l'eau; l'activité des hommes se joint à la force productive de la nature : tout annonce la vie, tout est en mouvement. Celui qui n'est pas occupé de la culture de la terre, s'occupe de la soie. A chaque instant, nous rencontrions des femmes avec des paniers pleins de cocons. Aucune place du sol ne reste sans production; des champs de blé d'où s'élèvent des mûriers, des noyers, des oliviers couvrent la plaine; les pentes des monts sont revêtues de vignes, et les sommets couronnés de forêts de châtaigniers. Au milieu d'une verdure fraîche et touffue brillent des maisons de campagne; l'abondance semble avoir versé sa corne sur ce pays. Cependant on y éprouve aussi l'importunité des mendians qui étourdissent les passans de leurs cris. On m'as-

sure que par de fausses idées de religion on considère ce mal comme un moyen de faire avancer la vertu, d'exciter la bienfaisance, et d'en conserver l'exercice. Des enfans se prosternaient devant ma voiture, et, les mains jointes, mendiaient avec des expressions qu'on leur apprend. Des voleurs de grand chemin viennent aussi rôder de ce côté : de station en station on voit pendus à des poteaux des ossemens de ces malfaiteurs.

Jusque près de Terni le plus beau temps et le soleil le plus brillant nous ont constamment accompagnés. Alors, s'est levé un majestueux orage; un brouillard d'une nuance verdâtre, tel que je n'en avais jamais vu, se traînait le long de la montagne, et produisait dans le paysage un mélange singulièrement piquant d'ombre et de lumière. Nous sommes arrivés à Terni, lieu qui paraît être le plus beau de cette contrée. La ville est tout au plus médiocre, mais elle est située dans un vallon charmant, entouré de belles collines. L'origine de son nom vient de l'ancienne *Interminium*, lieu de la naissance de l'historien Tacite. On y trouve différens restes de la splendeur romaine : dans le jardin épiscopal il existe encore des vestiges d'un temple du soleil; mais ce qui rend la ville moderne de Terni célèbre, c'est la superbe cascade du Ve-

lino (environ à quatre milles de la ville) qui se précipite perpendiculairement de plus de deux cents pieds de hauteur. Cette rivière qui se grossit en cheminant de plusieurs ruisseaux, et traverse le lac delle Marmore, vient de l'Apennin, à quatorze milles de là.

D'abord après notre arrivée à Terni, nous nous sommes acheminés vers ce beau spectacle de la nature, que l'on nomme dans le pays *Cascata delle Marmore*, soit à cause du lac, soit parce qu'elle se précipite entre des rochers de marbre. Le chemin qui y mène est pénible et très-montueux, sur-tout dans la dernière moitié où il est très-escarpé, et devient dangereux par les contours subits et fréquens à l'extrême bord d'un précipice immense. Déjà dans un éloignement considérable, on entend le bruit tumultueux de l'eau qui tombe avec fracas, et qui, brisée par sa chute, remplit au loin l'air d'une pluie fine. On approche de la cascade et l'on est saisi de cet aspect imposant : le ravissement, mêlé de surprise, cause une espèce de tremblement et d'émotion ; on a de la peine à se recueillir, à passer de ce premier moment d'agitation à une contemplation réfléchie. Nous étions placés sur un rocher saillant au côté gauche du bord de la rivière ; de cette place on voit, on entend, on sent le mouvement impétueux des

flots. Dans la poussière d'eau se forme une quantité d'arcs-en-ciel qui se croisent et produisent les effets les plus singuliers : ils décorent cette scène avec une magnificence dont on ne peut se former aucune idée. Je pouvais à peine m'arracher de cette place pour contempler sous un autre point de vue ce grand phénomène. Nous sommes descendus dans le vallon qui reçoit dans un vaste bassin creusé par la nature cette immense chute d'eau ; de là, le bruit ressemble à celui du roulement de la foudre. Il y a des milliers d'années que cette masse d'eau prit un autre chemin, et se jeta, en dévastant tout ce qui se trouva sur son passage, dans les guérêts d'*Interminium* ; mais on sut la forcer à prendre le chemin actuel, où coulant entre des forêts de châtaigniers, elle continue, sans nuire, son paisible chemin dans son lit de marbre. Pourquoi n'a-t-on pas transmis à la postérité le nom du génie inventif et bienfaisant qui parvint à dompter ce torrent destructeur ? L'histoire nous fait connaître tant de héros destructeurs eux-mêmes du bonheur des hommes, et elle a oublié le nom de celui qui rendit à son pays un aussi grand service!

Spoletto, le 15 juin.

Nous cheminons toujours dans un chemin

délicieux ressemblant à une allée d'un beau jardin, entouré de déserts sauvages et d'une nature sublime. Cettre contrée me rappelle le Tyrol, mais elle est beaucoup plus fertile que ce pays montagneux. Avant d'arriver à Spoletto, nos mulets ont eu à grimper une montagne escarpée qui porte le nom de *Somma*. Il y eut autrefois sur son sommet un temple de Jupiter Summanus. Spoletto est le Spoletium des anciens; dans les temps reculés c'était une ville marquante des Umbriens, qui doivent l'avoir fondée dans la seconde guerre Punique. Les Spolétiens repoussèrent de leurs murs le vainqueur, revenant brusquement de la bataille donnée près du lac de Trasimène : encore aujourd'hui la porte devant laquelle ils défirent le formidable guerrier s'appelle *Porta-Annibale*. La ville, située sur la pente d'une haute montagne, présente un aspect très-romantique, elle domine sur de magnifiques forêts. Les collines qui l'entourent ne sont pas moins attrayantes; le monte Luco est principalement remarquable par une singularité. Des personnes d'un certain rang qui, lassées de la vie du grand monde, veulent se livrer à la contemplation, se retirent sur cette montagne, agréablement boisée, dans de petits hermitages très-élégans; elles y mènent une espèce de vie monacale sans être assujetties aux règles d'au-

cun ordre. Le nombre de ces pieux et nobles fainéans, qui se font appeler les seigneurs du monte Luco, est fixé.

La ville de Spoletto a souvent été ébranlée par des tremblemens de terre; il y a environ quinze jours qu'une secousse assez forte endommagea le mur de la ville et quelques maisons : cet événement coïncide avec la dernière éruption du Vésuve, dont je reçus la nouvelle peu de temps avant mon départ de Rome. On trouve là encore différentes traces des temps anciens; un aquéduc romain venant du Monte-Luco pourvoit la ville d'une très-bonne eau. Parmi les ruines que l'on montre aux étrangers se trouvent des restes assez insignifians d'un amphithéâtre. Les églises sont bâties avec des matériaux d'anciens temples; les colonnes, les frises et d'autres ornemens sont visiblement d'origine payenne.

Folingo, à midi.

On oublie toutes les fatigues et les incommodités d'un long voyage quand la nature offre de tous côtés tant de jouissances; l'imagination est occupée d'images enchanteresses, et la contemplation, d'objets importans et sérieux.

San-Jacomo est le premier endroit que nous avons rencontré, après avoir quitté Spoletto.

Au sein d'une belle verdure et d'un fertile vallon, est située la petite ville de Folingo, entourée de hautes montagnes qui sont parsemées de belles maisons de campagne. Les yeux bleus des habitans et leurs cheveux blonds, chose si rare en Italie, m'ont frappé agréablement. Nous avons été très-bien reçus; tous les passans nous saluent avec une bienveillance amicale ; ils paraissent être à leur aise, et leurs terres sont bien cultivées. L'activité est la source de l'aisance, et l'aisance donne de la gaîté : aussi les gens gais ne sont pas méchans. En général, les villes de cette partie de l'Italie présentent des aspects très-réjouissans, quand on ne fait sur-tout que passer à côté, et que l'on n'en voit pas l'entrée et les rues sales. Trevi et Russignano s'appuient contre le pied d'une montagne. Le mouvement continuel des hommes et des femmes, tous bien faits, élancés, lestes, qui sont sur les routes conduisant à différentes villes, donnent de la vie au paysage. Les femmes portent sur leur tête et au bras de grands paniers remplis de cocons de ver à soie. Il paraît que la fabrique des soies est soignée dans cette ville avec beaucoup d'activité : nous avions passé dans une autre petite ville appelée *Allevene*, là aussi les habitans étaient occupés de la récolte de la soie. Nous avons rencontré fréquemment sur la route des hommes à cheval

ou montés sur des ânes, en bas de soie bien tirés et avec des bourses à cheveux très-élégantes, et quelques-unes en couleur : c'était pour nous un aspect fort étrange ! mais pourquoi les choses et les costumes hors de mode ne seraient-ils pas usités ailleurs? Chaque pays n'a-t-il pas ses modes et ses usages? Cette petite ville tire son nom du Vene, petit ruisseau qui coule près de là, et qui fait aller un moulin devant lequel il y a un ancien temple bien conservé, qui embellit singulièrement le paysage, et qui peut-être fut dédié jadis au dieu du ruisseau. Nous sommes arrivés de bonne heure à Folingo, qui est assez mal bâti, cependant l'église cathédrale, entièrement construite en marbre, est un bel édifice. Après y avoir pris notre repas, nous nous sommes hâtés de poursuivre notre route.

Perugia, le 10 juin, à huit heures du soir.

Notre route jusqu'ici a continué d'être charmante et variée ; on ne se fait aucune idée de l'aspect brillant des beaux champs entourés de haies de grenadiers en fleurs.

Près de Folingo est située la petite ville de *Spello ;* là nous sommes descendus de voiture pour contempler les vestiges gazonnés d'un grand amphithéâtre. Ils sont assez imposans;

on distingue très-bien l'étendue de ce vaste édifice. Les spectacles cruels de Rome, cette reine du monde ancien, s'étaient donc introduits jusqu'ici! C'est ainsi que s'étendent les vertus et les vices de la capitale jusqu'aux provinces les moins importantes.

Environ au milieu du chemin de Folingo à Perugia, nous avons rencontré un grand et magnifique couvent appelé *le Madonne d'egli-Angeli.* Ce couvent nourrissait ordinairement l'oisiveté de cent-quarante moines; il n'y en a plus maintenant que quarante. Nous nous y sommes arrêtés environ une heure pour nous récréer de la vue d'une fontaine dont l'eau est pure et claire comme du cristal, et pour voir l'intérieur de l'église dont la vaste étendue nous frappait. C'est un grand édifice gothique qui sert (si je puis m'exprimer ainsi) d'étui à une très-petite église qui est isolée de tous côtés au centre de la grande. Elle passe pour être la chapelle où saint François lui-même a prêché. Le 2 d'août l'on y distribue une indulgence générale : on dit que ce jour là il y a une foule extraordinaire qui se rend à cette chapelle comme à une foire d'indulgence. Cet échange annuel de péchés contre des billets d'absolution doit rapporter au couvent des sommes considérables. Nous nous approchions de *Perugia,*

l'ancienne *Perusia*, à présent la ville capitale de l'Ombrie. Cette ville richement entourée de guirlandes de fruits, offre par sa situation en amphithéâtre sur la pente d'un mont élevé un aspect très-riant : elle est une des plus anciennes villes d'Italie, comme l'indique la tradition fabuleuse de son origine qui remonte à Janus, fils d'Apollon : d'ailleurs l'histoire la nomme parmi les principales villes de l'ancienne Etrurie. Pendant long-temps elle opposa une vigoureuse résistance aux conquêtes des Romains; dans la suite, elle fut même redoutable à Annibal, si bien qu'après sa victoire au lac de Trasimène, il n'osa pas l'attaquer. Dans les guerres civiles, après la mort de César, Auguste l'a fit entièrement détruire, mais l'infatigable activité des habitans l'eut bientôt rétablie. Du temps de l'irruption des Barbares, les Goths la détruisirent de nouveau. Elle se rétablit encore et parvint enfin au siége Papal, par une donation de Charlemagne. En suivant l'exemple des autres petits états italiens, si fort ballotés dans ces temps orageux, Perugia chercha aussi à se former en république indépendante. Les Pérugiens choisirent pour chef un homme qui, par ses exploits, mérita le nom de *Bracciaforte* (bras fort), et qui joignait à cette force physique la chaleur et l'énergie d'un bon législateur.

Cependant après une longue et courageuse résistance, les Pérugiens furent enfin obligés de se soumettre au Pape. L'intérieur de la ville ne répond pas à son aspect extérieur, quoiqu'elle se vante d'avoir plusieurs belles églises et plus de quarante couvens. Elle avait aussi une académie assez célèbre, mais qui a perdu beaucoup de sa réputation ; les professeurs sont très-mal payés, et la plupart des moines nagent dans l'abondance. Quel progrès ne pourrait pas faire la culture de ce peuple, si une modique part de ce que cette quantité de couvens dévore était mieux employée! Ce peuple ne se soumet à l'esprit du gouvernement papal qu'avec beaucoup de peine, et, de son côté, ce gouvernement se défie toujours de la contenance audacieuse des habitans.

Quoique cette ville soit prodigieusement déchue de son ancienne splendeur, et qu'elle ne compte actuellement guère plus de treize à quatorze mille habitans, on y remarque cependant beaucoup d'activité. Entre les noms célèbres qui en font l'ornement, le plus connu est celui de *Pietro-Perugino*, le premier maître de Raphaël. Cette quantité immense d'églises et de couvens ont détruit tous les vestiges des anciens édifices; une seule porte est (comme le prouve son premier aspect) un monument étrusque.

Torricella, au lac de Trasimène, le 16 juin, à neuf heures du soir.

Peu après avoir passé Perugia, on s'aperçoit d'un vide dans le paysage ; on voit encore des champs de vignes, des mûriers et des oliviers bien cultivés ; les belles haies de rosiers et de grenadiers n'ont pas encore entièrement disparu, mais les villes et les maisons de campagne deviennent toujours plus rares : l'œil regrette les cyprès élancés ; et les carrières de marbres sont remplacées par des carrières d'ardoises. Plus on s'approche de Torricella, plus le pays devient désert ; le pâle olivier seul, offre la branche de paix aux hommes féroces qui passent sous son ombre légère pour aller se détruire les uns les autres.

Nous avons trouvé le chemin si mauvais que nous avons été obligés de quitter nos voitures et d'aller à pied par l'effrayante et sombre forêt qui entoure le lac de Trasimène. Les rayons dorés du soleil couchant brillaient comme un incendie à travers les branches. Fatigués de ce trajet, nous sommes arrivés à la maison de poste de Torricella, qui ne nous promet pas beaucoup d'aisance et ressemble plus à une cabane de très-pauvres paysans qu'à un lieu de repos pour

les voyageurs, mais les hôtes ont un air de bienveillance qui fait tout supporter. Elle est située sur les bords du plus triste des lacs, dans un affreux désert. Le soleil éclaire de ses derniers rayons cette contrée sauvage, sur laquelle repose le triste souvenir de cette bataille contre Annibal qui coûta la vie à 20,000 Romains. Les insectes lumineux ont succédé au soleil et brillent comme des éclairs.

Castiglione, le 17 juin, à midi.

Nous avons quitté nos mauvais lits plus fatigués que la veille, et Torricella sans regret. Nous avons passé le long de la rive du lac dans un morne silence en pensant au temps où le tumultueux bruit des armes retentissait sur cette plage.

Le pays continue à être aride et désert jusqu'au-delà d'Ossaya, que le peuple nomme *Orsalia*; Ossaya signifie champ d'ossemens, nom bien significatif qui rappelle la sanglante bataille de Trasimène : encore de nos jours on y trouve en fouillant la terre une quantité d'ossemens humains. Nous passâmes là la frontière du territoire papal. Dès qu'on touche la terre de la Toscane au-delà d'Ossaya la nature change, et même le lac de Trasimène présente des rives

plus hospitalières. Sur une montagne éloignée nous voyons resplendir Radicofani éclairé des rayons du soleil ; mais le remarquable lieu de Cortona jadis *Corytum* reposant comme sur un trône dans toute son antique fierté, sur une éminence voisine, m'engagea à m'arrêter pour contempler à mon aise les murs de cette ancienne capitale de l'Etrurie. Des masses de roc de quinze à vingt pieds de diamètre sont posées l'une sur l'autre et comme enchassées ensemble. Au premier aspect, il est impossible de douter de la haute antiquité de ces murs ; on voit là le commencement de l'architecture d'où dériva celle des anciens Romains. Il s'est formé dans cette ville une société littéraire, qui s'occupe des recherches d'antiquités étrusques : les gens du peuple ne comprennent rien à leurs travaux et les croient uniquement occupés de la découverte d'anciens secrets dangereux, comme par exemple, la préparation de l'*aqua tofana*, ce poison si actif qui ressemble à l'eau la plus limpide, et que l'on pouvait rendre à volonté plus ou moins lent : on est convaincu actuellement qu'il n'a jamais existé. Mon vetturino me disait en montant la colline : « Là, derrière ces murs, demeurent des gens bien habiles à retrouver des secrets dangereux qui ôtent la vie comme l'éclair. »

Nous avons continué notre route et nous sommes

arrivés à Castiglione, lieu situé très-agréablement, où nous avons dîné. Ce n'est plus l'affreux désert de Rome, dénué d'habitations et d'habitans; nous rencontrons fréquemment des hommes bien faits, gais, dont la tournure annonce l'aisance : j'ai remarqué de très-jolies paysannes, proprement et même richement habillées. Des perles, des coraux, des chaînes en or entouraient le cou blanc des belles Toscanes. Tout chez ce peuple annonce une parfaite santé, et ce qui en est la suite, le contentement et le bonheur. Aucune tourbe de mendians ne nous importunait de ses cris ; la joie et une politesse naturelle règnent dans cette petite ville. Ce bon peuple est actuellement troublé dans sa paix intérieure par le passage et le séjour des troupes françaises, mais il ne s'en plaint pas trop, et supporte ce qu'il ne peut empêcher. C'est dans cette contrée que croît le bon vin d'Alreatico : à côté de notre chambre est une société d'hommes qui font l'éloge de ce nectar par la gaîté qu'il leur inspire.

Arezzo, 17 juin, à huit heures du matin.

Notre chemin d'hier de Castiglione jusqu'ici, a passé sans discontinuer au travers d'un pays fertile et bien cultivé; par-tout la campagne

atteste l'activité et l'industrie des habitans, et les maisons de plaisance donnent à leur tour des preuves de l'aisance et du bon goût des propriétaires. Les villes plus ou moins grandes à côté desquelles nous passions ou que nous avons traversées, sont propres et agréables. De ce nombre est Arezzo, anciennement *Aretium*, ville assez considérable et bien bâtie, ayant des rues pavées avec soin. Elle s'élève sur une colline dans une plaine très-fertile. C'était aussi anciennement une ville étrusque, célèbre par ses fabriques de vases d'argile dont on trouve en fouillant de fréquens vestiges : on n'y voit pas d'ailleurs d'autres ruines remarquables. Attila, roi des Huns, dévasta la ville, et du temps des guerres entre les Guelfes et les Gibelins, elle a encore beaucoup souffert. Les habitans aiment à se rappeler, et à parler des hommes célèbres à qui leur ville a donné naissance : *Mécène*, l'ami d'Auguste, *Pétrarque*, le poète de l'amour, et le fameux Aretin qui se rendit formidable aux princes et aux grands de son temps, en châtiant leurs folies et leurs délits par des satyres si amères que l'on acheta son silence à un prix considérable.

Monte-Varchi, à midi.

Entre Arezzo et Monte-Varchi la nature prend

un air plus misérable; même la bruyère, cet indice d'un pays stérile, a peine à y croître et ne s'y montre que par place; le blé est on ne peut plus chétif. Environ cinq milles avant que d'arriver à Monte-Varchi, la nature présente un aspect plus doux et plus agréable. J'ai trouvé de petites villes bien bâties, bien pavées, et l'on découvre chez les hommes et dans leurs habitations la propreté et l'industrie des Toscans. Mais les hordes françaises ont causé là de cruels ravages! la femme de l'auberge nous montra les dévastations faites dans son mobilier: à peine étaient-elles un peu réparées. Elle-même avait été maltraitée en voulant les défendre au point de craindre pour sa vie.

Très-près de Monte-Varchi le temps à changé; un brouillard d'une teinte jaunâtre s'est répandu sur l'horizon; j'appris en arrivant qu'on avait ressenti deux heures auparavant une secousse de tremblement de terre dont nous ne nous étions pas aperçus en roulant en voiture.

Piano della Fonte, à sept heures du soir.

Un mauvais chemin pierreux et incommode, long de quatorze milles, nous a cahotés jusqu'ici, où l'on nous a servis avec empressement et intelligence; malgré la fatigue de la route, je n'en ai

pas moins joui de la belle contrée que nous avons traversée. De tous côtés elle présente abondance et aisance : les villes et les villages très-propres et très-bien bâtis, et les maisons de campagne situées sur les hauteurs, sont si rapprochés qu'on dirait un jardin immense, divisé en compartimens. A l'horizon, les Apennins cachaient à demi dans les nuages leurs têtes majestueuses, et les collines couvertes de vignobles formaient un brillant amphithéâtre. L'air rempli du parfum aromatique de la vigne en fleur se répandait autour de nous et nous restaurait comme un baume vivifiant : toute la nature respirait la gaîté et le contentement. On ne voit nulle part cette teinte sévère et rembrunie que les ruines accumulées impriment à la contrée romaine. Les hommes et les femmes que l'on rencontre ont tous un air riant. La douceur et la bonté sont les traits caractéristiques des Toscans; je n'ai rencontré nulle part en Italie un aussi beau peuple.

Dans les villes et même dans les villages nous voyons des artisans travailler gaîment devant la porte de leur maison; les femmes s'occupaient à côté de leurs maris, et se faisaient aider par les enfans à coudre, à dévider des cocons de soie, etc., etc. On entendait de toutes parts des éclats de rire qui se répondaient d'un groupe à

l'autre ; c'était vraiment un charmant spectacle. Dans les campagnes d'alentour, les pins et les baies de grenadiers ont déjà disparu, ils ont fait place le long des grandes routes à l'élégant peuplier d'Italie.

L'Incisa, éloigné d'environ deux cents pas de notre route, est un très-joli petit village ; on ne regrette pas de se détourner un peu et de s'y arrêter quelques instans. Il est environné de collines médiocres, autour desquelles s'élève gracieusement le pampre. Piano della Fonte, où nous passons la nuit, présente un aspect très-différent ; à peine a-t-on quitté l'Incisa que le paysage devient plus sévère et plus frappant. Les rochers sont plus rapprochés, plus escarpés, mais cependant encore très-bien cultivés : ce changement a lieu si subitement que l'on ne s'y attend point : il n'en est que plus intéressant. Ces rochers sont très-près de l'auberge ; de ma fenêtre, je les vois élevés comme des tours que la nature a rassemblées pour donner une tâche bien difficile à l'activité et à l'industrie de l'homme ; mais il ne s'en est pas effrayé, et il a réussi à les rendre fertiles.

Je voyais aller et venir dans l'auberge une jeune fille charmante ; ses traits étaient parfaits, mais une pâleur mortelle lui donnait l'air d'une tendre fleur touchée par la faux meurtrière :

je lui demandai l'état de sa santé; ses beaux yeux se remplirent de larmes, elle me raconta qu'elle était une orpheline parente de la maîtresse de l'auberge, qui l'avait prise chez elle. Sa mère était morte; elle vivait avec son père dont elle était l'unique consolation, et qui lui fut ravi d'une manière horrible! Des soldats français s'étaient jetés dans leur maison et l'avaient entièrement pillée; ceux qui vinrent après n'ayant plus rien trouvé, dirigèrent toute leur fureur contre son père et le massacrèrent dans ses bras, depuis cet affreux événement, elle avait été toujours malade. Je lui donnai quelques conseils, je ne puis exprimer combien elle m'intéressait! j'étais touchée jusqu'au fond de l'ame du sort de cette jeune victime de l'amour filial, qui paraissait déjà à moitié morte; ce n'était plus que dans ses yeux que brillait encore la vie de son bon cœur. J'aurais voulu lui faire quitter ce pays où elle avait été si malheureuse, et l'emmener en Allemagne; des obstacles insurmontables s'y opposaient : du moins je consacre ces lignes à son souvenir.... Pauvre enfant! bientôt tu reposeras avec tes parens dans la nuit du tombeau, mais les amis qui me liront donneront une larme à ta jeunesse fanée, comme la rose qui s'effeuille et tombe décolorée.

Le 19 juin, à neuf heures du matin.

Je m'approche de Florence, et je languis d'y trouver le repos dont mes forces épuisées ont un grand besoin. Quand je suis près d'arriver dans une grande ville, j'éprouve ordinairement une espèce d'émotion causée par l'idée d'être complètement étrangère à tous ceux qui l'habitent de ne rencontrer aucun regard amical et bienveillant : je ne l'éprouve plus en arrivant à Florence, où j'espère retrouver les aimables connaissances de mon premier séjour.

Florence, après midi.

La route, depuis la dernière station, a été très-fatigante, moins cependant que celle des deux journées précédentes : c'est une continuelle alternative de montées et de descentes ; car les hauteurs qu'on rencontre avant les Apennins s'élèvent considérablement ; et de ce côté de Florence, il y a une quantité de collines plus ou moins hautes, et difficiles à gravir et à redescendre, mais en revanche, elles sont revêtues des plus beaux ornemens de la nature. La végétation y est magnifique ; on est ravi en extase quand on voit l'étonnante fertilité de cette terre iné-

puisable. Les vignes et les forêts d'oliviers sont en pleine floraison, et forment des guirlandes autour des collines qui environnent cette ville, célèbre par les chefs-d'œuvre de l'art. Les brouillards blancs et épais qui planent au-dessus peuvent seuls avertir qu'on se rapproche du Nord; mais rien n'altère le ravissement dont l'ame est remplie, quand, de la hauteur qui domine Florence, le regard se plonge dans ce beau vallon que l'Arno parcourt en serpentant gracieusement : on ne sait lequel des deux admirer le plus, les beautés naturelles du sol ou l'activité de l'homme.

Entre les magnifiques maisons de campagne auprès desquelles nous avons passé, on distingue particulièrement celle du marquis Renuncini, environnée de superbes cyprès; je n'en avais point encore vu d'aussi vigoureux ni d'aussi hauts; mais ce qui contribue le plus à l'ornement du vallon, c'est un pont reposant sur sept grandes arcades, et traversant une charmante petite rivière qui se hâte d'aller se jeter dans l'Arno et qui dans les temps de pluie se grossit extrêmement.

Florence, le 21 juin, au soir.

Je fus forcée de consacrer ma première jour-

née au repos. Mᵉ. Fabroni, dont j'ai parlé dans ma première partie, me donna quelques heures de son aimable société; j'eus ensuite la visite de l'envoyé d'Autriche, M. de Colli, qui m'invita à dîner pour aujourd'hui. J'y ai trouvé une compagnie agréable et spirituelle, dans laquelle brillaient des femmes remarquables par leur beauté et la culture de l'esprit, si rare chez les Italiennes. Toutes prévenaient l'étrangère avec grace et bonté, si bien que je me trouvai bientôt comme chez moi. La conversation était très-animée, on avait l'attention de la diriger de manière que je pusse y prendre part; elle roulait en général sur les objets de l'art et sur les artistes, et peu ou point sur la politique; même en parlant des singularités du célèbre Alfieri, on passait sous silence sa haine invétérée et furieuse contre les Français. La conversation se faisait en français, et lorsqu'on retombait dans l'italien, je remarquais que mon oreille s'était accoutumée à l'accent sonore des Romains que je ne retrouvai pas à Florence.

J'ai passé la soirée dans la maison Fabroni, et j'ai eu le plaisir d'y trouver le savant et bon Puccini; nous avons beaucoup parlé de Rome et des artistes, que ce connaisseur éclairé juge avec une impartialité et une exactitude parfaites. Des critiques sévères et tranchantes n'avancent

pas l'art et découragent l'élève ; des avis donnés avec intelligence et douceur mènent plus surement au but.

Le 23 juin, après neuf heures du soir.

Dès mon arrivée à Florence, j'avais entendu parler des fêtes de la St.-Jean; j'attendais donc avec impatience le moment où je pourrais en juger par moi-même. Aujourd'hui on donnait au peuple le spectacle d'une course en char sur la belle place devant l'église neuve de St.-Martin ; M. de Colli avait eu la complaisance de me procurer une place commode. A en juger par l'immense quantité de peuple, je devais m'attendre à de très-belles choses. La place était remplie à en étouffer, aux fenêtres on se pressait tête contre tête, les toits mêmes étaient bordés de spectateurs. Alors on a amené quatre chars qui devaient imiter la forme des anciens chars de triomphe, chacun attelé de deux chevaux : les conducteurs étaient habillés grotesquement, mais sans goût et point du tout à l'antique ; l'un en blanc avec de l'oripeau, le second en bleu, le troisième en rouge, le quatrième en jaune et argent : tous faisaient courir leurs chevaux en les fouettant impitoyablement, et leur faisaient faire trois tours dans une arène

préparée : le premier arrivé au but obtenait un léger prix. Tout ce jeu durait environ trois minutes aux cris de joie de la multitude, qui se retira croyant s'être bien amusée, tant il est facile de persuader au peuple qu'il s'amuse. Cette scène m'a paru une frappante allégorie de la vie humaine qui se perd en préparatifs pour des bagatelles qui ne valent pas la peine d'être regardées.

Le 24 juin, onze heures du soir.

Aujourd'hui encore une fête, c'est la solennité de la prestation d'hommage introduite par les Médicis; on l'a renouvelle tous les sept ans.

Vis-à-vis du palais Médicis (voyez le premier volume) était élevé un trône où était assise la reine avec le jeune roi son fils, âgé de cinq ans, entourée et couverte de toute la magnificence de la cour. Les provinces étaient représentées par des chevaliers armés de pied en cap, portant des étendards. Les villes paraissaient en forme de tours, chacune sur un char attelé de quatre chevaux. Les marquisats étaient des cavaliers portant chacun une assiette d'argent, qui était remise au petit roi comme une offrande d'hommage. Pour donner à cette fête

le plus haut degré de splendeur, le patron du pays St.-Jean n'avait pas dédaigné d'honorer cette solennité de sa présence, mais aussi était-il traité avec une grande distinction. Il était assis dans un char richement doré que traînaient quatre chevaux bien enharnachés : ce char était si élevé que le saint pouvait à son aise regarder dans les premiers étages des maisons.

Après que leurs Majestés eurent reçu, sous leur dais, les hommages des villes, toute la procession accompagnée d'infanterie et de cavalerie se rendit sur la place du Batistère. Les magistrats, les sénateurs, escortés de leurs gens, allaient en avant de la reine et de son fils; elle était suivie de quelques dames, puis sa garde fermait la marche. On l'accompagna ainsi à l'église où elle fit sa prière qui ne fut pas longue; elle en ressortit après quelques minutes, monta dans sa voiture qui l'attendait, et tout le monde se dispersa. Cette solennité dura depuis huit heures du matin jusqu'à onze; sa pompe extérieure ne pouvait en couvrir la puérilité. Après dîner il y eut une course de chevaux que j'ai trouvée fort inférieure à celle de Rome : il y manquait deux choses, de l'ordre et un emplacement tel que le Corso.

La soirée s'est terminée par la représentation d'un opéra. Le théâtre était très-décoré et illu-

miné jusqu'à la prodigalité ; l'opéra était très-médiocre, mais le ballet de Zémire et Azor m'a fait grand plaisir, et la composition et l'exécution sont délicieuses ! Je n'ai point vu de ces entrechats, de ces postures forcées et disgracieuses; la grace et la décence régnaient dans tous les mouvemens des danseurs. La salle était entièrement remplie et vraiment éblouissante; j'y ai remarqué de charmantes figures, particulièrement parmi les femmes.

La beauté romaine présente peut-être un ensemble plus noble, plus élevé, mais la grace plus belle encore que la beauté distingue les Toscanes.

Aux trois Masques (Alle tre Maschere),
le 25 juin.

On peut se rappeler, lors de mon premier passage à Florence (voyez le 1.er vol.), mon enchantement en passant dans cette auberge, et de mon projet d'y passer quelque temps à mon retour. Un charme inexprimable, un sentiment doux et paisible s'empare de l'ame dans cette forêt; un vent frais et léger semble vous caresser. L'auberge spacieuse et très-propre porte la singulière enseigne *des trois masques ;* elle est située sur une douce éminence, dont les

pentes sont ornées de jolis bosquets : de là, la vue s'étend sur un vaste et riche vallon qui paraît être un immense jardin qui se prolonge jusqu'aux pieds des Apennins. Des forêts touffues de châtaigniers, des bois d'oliviers à la feuille pâle et verdâtre, des cyprès plus foncés, mais qui n'ont pas, à beaucoup près, la teinte sombre que semble annoncer leur destination, le bel ormeau, autour duquel s'entremêle le pampre, présentent aussi d'autres groupes et d'autres nuances. Par-tout entre ces masses de verdure différente, brillent de charmans pavillons, des maisons plus ou moins grandes, d'autres plus ou moins simples, mais ayant toutes le caractère d'élégance de l'architecture italienne, et dans le fond de ce délicieux paysage s'élèvent les différentes gradations des monts Apennins.

Une allée majestueuse de cyprès conduit de notre auberge à la villa prochaine, qui en est aussi entourée. Cette solitaire villa a pour moi un charme inexprimable! J'ai la plus grande opinion de celui qui l'a créée et arrangée avec un goût si parfait, où le cœur, l'ame, l'esprit trouvent tour-à-tour des sites, des promenades qui leur conviennent.

Scarica-l'Asino, 26 juin.

Si l'on savait le plaisir que fait à un pauvre voyageur, fatigué d'une route pénible, un visage prévenant et ouvert, je crois qu'on en rencontrerait plus souvent; nous avons trouvé l'accueil le plus obligeant, je dirai même le plus amical chez les gens de cette auberge qui me reconnurent à l'instant pour m'avoir vue à mon précédent passage. Chaque membre de la famille s'est occupé avec un empressement touchant à nous procurer toutes les commodités possibles et le repos dont nous avions un si grand besoin : sur des chemins rudes, inégaux nous venions de parcourir une contrée aride et inhabitée. La riante Toscane s'était fermée derrière nous en quittant les trois masques, mais nous retrouvons encore ici leur aimable caractère. Le chemin cahotant à ne pouvoir le supporter nous a obligés d'en faire une partie à pied ; et c'est ainsi que sur un dos de montagne dépouillé et rocailleux, nous avons atteint la fameuse place des ouragans. Un vent violent qui s'échappait de côté, par un étroit passage de rocher, se déchaînait si fort contre le chemin, que nous courions grand risque d'être précipités. Notre veturino était inquiet de nous, il nous appela, et

nous fûmes obligés de courir pour retrouver notre voiture. *Pietra-Mala* tire probablement son nom de cette place de rochers que le vent a si fort tourmentée. Nous avons encore trois milles à faire pour arriver à cette douane du territoire Toscan; là aussi nous devions trouver des amis : on se rappelle, j'espère, la respectable famille Colignone à laquelle j'ai consacré quelques pages.

Enfin nous sommes arrivés, et nous avons été reçus avec des transports de joie; toute la famille se rassembla autour de nous, et leur attendrissement témoignait leur sincérité. L'excellent vieillard et sa digne épouse nous ont salués avec le serrement de main le plus affectueux; tous les enfans m'entouraient, tous voulaient donner et recevoir une caresse. La fille aînée, avec son époux à côté d'elle et la plus charmante petite fille sur les bras, s'avança pour me la présenter, elle la posa sur les miens en me demandant ma bénédiction pour cet enfant chéri. Jamais, non jamais, le doux spectacle de ce groupe d'amitié ne s'effacera de mon cœur! J'étais touchée jusqu'aux larmes. Ah! m'écriai-je, pourquoi dois-je vivre si loin? — L'amour et la sainte prière ne connaissent pas l'éloignement, me répondit le vieux père; nous nous aimerons, nous prierons Dieu les uns pour les autres : de

tels sentimens ne s'égarent jamais en chemin. Je tendis la main au bon vieillard ; il m'a conduite dans une chambre que sa fille cadette m'avait préparée pour mon repos du midi; nous avons ensuite dîné tous ensemble. Les pures joies de l'innocence d'une amitié réciproque et d'une humeur agréable animaient ce simple repas; je n'en ai fait aucun qui m'ait laissé un plus doux souvenir. J'ai quitté cette famille aimable et sensible; le gendre, M. Guercelli, voulut nous accompagner à la douane, administrée actuellement par des Français, pour nous faciliter la visite de nos effets qui fut bientôt expédiée. Que ne pourrait pas être partout l'homme à l'homme, si l'égoïsme ne l'aveuglait pas sur ses vrais intérêts?

Bologne, le 27 juin.

Nous avons encore été obligés de cheminer péniblement par-dessus de hautes montagnes calcaires, sabloneuses, jusqu'au *Pianova*, où nous avons commencé à apercevoir dans le lointain les collines verdoyantes autour de Bologne. Non loin de cette ville, nous avons été salués par le chant des cigales; ces cris aigus et assourdissans, avaient cependant un attrait pour moi en me rappelant le souvenir de l'île d'Is-

chia. Ce qui m'attrista bien davantage ce fut la rencontre de troupes de jeunes soldats italiens enchaînés les uns aux autres par des chaînes passées au cou; d'autres qui marchaient isolément avaient des menottes : voilà les marques de la domination immédiate et du règne de Bonaparte. En Toscane où il y a encore une ombre d'indépendance, les mesures du recrutement des soldats se font d'une manière plus douce.

Carpi, le 28 juin.

Cette ville paraît morte et déserte; l'auberge où l'on nous conduisit est le vaste bâtiment d'un ancien couvent, dont à peine le quart est habité. Vis-à-vis est un vieux château désert; preuve évidente d'un meilleur temps passé; la ville même paraît souffrir de ce changement de domination. Nous avons traversé pour y arriver une contrée bien cultivée, mais ce ne sont plus les rians guérêts de la Toscane.

Mantoue, 29 juin.

Notre route devient toujours plus ennuyeuse; le paysage perd sa variété, l'air perd sa douceur et le ciel sa belle teinte azurée, les arbres fruitiers disparaissent presque totalement, les

ormeaux et les saules stériles les remplacent, et, de temps en temps, quelques plantations de mûriers, dans le triste marais garni de joncs que le Pô forme devant Mantoue. De sombres nuages obscurcissaient mon ame, ainsi que le ciel où se préparait un orage. A notre entrée dans la ville des soldats s'assemblèrent autour de notre voiture; ils nous entendaient parler allemand, et nous regardant comme des frères et des compatriotes, ils nous faisaient part de leur triste sort: c'étaient des prisonniers autrichiens. Je tâchai de les consoler, et les exhortai à plus de prudence.

Sur la place du marché je vis un jeu à la fois bête et scandaleux. Une malheureuse oie est serrée dans un panier de manière que la tête sort par le haut; ce panier est suspendu par des cordes entre deux poteaux, ce qui le met en mouvement : des hommes accourent avec des bâtons, et celui qui attrape la tête du pauvre animal obtient un prix. Les magistrats devraient-ils permettre ce jeu? En Égypte, il y avait des lois qui punissaient la cruauté envers les animaux.

Crémone, le 30 juin.

De Mantoue nous avons pris la route de Mi-

lan ; des chemins uniformes en plaine, des champs chétifs, de misérables prairies en pâturage, des places marécageuses, un air humide et mal sain caractérisent la nature de cette partie du pays : on rencontre cependant assez fréquemment des rizières et des plantations de mûriers pour la fabrication des soies. De temps en temps de petites villes assez bien bâties donnent à cette plaine peu réjouissante un plus agréable aspect; j'ai même vu des ceps de vigne qui s'entrelaçaient dans les saules. Il faut à la vigne un air doux et des collines exposées au midi, c'est ce qui me fait douter que le nectar de Crémone soit recherché comme ses luths et ses violons. Nous avons dîné à *Pia dona*, misérable petit endroit ayant Crémone.

C'est un nom qu'on rencontre souvent dans l'histoire, que celui de Crémone. Cette célébrité est presque toujours un indice de malheureuses destinées subies dans le cours des temps, et Crémone en fournit aussi la preuve. Dans la guerre de partis, lorsqu'Auguste et Antoine se battirent pour la possession de l'état romain, le sort de cette ville partagea celui d'Antoine à qui elle avait ouvert ses portes; et le perfide et cruel vainqueur lui fit sentir tout le poids de sa vengeance. Crémone se releva de ses cendres, puis elle fut ensuite enveloppée dans les trou-

bles qui eurent lieu après la mort de Néron, et les hordes de Vitellius la détruisirent de rechef. Elle se releva de nouveau, mais lorsque l'empire romain succomba par l'invasion des barbares, les Goths la renversèrent encore, et encore elle se rétablit. Dans le moyen âge, elle suivit le sort des petites républiques italiennes : tantôt elle fut indépendante, tantôt, en guerre avec ses voisines, elle passa d'une domination à une autre. Enfin, par la dernière conquête du Milanez, elle est tombée entre les mains des Français, qui la dépouillent de ses dernières fleurs.

En entrant dans les portes de Crémone on est saisi désagréablement; le goût gothique commence à se montrer dans cette ville, si souvent détruite et si souvent relevée. Au lieu de colonnades, les temples sont bâtis en voûtes pointues, se réunissant à un centre commun ; ces voûtes sont soutenues par des pilastres massifs. La gaîté des temples grecs a disparu, et dans le sanctuaire chrétien règne un ton sévère et mystique. L'église cathédrale est bâtie dans le même style; à côté se trouve le baptistère, dont la rondeur est interrompue par huit coins égaux. La tour de l'église a cent pieds de hauteur, et par quatre cent quatre-vingt-dix-huit marches on parvient à l'endroit où les cloches sont placées. La largeur de cette tour n'est point en proportion

avec sa hauteur, elle est trop étroite et fait un effet désagréable.

La principale ressource des habitans est le commerce; il est tombé maintenant, et un état d'appauvrissement déchirant en est la suite inévitable.

Lodi, le 1.er juillet.

Sur notre chemin, depuis notre départ de Crémone, nous avons rencontré de grandes divisions de soldats français qui partaient pour l'Allemagne : comme nous allions souvent à pied, ils entrèrent en conversation avec nous, ce qui amena quelque variation dans l'uniformité de notre route, assez ennuyeuse quoiqu'au milieu d'une plaine fertile que l'industrie et l'activité des habitans ont su arracher à cette contrée marécageuse, en y établissant des canaux pour la dessécher. Des champs de blé, de lin, de chanvre; des prairies artificielles et naturelles bien soignées alternent agréablement; on y rencontre même la culture de la vigne. C'est là que se fabrique le meilleur fromage Parmesan, dont il se fait un commerce considérable.

Nous traversâmes quelques petites villes qui présentent un aspect plus agréable que Lodi. On m'assure que la forteresse de Pizzighato,

qui est située près de la route, n'est rien moins qu'insignifiante.

Lodi remplace une ancienne place appelée Laus-Pompeii, qui doit son origine aux Gaulois, mais qui fut redevable de son état florissant au père du grand Pompée. Dans le douzième siècle elle fut détruite par les Milanais, auxquels les habitans opposèrent la plus vigoureuse résistance. L'empereur allemand, Frédéric-Barberousse, se vengea des Milanais et fit bâtir à trois milles de l'ancienne ville la ville actuelle de Lodi, qui, dans la suite, éprouva tous les désastres de l'Italie. De notre temps cette ville est devenue célèbre par le passage de Napoléon sur le pont qui y mène, et qui est construit sur la rivière d'Adda.

Milan, le 2 juillet.

La contrée jusqu'à Milan conserve le même caractère d'uniformité et de fertilité. Sur une chaussée bien entretenue, où coulent, des deux côtés, deux larges canaux, nous sommes arrivés dans la belle capitale de la Lombardie et de toute l'Italie supérieure. Elle est située entre les deux fleuves du Tesin et de l'Adda. A l'extérieur sont des champs bien cultivés et coupés par des canaux, et dans l'intérieur, l'on voit de beaux

édifices publics, une population nombreuse, animée et tout ce qu'il faut pour un commerce actif, mais qui se ressent à présent du mal de nos jours. La première fondation de cette ville date de l'établissement des Gaulois dans l'Italie supérieure, son existence ne tarda pas à être troublée. Lors de l'invasion de ces mêmes Gaulois dans le reste de cette contrée, elle fut très-maltraitée. Elle eut ensuite le sort général d'être engloutie par l'avidité des Romains, qui s'emparèrent peu à peu de toute l'Italie. Milan fut la première ville de ce pays dans laquelle se développa le germe de la culture de l'esprit et des sciences : elle devint importante, et leva enfin une tête altière ; souvent elle jouit de l'honneur d'être une résidence impériale, mais alors elle fut agitée par des bouleversemens et des troubles intérieurs, et redouta l'influence de l'état romain, sous le pouvoir duquel elle craignait de retomber. Elle conserva cependant son indépendance, eut du penchant pour les entreprises guerrières, et devint une seconde Rome en Italie : mais l'orgueil d'un côté et la vengeance de l'autre la livrèrent à l'empereur d'Allemagne. Elle se releva encore et se donna une indépendance républicaine que la puissante famille Torriani lui enleva. Mathias Visconti précipita cette famille, se mit à sa place, et gouverna

Milan et Pavie. Après sa mort, Milan tomba en partage à son frère aîné Bernabo, et Pavie fut la portion du cadet, Galeazzo Visconti; celui-ci mourut bientôt et laissa un fils, Jean Galeazzo. Son oncle Bernabo lui enleva son héritage de Pavie, mais Galeazzo, sous l'apparence d'une feinte dévotion, se fit des partisans zélés qui le soutinrent contre son oncle : Bernabo fut fait prisonnier avec ses deux fils, et Jean Galeazzo se mit en possession de Milan et de Pavie. Son règne fut distingué par d'excellens établissemens; il fit construire des canaux, releva par là le commerce et l'agriculture, et Milan parvint à un très-haut degré d'importance. Sa fille Valentine épousa un prince d'Orléans, pour que, dans le cas d'extinction de la ligne masculine, Milan parvînt à la France par la ligne féminine. Ce plan ne réussit pas, mais donna occasion à des prétentions qui causèrent ensuite des guerres. Lorsque Jean Galeazzo mourut, son fils aîné Jean prit les rênes du gouvernemant de Milan, et le cadet, Philippe, celui de Pavie : celui-ci maria sa fille avec François Sforza, un des plus grands généraux de son temps, qui, après la mort de son beau-père, s'empara du duché de Milan, en écartant les prétentions du duc d'Orléans, fils de Valentine. Le fils de ce prince monta sur le trône de France sous le nom de

Louis XII; celui-ci et après lui son successeur François I.er renouvelèrent leurs prétentions sur Milan : mais on sait que François fut malheureusement entraîné dans une guerre sanglante, avec Charles-Quint pour la couronne de l'empire d'Allemagne, qui finit par la défaite et la captivité du roi de France, près de Pavie : ce qui fit que Milan passa à la maison d'Autriche, à qui les Français, conduits par Bonaparte, viennent de l'enlever. Au moment où cet ouvrage paraît, Milan est rentré sous la domination de l'Autriche.

La ville avec ses faubourgs qui sont très-considérables, a dix milles de tour, et compte 150,000 habitans : on dit qu'elle est très-dépeuplée et que ce nombre s'est monté quelquefois jusqu'à 300,000. Il y avait quatre-vingt-quatorze couvens, plusieurs ont été supprimés, et d'autres détruits par les Français. Outre soixante églises paroissiales, il y a diverses fondations ecclésiastiques et des conservatoires.

Nous demeurons dans la meilleure auberge de la ville, nommée *Albergo reale* (Auberge royale), dans un quartier très-vivant. Le respectable cardinal Dugnani nous avait recommandés à son frère, le comte Dugnani. J'ai eu ce soir sa visite et celle de la comtesse Dugnani, femme très-aimable. Le comte est instruit, il a

de l'esprit; sa femme paraît la douceur et la bonté même. Une piété exemplaire est héréditaire dans cette famille.

Le 3 juillet, au soir.

Ce matin, vers les neuf heures, le comte et la comtesse Dugnani sont venus nous prendre pour nous faire voir ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville. Nous sommes allés d'abord à la cathédrale. Jean Galeazzo-Visconti commença en 1386 cet édifice, et après plus de quatre cents ans il n'est pas encore achevé. L'église de St.-Pierre à Rome exceptée*, celle-ci est sans contester le plus grand sanctuaire chrétien de l'Italie. Elle est située au milieu de la ville, sur une belle et grande place, entourée d'autres bâtimens très-beaux, parmi lesquels se distingue surtout le palais épiscopal. La cathédrale, dédiée à sainte Marie et sainte Thècle, a, sur tous les autres édifices qui l'entourent, une prééminence très-remarquable, tant par sa grandeur que par sa position et ses proportions. Ce beau temple chrétien si élevé, si imposant, produit au premier aspect un effet si étonnant, que celui qui le voit pour la première fois est absorbé et saisi d'admiration; mais on est bientôt distrait de cette première impression par l'effet que cause

la quantité de bas-reliefs et de statues dont ce temple est surchargé de tous côtés; le nombre des statues en dehors et en dedans monte à quatre mille. Le bâtiment est d'une telle hauteur que les statues placées au bord du toit, regardées d'en bas, paraissent si petites et sont vues si confusément, que l'œil le plus perçant ne peut distinguer leur contour. L'espace intérieur est divisé en cinq nefs; les pilastres qui supportent les voûtes sont revêtus de marbre de Milau, mais les colonnes sur lesquelles reposent les coupoles des divers autels sont toutes du plus beau marbre grec. L'entrée fait une impression frappante! elle annonce le sanctuaire de l'Être suprême, et monte d'abord l'ame au ton de la dévotion. Une illumination, produite par la lumière vue au travers des vitres peintes de couleurs très-vives, cause, je crois, cet effet : il semble que c'est un rayon de la divinité qui daigne tomber sur vous.

Nous sommes ensuite allés voir l'église de St.-Ambroise, appartenant à un beau couvent de moines de l'ordre de Cîteaux. Ce couvent est célèbre par une excellente bibliothèque et par un jardin botanique très-remarquable. C'est dans cette église que les empereurs d'Allemagne, qui étaient en même temps rois d'Italie, recevaient la couronne de fer, dont à présent Na-

poléon s'est emparé, avec ces mots menaçans : *gare à qui y touche!* Ce couvent et cette église sont de plus en possession de deux fondations, qui me paraissent bien opposées. Ils entretiennent un institut où les prêtres enseignent l'histoire naturelle, à l'aide de leur jardin botanique ; et d'un autre côté, ils distribuent annuellement des indulgences à tous les pécheurs qui viennent en demander en les payant : ainsi ils éclairent l'esprit par les lumières de la plus belle des sciences, et l'obscurcissent par les ténèbres de la superstition.

Delà, nous nous sommes rendus à l'église de St.-Victor, appartenant aux Olivetains ; on la compte comme la précédente, parmi les quatre églises principales, nommées basiliques. L'intérieur est surchargé de dorures et de magnificence ; mais ce qui la relève plus que toute cette splendeur, c'est le souvenir de St.-Victor, qui eut le courage de repousser de la communion un puissant prince dont les mains étaient teintes du sang qu'il avait versé. Théodose, que l'histoire nomme le Grand, fit, dans l'année 390, massacrer, par vengeance, 7000 habitans de Thessalonique, pour venger son lieutenant Bothéricus, qui y avait péri dans une sédition. Le pieux prêtre crut devoir fermer le sanctuaire de la miséricorde divine à l'homme qui s'était rendu

coupable d'une telle cruauté. Il lui imposa pour condition une pénitence humiliante, à laquelle Théodose, plein de repentir, se soumit.

Nous nous sommes transportés ensuite à l'église des Dominicains, Maria delle Grazie, (Marie de la grace). Dans ce couvent dévasté se trouve une des plus belles peintures à fresque de Léonard de Vinci, qui occupe toute une paroi de l'ancien réfectoire des moines; c'est la célèbre institution de la Sainte-Cène. Si l'excellent graveur Morghen n'avait pas sauvé par son burin l'esprit de ce chef-d'œuvre, il aurait difficilement échappé à une destruction totale. Les Français avaient fait une caserne de ce couvent : ces rudes guerriers ne sentent pas sans doute le mérite d'une belle peinture; le beau coloris est déjà bien noirci par la fumée des lampes et du tabac, et perd tous les jours de son lustre. Enfin, nous avons encore visité l'église de St.-Laurent, construite sur la place et avec les restes d'un temple d'Hercule L'entrée en est décorée par six colonnes antiques de marbre blanc : sur un des chapiteaux, on lit le nom de Lucius Verus, co-régent de Marc-Aurèle. L'église elle-même forme un octogone dans le genre de la rotonde de St.-Etienne, à Rome; mais elle lui est très-inférieure. Dans l'église romaine, la voûte repose sur les plus belles colonnes de marbre. Dans celle de St.-

Laurent, elles ne sont que de briques non revêtues. La seule ressemblance est que dans toutes deux le jour vient d'en haut; d'ailleurs, les colonnes extérieures sont les seuls restes d'antiquité qui se trouvent à Milan. Dans toutes les églises dont j'ai fait mention, il se trouve de bons tableaux, mais la plupart ont souffert des outrages du temps. De ces saints lieux, nous sommes arrivés à un établissement respectable que la religieuse philantropie a consacré aux jeunes orphelins; c'est un des meilleurs instituts que je connaisse. Il a été fondé par une famille milanaise, et plusieurs bienfaiteurs l'ont étendu si bien, qu'on y élève aujourd'hui 270 jeunes filles qui sont parfaitement instruites dans tout ce qu'il leur importe de savoir pour leur destination. J'eus un plaisir extrême à voir cette charmante jeunesse si bien soignée, et pour le corps et pour l'ame; il y en a déjà d'assez grandes; quelques-unes sont remarquables par leurs figures, et toutes par leur air de santé et leur bonne tenue, par l'application et l'ordre qu'elles mettent dans leurs différentes occupations. On m'a montré des échantillons de leurs divers ouvrages qui m'ont paru très-bien faits. On exige avec sévérité une propreté parfaite dans leurs chambres, leurs lits, leurs vêtemens. D'après le type, et dans l'esprit de cet institut, Joseph II a fait,

avec quelques changemens nécessaires, une fondation pour un institut de jeunes garçons, où l'on reçoit les enfans exposés. Mais un bâtiment vraiment magnifique est l'hospice que le duc François Ier. et son épouse ont fondé. Il y a une grande cour carrée, entourée de deux galeries, l'une sur l'autre, dont les voûtes reposent sur des colonnes ioniques et romaines. Un canal d'eau courante passe sous les bâtimens, reçoit et emmène les immondices et épure l'air. Il y a dans cet hospice de la place pour 1800 malades. Pour l'admission des malheureux, on ne s'inquiète point du culte qu'ils professent, et cela n'est que juste. J'ai trouvé l'administration de cet établissement conforme en tout à son but; cependant la purification de l'air dans les appartemens ne me paraît pas aussi bien soignée qu'à Munich.

Enfin, nous sommes allés voir l'ancien couvent des Jésuites changé en un magnifique musée; c'est aussi là que la bibliothèque publique est placée : elle est riche en manuscrits et en ouvrages rares. On y rassemble aussi une collection des chefs-d'œuvre les plus renommés de l'ancienne architecture, exécutés en plâtre. Il s'y trouve encore quelques beaux morceaux modernes, entre autres la délicieuse Hébé de Canova, etc., etc. J'ai été frappée de voir contre

la paroi d'une salle haute d'environ quinze pieds, une tête colossale outre mesure, en plâtre qui occupe toute la hauteur de la paroi ; j'ai bientôt reconnu que c'était celle du héros de nos jours. Cette monstrueuse image doit être exécutée en bronze, et servira d'Hermès sur une grande place hors de la ville. On veut, par cette flatterie, surpasser les statues de Marc-Aurèle et de Trajan. Il y aura dans l'intérieur un escalier tournant montant jusqu'au crâne. Pour toute cette immense machine, on a destiné l'inscription suivante : *Au restaurateur de l'Italie*. La crainte peut donc aller quelquefois dans les hommages plus loin que l'enthousiasme ! Je ne sais quel est l'inventeur de cette inscription ; je sais seulement qu'elle n'expliquera pas plus la restauration de l'Italie qu'elle n'ôtera aux Italiens le sentiment de leur misère. Malheureux peuple ! depuis Attila, l'Italie a souvent été restaurée ainsi ; mais les *restaurateurs* la dispensèrent du titre et des remercîmens. Ce projet rappelle cet artiste de l'antiquité, qui s'offrit de sculpter le mont Athos dans la Chersonèse de Thrace, et d'en faire une statue d'Alexandre. Un des amis qui m'accompagnaient, dit avec esprit, à cette occasion, qu'un artiste de nos jours devrait entreprendre de ciseler le Vésuve, pour en faire une tête de Napoléon ; et que ce volcan dévas-

tateur serait une image très-significative, et très-fidèle de l'original.

Nous nous sommes rendus delà à la place où doit être érigée cette énorme statue; elle n'est jusqu'à présent qu'une plaine aride; ce seraient aussi l'entourage et le site qui lui conviendraient le mieux; on devrait la laisser telle qu'elle est. De cette place, notre complaisant conducteur nous a menés au jardin public; nous avons parcouru de belles allées ombragées de maronniers très-élevés; c'est là que le beau monde se rassemble le soir pour se promener ensuite en voiture au Corso. On y trouve des cafés en abondance, et des rafraîchissemens de toute espèce; mais il n'est pas à comparer avec le Corso de Rome; il manque de beaux édifices. Le palais ou château ne donne pas même l'idée d'une demeure royale. Il y aurait sans doute beaucoup de choses à dire encore sur Milan, mais pressée par le temps, j'en laisse le soin à d'autres voyageurs, et je continue ma route.

Novare, 4 juillet.

Le pays que nous avons parcouru jusqu'à present est un affreux désert inhabité. Bientôt après avoir quitté Milan, nous nous sommes enfoncés dans des contrées vraiment sauvages; un brouil

lard gris foncé, répandu sur la contrée, la rendait encore plus triste. A l'aide d'un pont de bateau, nous avons passé la Sesia qui, sortant du lac Majeur, parcourt solitairement la plaine déserte. Les bords de cette rivière sont couverts de broussailles touffues qui cachent son cours, et servent, dit-on, de repaire aux voleurs de grand chemin. Le gouvernement français a fait bâtir un corps-de-garde sur la moitié du chemin entre Milan et Novare; d'où six soldats parcourent la contrée à la piste des voleurs; mais c'est une mesure bien peu rassurante. On vient de me raconter qu'un courrier français a été volé et massacré sur cette route, il n'y a que quinze jours; ce n'était pas très-consolant. J'ai pris aussi bien que je l'ai pu des mesures de sûreté, et je me suis confiée à ma bonne fortune.

Arrivée à Novare sans accident, j'ai parcouru quelques rues de cette ville. Elle est située sur une petite éminence, et n'est pas mal bâtie. Dans son voisinage, la contrée paraît un peu plus fertile, mais cependant on ne voit de tous côtés que des traces de misère. Demain, nous quitterons le *royaume d'Italie*, et nous atteindrons les frontières du nouvel empire des Français. On m'avait donné une telle terreur des vexations des douaniers, que je les redoutais plus encore que les bandes de voleurs. Pendant que je son-

geais tristement aux moyens de me tirer de leurs griffes avec le moins de perte possible, deux officiers français arrivèrent dans une auberge pour passer la nuit. Je les ai fait inviter chez moi, je leur ai exposé mes embarras et mes craintes, et les ai priés de me donner à cet égard quelques instructions. Avec la plus grande politesse ils m'ont offert, non-seulement leur appui chez les douaniers, mais encore, comme ils voyageaient avec une escorte armée, de me servir de protecteurs contre les brigands, dans le désert que nous avions encore à parcourir avant d'arriver à Turin. Je retrouvai chez ces aimables et généreux militaires l'urbanité et l'esprit des anciennes mœurs françaises : c'étaient deux officiers de marine dont je me souviendrai toujours avec reconnaissance.

Vercelli, 5 juillet, à midi.

A la moitié du chemin de Novare, à Vercelli, nous sommes entrés dans le territoire de l'empire français, qui commence à présent aux frontières du Piémont. Nous fûmes conduits à la douane, mais nos fidèles protecteurs eurent soin de nous, et le douanier lui-même est un homme honnête et poli qui nous adoucit, par ses bonnes manières, la perception des droits de péage : on nous

traita avec ménagement en visitant nos effets, sans retarder trop long-temps notre route. Nos officiers de marine, qui nous devançaient, envoyaient souvent leur escorte armée à notre rencontre, quand nous restions en arrière. Nous sommes donc arrivés heureusement où nous sommes; ces messieurs étaient devenus nos amis; ils acceptèrent l'invitation de dîner avec moi, et j'eus l'occasion de connaître plus particulièrement leur noble façon de penser, et d'apprendre leurs noms. Tous deux sont de Toulon, et font leur service sur la flotte; le plus âgé est capitaine de vaisseau, et se nomme Cambon; son ami se nomme Eydoux. Ils parlaient de Bonaparte avec beaucoup de réserve, mais ménageaient moins ses parens. On nous a raconté là d'affreuses nouvelles de brigandages qui ont eu lieu sur la route de notre prochaine couchée à *Cignano*; on nous conseilla d'y arriver avant la nuit, ce qui a fait que nous n'avons pu voir Vercelli qu'à la hâte. Cette ville, capitale d'un district, contient environ 9 à 10,000 habitans; elle est assez bien bâtie, a quelques jolies églises, parmi lesquelles se distingue la cathédrale, située sur une petite éminence, d'où l'on a sans doute une vue très-étendue; mais aujourd'hui, de sombres nuages ne laissent pénétrer aucun rayon du soleil, et l'aspect m'en a paru mélancolique. Les monta-

gnes lointaines de la Savoie forment le cadre du tableau.

Cignano, le 6 juillet, au matin.

Nous fîmes hier notre route sûrement, sous la sauve-garde de nos bons protecteurs, à travers le désert des brigands; mais quel affreux gîte nous attendait pour la nuit! Les cavernes des voleurs de grand chemin sont certainement mieux pourvues et en meilleur état que cette auberge; tous les désagrémens de privation, de malpropreté semblent y être réunis : l'eau même, ce don de la nature, nous fut servie sale et dégoûtante. Aucun aspect agréable de quelque côté qu'on tourne ses regards; et cependant le pays entre Vercelli et Cignano n'est pas inculte. Nous vîmes des champs de blé et de riz bien cultivés; une abondante récolte de maïs, dans le bas, de beaux prés bien verdoyans, des pâturages, des troupeaux bien nourris; mais les hommes, dans un état qui inspire une vraie compassion, et qui fournit une preuve criante contre l'administration passée et présente. Il faut une longue suite de mauvais gouvernemens pour abaisser un peuple vigoureux et énergique à une aussi profonde misère; et le manque de sûreté sur les grandes routes, qu'est-il autre chose que la suite d'une

administration incapable ou fautive? Ce n'est presque jamais que le désespoir et le manque absolu d'autre moyen d'existence qui puisse être la cause des vols de grands chemins qui sont si fréquens dans ces environs. Plus la misère est générale, plus cet état désespéré augmente chez les individus l'impossibilité de trouver du soulagement autour de soi. La misère doit être bien réelle et bien totale lorsqu'elle engage un homme à renoncer à son existence morale et à précipiter son existence physique à d'aussi grands dangers. La nature n'a pas placé les hommes sur un sol fertile qui suffirait à nourrir ses habitans pour en faire des voleurs de grands chemins et des brigands, et certainement il y en aurait beaucoup moins s'il y avait une répartition équitable dans les impôts.

Non loin de Cignano, au-delà du Pô, on me montra la petite ville de *Monteu*; c'est là que l'on voit la place où fut établie, dans les anciens temps, la colonie romaine appelée *Industria*. Les ruines de cette ville ancienne furent découvertes en 1744, et les antiquités trouvées dans la fouille, les statues, bas-reliefs, inscriptions, etc., etc. furent transportées dans le musée de Turin.

Turin, après neuf heures du soir.

Dans le court trajet de Cignano à Turin, tous les objets étaient voilés par un brouillard épais, qui se dissolvait en pluie; cependant aux champs bien cultivés, aux prairies bien arrangées, aux troupeaux de bétail entretenus avec soin, je pouvais juger de l'intelligence et de l'infatigable activité de ce peuple des campagnes du Piémont; mais les hommes, je le répète avec douleur, m'offraient un aspect moins agréable. Dans leurs tristes cabanes, derrière des fenêtres de papier huilé, ils sont enfouis dans l'ordure. Une cruelle guerre et une paix presque plus épuisante, a détruit complètement leur peu d'aisance passée. Des impôts presque impossibles à payer ne laissent rien aux malheureux habitans pour leurs propres besoins. Sous le précédent gouvernement les caisses de l'état tiraient cinq millions d'écus du Piémont et de la Savoie, maintenant on en arrache dix. On ne peut pas entendre les plaintes de ces pauvres gens sans en être touché du fond du cœur! leurs fils sont engloutis par la guerre, et des étrangers dévorent le fruit de leur travail. Cette oppression continuelle empreint sur leur physionomie quelque chose de sombre et de repoussant : c'est

ainsi qu'ils traînent d'un jour à l'autre une existence affaissée et découragée. Est-ce là les descendans des anciens Tauriens, ce peuple de héros, qui opposa aux avides Romains une résistance si vigoureuse, qu'Auguste ne réussit à dompter qu'avec les plus grands efforts et par la trahison des peuples voisins.

A mesure qu'on approche de la capitale tout se présente sous un aspect plus agréable; la raison en est toute simple, c'est là qu'affluent toutes les richesses du pays, et elle en fait parvenir une partie à ses alentours : on y remarque aussi cependant des traces fréquentes de la guerre. Le point le plus remarquable sur la route de Milan à Turin, est le mausolée des rois de Sardaigne d'autrefois, qu'on nomme la *Superga*, et qui est éloigné d'environ quatre milles de Turin et situé sur le sommet d'une haute montagne, d'où l'on jouit d'une vue fort étendue. La Superga est sur-tout remarquable par son origine. Ce fut sur cette hauteur que Victor-Amédée, premier roi de Sardaigne, projeta, en 1706, avec le général autrichien, le prince Eugène, le plan de chasser les Français qui assiégeaient Turin; il fit le vœu d'ériger sur cette montagne une magnifique chapelle à sainte Marie si son entreprise réussissait. Elle réussit, et la chapelle commencée en 1715 fut achevée en 1731, et

consacrée au lieu de sépulture des rois. Le chemin qui y conduit est large et commode, mais le temps fut si mauvais qu'il fallut me contenter de regarder ce superbe bâtiment de loin. Plus nous avancions, plus nous trouvions de vestiges de la furie de la guerre, qui ne se montre nulle part avec plus d'horreur que dans Turin même. Nous y arrivâmes à midi, toujours escortés de nos aimables marins, qui dînèrent avec nous; puis nous nous séparâmes les uns des autres avec une estime réciproque.

Les auberges de Turin ne sont pas en grande réputation, cependant la nôtre, l'hôtel de Londres, n'est pas mauvaise. Elle est située sur une des places les plus vivantes; sur cette place s'agite une masse de peuple de tout état; on n'y voit aucune marque de luxe, mais un singulier mélange de pauvreté et de vanité : des bourgeois bien vêtus d'ailleurs, se promènent sans bas, mais avec des souliers qui ont de grandes boucles d'argent. Les femmes de cette classe portent des bonnets qui se terminent en pointes semblables à des clochers, et sont mises en général de manière à se défigurer : elles manquent de grace dans la taille et dans la démarche, et sont en tout l'opposé des femmes de la Toscane.

Turin, appelé Taurisca d'après les anciens

Celtes-Taurisques, et d'après Auguste, Augusta Taurinorum, après que les Romains eurent subjugué le peuple des Alpes, est situé sur le Pô, qui reçoit là la rivière de Dora. La population de la ville, qui montait autrefois, y compris la garnison, à 120,000 ames, n'en contient à présent, dit-on, que la moitié.

D'abord après mon repas je montai en voiture pour aller visiter les endroits les plus remarquables de cette ville : la régularité et l'étendue des rues fit sur moi un effet agréable, et répondit mieux que la place par laquelle nous étions entrés à l'idée que je m'étais faite de Turin, dont j'avais souvent entendu parler avec éloge. Les rues sont larges et garnies de grands et beaux bâtimens; les places sont embellies par des palais, mais selon l'usage de la haute Italie elles sont entourées d'arcades qui reposent sur de fortes colonnes et sur des pilastres ornés, mais qui, malgré cela, gâtent l'architecture. Les bâtimens isolés feraient un meilleur effet : sous ces arcades il y a des boutiques. La rue de la porte du château mène à la place où il est situé; elle est longue de 1710 pas en droite ligne, et elle en a 18' de large. Les édifices de cette rue sont tous de hauteur égale, à trois étages ; ils ont aussi des arcades. La place de St.-Charles est la plus belle de cette ville ; elle est entourée

de beaux palais, mais les arcades les défigurent encore : au milieu des rues il y a de petits canaux d'eau courante. Le château est un édifice imposant, mais de beaucoup inférieur au moindre palais romain. Le château de plaisance de la reine est charmant par la manière dont il est placé, mais le cœur est serré en pensant que ses légitimes possesseurs ne l'habitent plus : des familles indigentes demeurent maintenant dans les chambres de parade où régnaient jadis la splendeur et l'abondance.

Je parcourus encore quelques parties de la vieille ville de Turin, elle contraste absolument par ses rues étroites et tortueuses avec la ville neuve, où tout indique une résidence royale, et qui devait être une capitale animée et brillante quand la cour sarde cherchait à y attirer des étrangers en répandant autour d'elle la splendeur et la vie. Cette ville à présent semble couverte de deuil ; mais l'observateur, qui passe dans ces rues maintenant si tranquilles, ne peut s'empêcher de remarquer la disproportion de cette capitale avec les revenus du pays et sa surface qui nourrit à peine trois millions d'habitans. Lorsque les ducs du Piémont et de Savoie prirent le titre de roi, ils crurent devoir à cette dignité de faire une dépense royale, et d'établir une résidence magnifique, en sorte que

Turin est comme une tête enflée qui épuise le reste du corps.

Le 7 juillet.

La hâte que je me suis imposée pour mon retour ne me permet pas de m'étendre sur Turin autant que je le voudrais, je ne parlerai que des choses les plus remarquables. Des quarante-trois églises qu'on y trouve, je n'ai visité que la cathédrale, consacrée à saint Jean-Baptiste; l'architecture en est gothique; les pilastres de la façade sont richement ornés de bas-reliefs en arabesques, d'un excellent travail, mais qui ne représentent que les événemens concernant l'église et les guerres de religion. L'intérieur est divisé en trois nefs, il est plutôt bigarré que beau. Une surcharge d'ornemens distrait l'attention, sur-tout dans un temple chrétien où une simplicité sublime, comme celle du chef suprême de cette sainte religion, doit être la base du culte qu'on lui présente. On prétend que le saint suaire du sauveur est conservé dans la chapelle royale, elle est dans la nef du milieu. Devant ce sanctuaire intérieur est une haute et très-belle arcade, qui repose sur deux grandes colonnes de marbre cannelées : c'est là ce qui forme l'entrée de la chapelle. Des escaliers en

marbre en dedans de l'arcade et des deux côtés conduisent à une colonnade supérieure au-devant du maître-autel, placé dans le milieu : sur cet autel se voit une urne dans laquelle est le saint suaire. Au-dessus de l'urne deux anges soutiennent une belle croix de cristal de roche. L'autel, l'urne, les pilastres et les colonnes qui soutiennent l'arcade sont de marbre noir ; les bases et les chapiteaux sont en bronze doré ; le parquet est de marbre blanc, orné d'étoiles de bronze incrustées. La coupole très-singulière est formée de fenêtres ovales jointes les unes aux autres comme des écailles, qui diminuent de grandeur à mesure qu'elles montent, et se joignent enfin au centre de la voûte, qui se ferme par une étoile de marbre. Cette coupole répand dans l'intérieur de la chapelle une immense lumière, qui contraste singulièrement avec la couleur noire du marbre, ce qui m'a paru un emblême ingénieux : c'est dans le séjour de la mort que paraît la plus éclatante lumière. Outre une foule de lampes d'argent qui entourent l'autel, cette chapelle fut ornée autrefois de toutes sortes d'objets précieux : des mains d'or et d'argent, des pieds, des cœurs, des têtes furent apportés en offrande par la dévotion reconnaissante. Toute cette richesse dont on montre encore le catalogue a disparu ; tout ici a été pris ou

spolié. Je me hâtai de quitter ces monumens de destruction, et de retourner à mon logis; je jetai encore un regard sur les groupes d'hommes qui s'agitaient devant mes fenêtres. Comme ce peuple endurant et laborieux se releverait s'il avait une fois un gouvernement sage et doux! malgré sa rudesse, ce pays ouvre à ses habitans des sources abondantes de prospérité. La soie qui est cultivée avec succès dans le Piémont est une des meilleures de l'Italie. Le blé, des châtaignes, des noix, même des fruits du midi, des amandes, des citrons, des oranges, du vin, de l'huile, sont des productions que donnent les vallons abrités et les pentes des montagnes; celles-ci contiennent même des métaux.

Entre les gouvernans d'autrefois, on remarque, sans le surnom de *grand*, qu'il aurait mieux mérité que bien des rois conquérans, *Charles-Emmanuel* comme un prince vraiment grand et noble. Une seule tache obscurcit sa mémoire, c'est la mésintelligence dans laquelle il vivait avec son père, Victor-Amédée II. Ce prince inquiet qui ne tint parole ni à ses traités, ni à lui-même, avait, en 1730, remis à son fils les rênes du gouvernement. Une année après, à l'instigation de sa seconde femme, la marquise de St.-Sébastien, il fit jouer des ressorts insidieux pour remonter sur le trône. Le

projet fut découvert, et Charles-Emmanuel crut devoir au repos de ses états, contre le sentiment de son cœur, de faire arrêter son père et sa belle-mère, et de les condamner tous deux à une détention, dans laquelle, séparés l'un de l'autre, ils devaient passer le reste de leur vie. Il faut convenir que cette séparation était une dureté qui outrepassait la triste obligation où sont quelquefois les souverains de céder aux circonstances contre leur propre sentiment. Victor-Amédée avait fondé le royaume de Sardaigne; par un impardonnable manque de parole il attira les Français dans son pays, et toutes les calamités de la guerre. Son fils Charles-Emmanuel guérit les plaies de l'état, régna avec douceur, avec énergie et dignité : les meilleures institutions de Turin sont des monumens de sa glorieuse vie. Il haïssait ce qui tenait au militaire en temps de paix, il faisait ce qu'il pouvait pour conserver ce premier bien d'un état; mais quand la guerre fut inévitable, il la fit avec ce courage tranquille qui ne renie pas les droits de l'humanité. Il fit de très-bonnes lois, remit de l'ordre dans les affaires. Il introduisit dans les revenus et les dépenses une administration économe et sage, et fit tous ses efforts pour alléger à ses sujets les charges de l'état. Lorsqu'il eut réussi, il dit à un de ses serviteurs de confiance :

Aujourd'hui je fête le plus beau jour de ma vie, j'ai eu le plaisir de supprimer le dernier des impôts extraordinaires que les dettes de l'état avaient rendus nécessaires.

Cet esprit patriotique et paternel ne passa point à ses successeurs; jaloux de maintenir la dignité royale, ils ne cherchèrent qu'à étendre toujours davantage les droits de la couronne, à supprimer entièrement le peu d'influence de la noblesse, et à amener enfin un despotisme complet qui chargeait également tous les états. La main de fer du despotisme comprime les facultés spirituelles des peuples sur qui elle pèse, c'est ce qui fait que si peu d'hommes marquans se trouvaient parmi les Piémontais : Alfieri quitta sa patrie qu'il aurait honorée pour respirer ailleurs plus librement.

Le roi Emmanuel IV fut frappé par les événemens, suite de la révolution française; las de la situation critique dans laquelle il se trouvait, il résigna en 1802, et remit le trône à son frère, le roi actuel, pour vivre à Rome où il se consacre exclusivement à la dévotion : son successeur, le roi Charles-Emmanuel, attend à Gaëte que les affaires de ce monde prennent pour lui une tournure plus favorable. Demain nous quittons Turin.

Suze, le 8 juillet.

La première moitié de la route de Turin à Suze, bordée d'ormeaux, traverse une grande plaine remplie de petites villes et villages, et de jolies maisons de campagne. Dans cette contrée on cultive particulièrement la soie.

Plus on approche de Suze, plus le pays devient sauvage et plus les rochers, sur lesquels règne un hiver éternel, deviennent sévères et rudes, et les vallons, étroits et humides. Entre ces rochers on aperçoit des châteaux et des bourgs ruinés, jadis le séjour de preux chevaliers, à présent celui des oiseaux de proie qui leur ont succédé. Nous rencontrâmes plus fréquemment les affreux goîtres. Le pays du crétinisme recommence. La nature paraît l'avoir destiné à être un désert âpre et stérile, dont les hommes devraient s'éloigner avec terreur, mais l'homme lutte souvent contre les obstacles que la nature lui oppose, et l'emporte quelquefois sur elle par l'industrie et le courage. Ceux-ci savent donner à ce sol ingrat une fertilité qui compense leur peine : la plus petite, la plus misérable place unie, sur les rochers les plus escarpés, sur les pentes les plus stériles, porte une culture qui étonne le voyageur. On prétend que c'est par là

qu'Annibal passa pour aller attaquer Rome. Du temps d'Auguste régna ici un Romain nommé Cottius, sur une étendue renfermant douze villes, dont Segusium, à présent Suze, était la capitale. On donna à ce Cottius cette ombre de royaume, en récompense de la fidélité avec laquelle il défendit et avança la cause des Romains contre les autres peuples des Alpes. En reconnaissance, Cottius fit ériger à Auguste un monument consistant en une arcade, dont on voit encore des restes considérables, en dehors de la ville, au pied d'une montagne. On remarque à cette arcade (ainsi qu'au Colysée) les trous par lesquels passaient les barres de fer qui liaient les pierres ensemble, mais quant aux bas-reliefs, qui devaient représenter la soumission de Cottius et de son peuple au pouvoir romain, on n'en distingue plus que bien peu de choses, et l'on doit peu regretter l'hommage forcé d'un peuple au tyran qui l'a durement subjugué. On fit à ce Cottius l'honneur d'appeler d'après son nom une division des Alpes, *les Alpes-Cottiennes*. Cottius n'était cependant qu'un très-humble et très-soumis préfet romain, dont les descendans furent oubliés du temps de Néron, qui partagea cette province entre deux préfets ordinaires.

La moderne ville de Suze offre un triste et

sombre aspect, il semble qu'elle porte l'empreinte du sort destructeur qui la visita si souvent dans le cours des siècles. Elle forme la porte d'entrée de l'Italie, et fut ravagée successivement par les Romains, les Goths et les Vandales; et dernièrement par les Français.

Lanebourg, le 9 juillet.

Bientôt après avoir passé Suze, le chemin commence à s'élever : le voyageur est au pied du Mont-Cenis. La nature bienfaisante semblait avoir placé cette immense montagne devant la porte de la belle Hespérie pour la préserver de l'irruption des Barbares, Napoléon s'est fait faciliter ce passage par les habitans qu'il venait spolier. Il faut l'avouer, cet étonnant chemin en zig zag, montant sur une hauteur de 6440 pieds, est excellent et superbe. Il peut être comparé aux plus beaux ouvrages des anciens Romains, et le voyageur sourit en le traversant en sûreté et en tirant un aussi grand avantage des vues d'un égoïste ambitieux. Il sourit encore avec un autre sentiment, en lisant l'inscription que Bonaparte a fait mettre sur l'hospice : *Domitor, Alpium Jussit : le vainqueur des Alpes l'a ordonné.* Nous allâmes quelquefois à pied pour notre plaisir ; quelques muletiers nous accom-

pagnaient, ils m'entendirent admirer l'excellente construction de cette route. Un de ces hommes m'interrompit avec colère : « Vous ne savez « pas, me dit-il, quelles calamités ce chemin nous « a préparées ! J'ai souvent le crève-cœur d'en- « tendre vanter Bonaparte pour cette route ; « elle ne lui coûtait qu'un ordre brusque et « positif, à nous l'épuisement de nos forces et « du peu d'argent que nous possédions. »

On arrive si facilement au sommet, que ce n'est que par la profondeur des vallons que l'on peut juger de la hauteur à laquelle on est parvenu ; les forêts dans le bas paraissent de la bruyère, les rivières, une ligne argentée. A peine distingue-t-on comme des points, les villes et les villages. Souvent on voit des rochers les uns sur les autres, comme d'énormes tours des deux côtés du chemin qui interceptent la vue, et qui envoient dans la plaine, de leurs sommets couverts de neige, des cascades plus ou moins belles, mais qui donnent de la vie à ces rocs dépouillés. Dans le premier sentier nous retrouvâmes des bois de châtaigniers qui nous avaient quittés depuis quelques jours ; mais plus nous montions, plus la nature autour de nous devenait âpre et stérile ; de tristes forêts de pins nous environnaient cependant encore de leur sombre verdure, et couvraient les pentes des rochers. On

a peine à croire que, parmi ces rochers, au milieu d'une nature glacée qui cesse presque de produire, des hommes s'y soient établis ; mais leurs misérables huttes sont vraiment effrayantes! bâties de quartiers de pierres posés les uns sur les autres sans mortier, et recouverts de plaques informes d'ardoise noire qui en redouble la tristesse, elles ressemblent à d'affreuses cavernes de sauvages, et l'on ne peut comprendre de quoi vivent les malheureux qui les habitent. A quelques toises plus haut tout ce qui a vie disparaît entièrement, on ne voit plus ni plantes, ni hommes, ni oiseaux, rien que des rocs amoncelés; aucun bruit ne se fait entendre que la chûte monotone des cascades se précipitant de rochers en rochers. Nous arrivâmes à une place où le chemin serpente pendant quatre-vingts et quelques pas au travers d'une grotte taillée dans le roc, qui ressemble à l'entrée d'un château miraculeux dans un monde magique. Lorsqu'on sort de cette grotte, les rochers à pic et le désert vous entourent de nouveau ; mais une vue immense s'étend sous vos yeux et au-dessus de vous, le firmament dont on semble s'être rapproché. Qu'est-ce qui est grand, qu'est-ce qui est petit, puisque tout dépend du point de vue duquel on considère les objets? Tous ces efforts des hommes, ces mouvemens, ces agi-

tations, ces actions que nous appelons grandes, sont pour conquérir une partie plus ou moins étendue de cet espace qui me paraît si petit, et l'habiter quelques instans. Non, Dieu et l'éternité, méritent seuls le nom de grand.

Enfoncée dans mes rêveries, je montais toujours; je vis enfin briller un toit hospitalier, et un lac comme un miroir qui réfléchissait les rayons du soleil : nous avions atteint le sommet du mont Cénis, et le couvent des Bénédictins nous recueillit. Les mains de la bienfaisance même ont érigé ce temple! ces moines ont renoncé à toutes les jouissances de la vie, en se vouant au but le plus noble, celui de secourir l'humanité; ils ont fait le vœu de se consacrer au soulagement des voyageurs, lorsqu'ils seraient surpris par la neige, ou ensevelis sous des avalanches. Il y a 900 ans qu'un roi de France, *Louis*, surnommé avec raison *le Débonnaire*, fonda ce couvent. L'esprit du fondateur repose encore sur ces bons moines : l'activité, la bonté et le contentement sont empreints sur leur visage et dans leurs actions. Porter des secours aux malheureux paraît être un besoin pour leurs cœurs. Comment le mal pourrait-il avoir accès dans ces cœurs remplis de l'amour de Dieu et de leurs semblables? les sauver est leur vœu, et rien ne leur coûte pour y parvenir. Leur philantropie

se communique à leurs hôtes; on se trouve heureux et à son aise avec eux. Ils nous firent voir leurs chiens fidèles qui partagent leurs travaux, et qui sont dressés à chercher les hommes sous la neige.

Le sommet de la montagne forme une plaine spacieuse, et d'une longueur considérable; sur une largeur qui en fait environ la huitième partie; elle est entourée de pointes de rochers que l'on nomme *des dents* ou des *aiguilles*, et qui sont couvertes de neige. Des renards, des loups, des ours, des marmottes parcourent ce désert. Le couvent est situé au milieu; c'est un très-grand bâtiment, mais sans faste ni luxe, près d'un lac qui fournit en abondance d'excellentes truites saumonées, mais qui pendant cinq mois est couvert d'une épaisse croûte de glace. On m'assure cependant que les montagnes du côté du Nord sont un abri contre les vents froids, si bien que sur ce sommet si élevé on sent une température plus douce que sur d'autres montagnes d'égale hauteur. Au rivage du Nord se trouve une masse très-haute de gypse blanc, où il y a de petites excavations en forme d'entonnoir, dans lesquelles nichent des corbeaux blancs et gris. D'un autre côté du lac, il y a des couches d'ardoise et de talc; du reste, les bas-fonds et les fentes de rochers offrent des trésors aux ama-

teurs de botanique, et en été une quantité des plus beaux papillons. Quelques-uns des moines ont des connaissances d'histoire naturelle ; ils trouvent là de quoi satisfaire leur goût, et font des collections intéressantes. Le couvent est environné d'une belle et fraîche verdure, et enfermé comme une forteresse, de palissades et de fossés.

Nous prîmes notre dîner chez les bons moines; ils nous régalèrent non-seulement de truites délicieuses, mais aussi de la conversation la plus agréable et la plus spirituelle. Ils nous racontèrent une foule d'anecdotes touchantes, concernant des passagers gelés qu'ils avaient retirés de la neige, enfoncés à une grande profondeur. Les accidens sont bien plus rares qu'autrefois, grace au beau chemin. Ces bons religieux accueillent aussi de leur mieux les voyageurs qui tombent malades, et ne les laissent manquer de rien dans leur hospice. Profondément touchés des bontés de ces hommes respectables, nous prîmes congé d'eux, et nous continuâmes notre voyage.

Nous trouvâmes pendant assez long-temps les mêmes objets que nous avions remarqués au côté opposé de la montagne. On chemine entre des pointes de rochers nus, et des montagnes de neige, d'où s'écoulent en cascades plusieurs

torrens; mais nous passâmes aussi près de belles prairies en plaine, qui même dans l'été le plus sec sont suffisamment arrosées par l'eau qui descend des montagnes. Les cabanes qu'on voit dans ces prairies sont tristes et misérables : le chemin toujours large et beau descend de ce coté-là en zigzag plus court. Le ciel était serein, mais un vent âpre qui nous soufflait au visage était très-désagréable. Au fond du vallon, nous aperçûmes Lanebourg, qui par les contours du chemin paraissait tantôt devant, tantôt derrière nous, et ne nous présentait d'aucun côté un aspect réjouissant : nous y arrivâmes, et nous le trouvâmes encore plus triste de près que de loin. On y parle déjà français; c'est la première ville oú bourg qu'on rencontre en Savoie en venant d'Italie. Nous entrâmes dans une mauvaise auberge, mais où l'on nous fit un bon accueil; ce qui est tout pour moi. Il faisait si froid, au milieu de juillet, que nous fûmes obligés de demander du feu. Lanebourg est situé dans un vallon profond et humide, où depuis le mois de novembre jusqu'en mars, aucun rayon du soleil ne pénètre. Des rochers touchant au ciel semblent en repousser la lumière. Où que l'on jette ses regards, on ne voit que la plus complète indigence, on n'entend que des plaintes, et la superstition la plus absurde obscurcit au-

tant l'esprit de ces pauvres gens, que les rochers, leur horizon.

St.-Michel, 10 juillet.

Je sens, avec une douleur physique et morale, que je ne respire plus l'air de l'Italie. Un chemin pénible et tortueux mène de Lanebourg à St.-Michel; à droite et à gauche sont des glaciers à perte de vue, d'où descendent des ruisseaux et des rivières. De sombres forêts de sapin aux pentes des montagnes, des huttes noires et sales, des hommes, des femmes, des enfans en guenilles et défigurés par des goîtres : tout cela est bien propre à attrister l'humeur la plus sereine. Malgré ces apparences disgracieuses, j'ai cependant remarqué chez ce peuple assez d'activité et d'industrie ; partout où il y a une place susceptible de culture, ils savent en tirer parti. La rivière d'Arc, avec ses eaux verdâtres et son doux murmure, nous a constamment accompagnés. Les villages et les villes d'Aurieu, Modane, St.-André, construits d'ardoises noires, offrent un aspect aussi triste que la difformité de ceux qui les habitent : les crétins paraissent là en aussi grande quantité que dans le pays de Salzbourg. L'on ne voit que des objets rebutans, excepté l'agréable rivière d'Arc, qui

reste notre compagne, coulant près de nous, tantôt à notre droite, tantôt à notre gauche; quelquefois elle s'éclipse totalement à notre vue, mais nous donne encore le signe amical de sa proximité par son vif gazouillement. Derrière Modane, elle devient plus large et plus écumante par sa lutte avec les masses de rochers qui s'opposent à son cours. Le chemin est aussi là moins pénible et moins effrayant; la campagne devient plus gracieuse, quoiqu'elle conserve encore son caractère d'âpreté. D'immenses blocs détachés de la montagne par des avalanches, et jetés çà et là, semblent indiquer la chute de tout un monde de rochers. Quelques cascades se dessinant comme un large ruban sur le roc dépouillé, animent le désert sauvage.

C'est seulement près de St.-Michel que la campagne perd de son âpreté; les pentes des montagnes au midi sont déjà plantées de vignes, de noyers, de châtaigniers et d'amandiers; des zéphirs plus doux vous avertissent que la nature est moins rude: les hommes seuls continuent à paraître dans un état déplorable de pauvreté; la plupart sont difformes. Si un ancien Romain sortait de la tombe, et qu'il vît la génération qui s'est glissée dans ces vallons, il y reconnaîtrait difficilement les descendans des Allobroges,

dont l'assujétissement causa tant d'efforts à sa patrie.

La Chambre, le 11 juillet.

Plus on s'enfonce dans ce triste pays, plus les auberges deviennent mauvaises à tous égards, soit pour la table, soit pour le logement; celle de la Chambre est encore plus chétive et plus sale que celle de St.-Michel qui l'était beaucoup. Quelquefois l'excès de la misère peut conduire à une espèce de désespoir qui porte à la colère et à l'indignation contre ceux qui jouissent d'un sort différent, c'est sans doute ce qu'éprouvait la maîtresse de l'auberge de la Chambre : lorsque nous lui demandâmes de nous faire à dîner, elle s'est levée en fureur comme si nous étions ses persécuteurs, et nous a déclaré qu'elle ne pouvait rien nous donner à manger puisqu'elle mourait de faim. Grand dieu qui aurait pu se fâcher contre cette malheureuse femme? je sentais au contraire la compassion la plus profonde, et je tâchai de l'adoucir par de bonnes paroles, et en lui donnant et lui promettant de l'argent ; mais tout fut inutile, elle n'avait rien et ne trouvait rien. Je vis qu'il fallait renoncer à dîner. Je m'en console en continuant mon journal et en mettant quelque

ordre dans mes souvenirs, tout y était confus comme le chemin que nous venions de parcourir. Je l'ai fait de nouveau en idée; c'est un tableau peint à grands traits, entremêlé de sites doux et romantiques.

Après avoir quitté St.-Michel, notre fidèle compagne, la rivière d'Arc, disparut, nous entendîmes cependant encore le bruit de ses flots, sortant d'un endroit caché, comme la voix d'un être invisible. Nous avions à passer par un passage étroit à côté d'un abîme : les hautes parois de rochers des deux côtés, et devant nous, donnaient l'idée d'un théâtre immense; les anfractuosités du roc, s'avançant à demi et se réunissant dans le fond formaient comme des coulisses, et ce fond paraît si bien fermé que nous ne comprenions pas par où on pouvait sortir de cette enceinte. Enfin ce problême énigmatique se résolut; on tourne un rocher et l'on se trouve immédiatement dans un autre passage qui paraît tout aussi difficile : cependant le paysage devient toujours plus doux et plus intéressant. Une vue plus étendue et plus agréable s'ouvre tout-à-coup. Nous trouvâmes les pentes des montagnes jusqu'à une hauteur extraordinaire cultivées ou ombragées de forêts. Les sections des hauteurs sont un mur formé de pierres entassées; dans les prés, dans les champs

on voit des tas de pierres amoncelées que la nature productrice a changés en buissons touffus qui forment des groupes pittoresques. Nous passâmes à St.-Jean, ville épiscopale, mais malgré cela très-misérable, située dans un vallon étroit où reparaît la rivière d'Arc : au-delà, la contrée devient non-seulement plus hospitalière mais charmante, un air plus doux vous environne, on retrouve la vigne, et les pampres verts couvrent les murs dégradés et les toits noircis : notre journée d'ailleurs assez fatigante nous a paru plus courte par cet aspect réjouissant.

Aigue-belle, le 12 juillet, après neuf heures du soir.

A peine avions-nous quitté la triste auberge de la Chambre qu'un épais brouillard, descendant des montagnes, forma une obscurité telle qu'à peine pouvait-on voir le veturino et ses mulets. C'est un état pénible que de ne point voir son chemin dans des routes peu sûres, entre des précipices et des rochers dont des pierres se détachent souvent, et roulent dans le fond avec fracas. Cette nuit de brouillard a duré trois heures ; à la fin un orage effrayant en est sorti. Le tonnerre, une averse, des torrens se précipitant des montagnes nous étourdissaient,

d'effroyables éclairs nous éblouissaient; et aucun toit hospitalier qui pût nous fournir un abri! Enfin, les ténèbres se dissipèrent, un rayon du soleil perça les nuages, je pus regarder autour de moi, et j'aperçus du côté droit du chemin un vallon marécageux où d'innombrables morceaux de rocs sortaient de terre; c'est la place où fut enseveli, par une avalanche qui entraîna avec elle de grandes masses de pierres, le beau village de Randan. Dans un circuit de cent cinquante arpens, des maisons, des hommes, du bétail furent enfouis à trente-six pieds de profondeur: il n'y a que le clocher de l'église qui sort de terre, haut de seize pieds, comme un monument du sort affreux de ce malheureux village. Jamais l'image de cette destruction ne s'effacera de mon ame! Plus nous approchions de la ville d'Aigue-belle, plus la nature prenait un caractère de douceur qui influait sur les habitans. Nous trouvâmes dans la maison de poste, qui est assez vaste, un accueil qui nous consola de celui des jours précédens. Le maître de poste, homme très-poli et spirituel, m'a très-bien rendu compte des mœurs et des coutumes des Savoyards! Il se répandit en éloges bien mérités sur la bonté innée et la bonne foi de ce peuple; il parlait avec intérêt de l'activité et de la patience qu'ils mettent dans le travail le plus ingrat: ils portent dans des paniers de la terre et

des engrais dans les endroits les plus élevés, partout où il y a une place où elle puisse tenir. L'hiver suivant elle ne manque pas de glisser en bas, entraînée par les neiges, et le pauvre Savoyard recommence au printemps à la rapporter en haut pour y semer quelques grains qui ne suffisent pas à nourrir tous ses enfans. On sait que des milliers de ces petits individus quittent leur pauvre pays pour aller gagner ailleurs leur vie, avec l'espoir de revenir dans leur patrie chérie. Il y en a qui font le voyage annuellement sans craindre la fatigue et pour le plaisir de revoir leurs parens et leurs rochers. A peine les jeunes garçons ont-ils atteint leur dixième année, qu'ils s'en vont de tous côtés, et sur-tout à Paris, pour ramoner les cheminées, montrer la marmotte, jouer de la vielle, chanter. Après avoir fait un petit gain, ils retournent ordinairement chez eux et s'y établissent, préférant leur pénible vie dans le lieu de leur naissance à une autre plus commode dans un autre pays. Dans les usages que pratiquent aux noces et aux baptêmes les Savoyards, on trouve des traces de superstition singulières. Quand un jeune homme recherche une fille, il se rend avec un ami dans la maison de celle qu'il a choisie, s'il trouve en entrant un tison brûlant dans la cheminée, c'est le plus mauvais signe,

cela équivaut à un refus, aussi se retire-t-il alors sans rien dire ; si le feu est éteint, il entre et fait sa demande, si le père est content des conditions, il conduit le jeune homme vers la fille qui accepte de son prétendant des arrhes, et ils sont fiancés. La veille de la noce les parens se rassemblent dans la maison de l'épouse ; celle-ci doit se cacher avant l'arrivée des hôtes. L'époux, accompagné de la musique et de ses amis, arrive et cherche par-tout sa fiancée ; lorsqu'il l'a trouvée des cris de joie remplissent la maison ; on se met à table, et l'épouse ne doit se montrer qu'à la fin du repas ! une danse gaie termine la fête de la veille des noces. Le lendemain les mêmes hôtes reviennent en habit de fête, couverts de couronnes de laurier pour accompagner les époux à l'église ; la bénédiction nuptiale donnée, on revient à la maison de l'époux ; sa mère reçoit la mariée à la porte de la maison ; on a soin de jeter un balai à terre qu'elle doit relever avant d'entrer. La mère lui jette une poignée de blé pour gage de son bien être futur. Elle entre et trouve sur la table une soupe et un pain, qu'elle doit donner aux pauvres pour attirer la bénédiction divine sur le nouveau ménage.

Les baptêmes ont aussi leur forme *symbolique*. Si l'enfant à baptiser est un garçon, il est

porté à l'église dans son berceau sur l'épaule droite du parrain, si c'est une fille sur la gauche; le berceau du garçon est orné de rubans et de guirlandes de fleurs; celui d'une fille est plus modeste. On sonne les cloches pour un garçon et non pas pour une fille, mais que ce soit l'un ou l'autre il est toujours suivi d'une troupe d'enfans parés qui accompagnent à l'église celui qu'on va baptiser.

Chambéri, le 15 juillet, au soir.

Nous arrivâmes en peu d'heures à Chambéri, capitale de la Savoie; dans notre route, qui passe par plusieurs marais, on s'apercevait cependant qu'on approchait de la ville principale. Elle est située dans un vallon fertile, pas trop resserré, sur la rivière de l'Aise : elle contient de beaux édifices, mais l'ensemble ne présente pas un aspect bien gai; les alentours sont plus agréables. J'avais une lettre de recommandation pour M. Socquet, bon médecin, plein d'esprit et de connaissances, qui m'a fourni plusieurs notes sur ce pays, et a rectifié mes idées; il attribue le crétinisme aux demeures dans les vallons resserrés et humides, et à la mauvaise nourriture, et prétend que l'émigration des enfans Savoyards en pays étrangers a beaucoup diminué ce fléau.

Après dîner, il nous a menés aux endroits les plus remarquables de la ville. Nous avons d'abord visité les établissemens de secours pour les indigens; l'hospice des malades, très-bien administré, est arrangé pour deux ou trois cents malades, et celui des pauvres pour cinq cents individus : le traitement est digne de louanges à tous égards. Ces fondations ont été créées au quinzième siècle par des particuliers amis des hommes. La maison des aliénés et celle des enfans trouvés sont aussi très-bien tenues. Le précédent roi de Sardaigne avait choisi Chambéri pour son séjour d'été. Le château situé sur une petite éminence, d'où la ville et ses charmans alentours se présentent agréablement, fut incendié en 1745, rebâti en 1775, et incendié de nouveau par les amis de l'égalité. Les murailles encore existantes attestent l'ancienne grandeur de cet édifice; une partie est restée intacte, et sert de demeure au préfet. Près du château il y a de belles promenades solitaires. Les habitans en fréquentent une autre appelée le Verney qui n'est qu'un vaste espace gazonné et ombragé par six rangs d'arbres très-élevés. Les places de la ville sont ornées de fontaines et de jets-d'eau, mais la hauteur des maisons attriste, et les rues étroites sont extrêmement sombres. L'immense quantité de boutiques ou magasins font juger du

grand commerce qu'il devait y avoir anciennement. La population autrefois de 14,000 ames est descendue à 8,000. On comptait un million d'ames dans ce duché, ce nombre est tombé à celui de 600,000. Le théâtre de Chambéri, calculé sur l'ancien nombre d'habitans et sur leur aisance, est très-vaste et très-bien bâti intérieurement. Entre plusieurs fabriques celles de gazes sont principalement célèbres, leurs productions sont mêmes préférées à celles de la France. Dans quel état florissant pourrait être cette ville si de violens déchiremens politiques, n'avaient pas troublé la tranquillité de ses citoyens! ce peuple est laborieux et le terrain si fertile qu'il donne une double moisson, et qu'on fauche quatre fois les prairies : une quantité de tilleuls favorise la culture des abeilles, et des forêts de noyers donnent de l'huile en abondance.

A notre retour à la ville, nous avons traversé la place principale : au milieu s'élève encore l'arbre de la liberté décoré de ses attributs; il a poussé vigoureusement, mais quels fruits a-t-il portés! A ses pieds étaient couchés de jeunes soldats savoyards enlevés à leurs parens, enchaînés les uns aux autres pour aller se faire tuer dans une guerre étrangère. Abus inouï des mots et des idées, contraste affligeant! Je passai avec

indignation en me demandant : est-ce là la liberté?

Le 15 juillet.

Aujourd'hui nous avons été aux Charmettes, retraite dans le voisinage de Chambéri, où Jean-Jacques Rousseau vivait avec son amie, madame de Warens. On y arrive par un bois de noyers. Au-devant de cette maison très-champêtre est un petit jardin où le philosophe genevois promenait les rêveries qui l'ont rendu depuis si célèbre, et bien moins heureux qu'il ne l'était dans cette simple demeure. Les alentours sont charmans; elle est située au pied d'une colline dans un vallon ombragé entouré de belles montagnes. J'entrai dans la maison inhabitée; au-dessus d'un sopha usé est le portrait de cet écrivain sublime et bizarre, à la fois si puissant par son entraînante éloquence, et si faible par les chimères de son imagination. Il vécut dans une continuelle mésintelligence avec lui-même, et crut être en discorde avec le monde entier; fuyant les hommes dont il ne pouvait se passer; sensible par caractère et misantrope par système; quand il eut quitté cet asile si paisible, il courut après le repos sans le trouver nulle part que dans le tombeau.

Le petit jardin qu'il cultivait de ses mains est devenu un désert sauvage, on n'y voit plus qu'un rosier qu'il a planté lui-même : il était en pleine floraison ; j'en ai cueilli quelques roses que j'aurais voulu effeuiller sur son tombeau en reconnaissance du plaisir que m'a fait éprouver quelques-unes des pages de ses écrits.

Que la paix soit avec ses cendres!

Le soir.

Cet après midi notre aimable conducteur nous a menés dans un site délicieux qu'on nomme le bout du monde ; nous avons passé d'abord par un beau vallon très-large ; tantôt nous étions sous l'ombre touffue des plus beaux noyers ; tantôt entre des champs de blé ou de vertes prairies. Tout annonçait la plus riche végétation. Dans toute la Savoie rien ne m'a paru plus agréable que ce vallon ; les montagnes s'élèvent en étage, et leurs formes singulières attestent qu'elles ont subi de violentes révolutions. Mon conducteur m'a dit qu'il y avait en effet 500 ans que la ville de St.-André, située entre Chambéry et Grenoble, avait été renversée par la chûte de cette masse de rochers. Chambéri en souffrit aussi, mais moins que St.-André, qui fut complètement détruit et

encombré. On conserve dans les archives de Chambéri une relation de cet affreux événement. Sur une des cîmes restées debout, s'élèvent pittoresquement les tours du couvent de St.-Mélian, occupé par des Franciscains, et célèbre par une image miraculeuse de la Ste.-Vierge.

Après avoir passé dans les sites les plus charmans, nous sommes arrivés à une papeterie située dans l'endroit le plus solitaire; les ouvriers nous ont accueillis avec bienveillance, et nous ont menés par un étroit et long passage entre des rochers à vingt pas environ de la papeterie, où l'on se trouve enfermé entre des masses de rocs de plus de 40 pieds de haut où l'on n'aperçoit aucune sortie; c'est cette place qu'on appelle le bout du monde. Des fentes de ces masses de rochers ruissellent des filets d'eau plus ou moins considérables, qui se rassemblent et font aller la papeterie en formant une bruyante cascade. Une force étonnante de la nature a élevé là les rochers et les a ébranlés de temps en temps. La nature opérant ainsi pendant des siècles sans relâche et mystérieusement, est un problême éternel proposé à l'homme pour exercer sa sagesse et sa force.

Nous sommes retournés à la ville, qui, par ses rues sombres et ses maisons élevées, fait un singulier contraste avec ses charmans alentours. Il

n'est pas question là de souvenirs de l'antiquité, Chambéri ne faisait pas partie des anciennes villes des Allobroges, elle prit naissance au commencement du onzième siècle. Postérieurement dans le quinzième siècle, le comté de Savoie fut érigé en duché. Le peu d'antiquités qu'on y trouve viennent des fouilles faites à Aix. Le docteur Socquet m'a communiqué un mémoire instructif, dont il est l'auteur, sur les eaux thermales d'Aix, et m'a donné une lettre de recommandation pour M. Perrier, inspecteur de ces bains.

Frangi, le 16 juillet, au soir.

Sur la route de Chambéri on passe à côté de points très-remarquables, et un voyageur qui a plus de temps et de connaissances qu'il ne m'en est départi, fera bien de s'y arrêter. Il y a entr'autres, non loin du chemin, un petit endroit appelé Lemen; personne ne put m'indiquer l'ancien nom, quoiqu'il appartienne manifestement à l'antiquité. On y a trouvé des traces qui indiquent qu'une ancienne route avait passé delà aux Gaules : en creusant accidentellement, des restes de colonnes, de statues et d'inscriptions ont paru. Il est probable que de cet endroit des campagnes romaines se sont étendues

jusqu'à Aix, qui fut anciennement nommé les bains des Allobroges.

Aix est situé à environ deux lieues de Chambéri, assez près du grand chemin qui mène à Genève. La ville est mal bâtie, a des rues tortueuses, étroites, et paraît offrir peu d'agrément et de commodités aux baigneurs; cependant elle est située dans un beau vallon spacieux, entre de charmans alentours. Le petit lac du Bourget en est très-près et fournit d'excellent poisson et de délicieuses promenades. Ces eaux sont généralement assez connues et assez fréquentées pour que je puisse me dispenser d'en parler. Je rappellerai seulement une singularité. Ces sources, dont l'une contient du soufre et l'autre de l'alun, ont un degré de chaleur considérable; celle de soufre est le plus en usage. L'eau d'alun passe par quatre ouvertures et dépose dans le réservoir un limon épais; lorsqu'on le remue il se développe une quantité de gaz inflammable qui produit une flamme bleu violet. Ni la fonte des neiges, ni l'eau de pluie n'altèrent le degré de chaleur ni la qualité minérale de ces deux sources à moins qu'elles ne soient très-considérables; encore cette légère altération, qui n'a lieu qu'aux équinoxes, ne dure que vingt-quatre heures. Mais le tremblement de terre de Lisbonne en 1757 eut une grande influence sur la

source d'alun, qui fut agitée et sale pendant plusieurs heures tandis que les différentes secousses dans la basse Italie ni les éruptions du Vésuve et de l'Etna n'ont produit aucun effet. La salubrité de ces eaux est confirmée par les cures en grand nombre qu'elles ont opérées; elles sont particulièrement efficaces contre la paralysie, l'engourdissement et la débilité des viscères, les obstructions opiniâtres et les rhumatismes.

L'atelier caché où la nature prépare ces eaux salutaires est une montagne calcaire dans laquelle se trouvent des fentes semblables à des cavernes : il s'échappe de quelques-unes une vapeur soufrée qui oppresse la poitrine. Il y en a aussi de plus douces; en les arrangeant on pourrait peut-être imiter les bains de vapeur d'Ischia : on y a trouvé des indices qui indiquaient que les anciens en ont fait usage. Il est hors de doute que déjà les Romains connaissaient les eaux minérales des Allobroges; leurs écrits n'en font à la vérité aucune mention, mais dans la contrée même où ces bains sont situés on en a trouvé plusieurs preuves. L'inspecteur nous a conduits à un bain antique et spacieux qui a été découvert sous le sol de son jardin. J'admirais à la clarté des flambeaux qui nous éclairaient ces restes d'un ancien monde enfouis sous la

terre ; j'y ai remarqué des colonnes, des fragmens de chefs-d'œuvre en architecture, des mosaïques, des inscriptions, etc., etc. Dans la ville on voit une arcade sur laquelle on lit distinctement le nom de Pompeius-Campanus, ce qui prouve qu'il y a eu là une campagne pourvue de bains appartenant à ce Romain, dont le nom d'ailleurs est inconnu. Ce qui a été trouvé dans la fouille a été envoyé à Chambéri, excepté quelques fragmens de marbre. A l'occasion des fouilles que la construction de la maison exigeait, on trouva une pièce de monnaie avec l'effigie et le nom de Gratien : une pièce semblable fut trouvée à Chambéri, ville beaucoup plus moderne.

Je suis montée encore sur quelques éminences du voisinage, d'où je pouvais parcourir des yeux ce vallon enchanté, qui s'étend du sud au nord ; il a huit lieues de longueur sur quatre de largeur. Autour du sommet des montagnes se rassemblaient des nuages menaçans, nous nous sommes hâtés de continuer notre route pour ne pas arriver trop tard à Frangi; mais nous n'avons pu éviter l'orage, il nous a surpris en chemin ; il était précédé d'une obscurité telle qu'on pouvait à peine distinguer les objets : c'est le plus violent orage que j'aie vu. Le tonnerre était répété par les échos des montagnes, les éclairs

lançaient leur feu vif et prompt qui illuminait un instant la contrée déserte; nos mulets allaient d'un pas très-lent. Enfin, au bout d'une heure de marche pénible, une forte pluie a dissipé les nuages. Nous avons alors aperçu Clermont situé sur une colline, il nous a paru plus grand que Frangi, où nous avions passé la nuit très-bien traités par une bonne et belle aubergiste, mais d'une cherté qui surpassait toute mon expérience. Je m'en suis plainte, la maîtresse de la maison m'a dit, les larmes aux yeux, que d'exorbitans impôts la forçaient à faire payer aux étrangers une somme aussi immodérée, et qu'elle en était fâchée. Il a bien fallu se contenter de cette excuse.

Genève, à neuf heures du soir.

Plus on s'approche de Genève plus la nature s'adoucit et devient riante. Entre des champs, des vignes et des forêts de diverses espèces d'arbres, on aperçoit de jolies maisons de campagne. Bientôt après Frangi le chemin va en montant. Genève est situé à 1152 pieds au-dessus de la mer. La situation de cette ville est charmante au-delà de toute expression! Carouge, la dernière petite ville de Savoie, en est si près qu'elle semble être un de ses faubourgs;

sans doute elle se ressent du voisinage d'une ville opulente, et elle m'a paru dans un état florissant.

Enfin nous avons aperçu Genève; cette république célèbre m'a fait l'impression la plus agréable, ainsi que ses beaux alentours, semblables à des jardins bien soignés. Devant ses murs se réunissent l'Arve et le Rhône; ce dernier traverse une partie de la ville en sortant du lac, sous des ponts plats et bien tenus. Je suis entrée dans ce respectable séjour de vrais citoyens avec un sentiment de prédilection, j'avais appris avec plaisir que malgré leur dépendance des Français ils étaient restés Genevois, et qu'ils conservaient leurs anciennes mœurs; j'étais bien aise aussi de me trouver dans une ville qui fût l'un des plus fermes soutiens de la religion réformée qui est la mienne.

Cette ville est située au bout du lac auquel elle donne son nom, quoiqu'il soit aussi connu sous celui de lac Léman. Les tours des églises, resplendissantes du fer blanc qui les couvre, et les toits des maisons, garnis de même, donnent à la ville un air de fête. Les rues sont pour la plupart irrégulières, montantes, descendantes, à l'exception des rues basses situées le long du Rhône; elles sont divisées par des arcades en bois où se trouvent toutes les nombreuses bou-

tiques de cette ville commerçante. Il est commode de les trouver ainsi réunies, mais l'aspect de ces ruelles étroites, où l'on ne peut aller qu'à pied, obscurcies par des maisons très-hautes et des échafaudages en bois, est plus singulier qu'agréable. En général, il est incommode d'aller en voiture dans l'intérieur de la ville, mais la propreté des rues et de l'extérieur des maisons inspire une prévention favorable pour la vie domestique des familles genevoises.

Le 17 juillet.

Nous sommes logés aux Balances d'or, bonne auberge dont les fenêtres donnent sur le Rhône; c'est le premier aspect que j'aie eu à mon lever. Son eau limpide d'une belle couleur bleue, court rapidement comme le temps. Celui de mon séjour dans la belle Italie s'est envolé sans retour. Mes bons *veturini* ont pris ce matin congé de moi; il m'a paru que les derniers sons de ce beau pays avaient fini de retentir pour moi.

Le soir, après dix heures.

J'ai été surprise agréablement à midi par la visite de M. Sismonde de Sismondi, dont j'avais

fait la connaissance à Rome, où il avait accompagné la célèbre madame de Staël. Ce jeune homme est plein de mérite, fort instruit en divers genres, et principalement dans l'histoire qui lui a donné une pénétration prompte et sûre pour juger les choses et les événemens sous leur vrai point de vue. Il expose ses principes avec franchise et sans prétention, sans chercher à combattre les opinions qui ne s'accordent pas avec les siennes. Le monde littéraire attend de lui un ouvrage intéressant, intitulé *L'histoire des républiques italiennes du moyen âge*. D'après les fragmens intéressans que l'auteur nous en avait lus à Rome, cet ouvrage occupera une place importante dans la littérature française (1) : un style pur et précis, de la clarté et de la profondeur dans les pensées : telles sont les qualités éminentes de ce livre. On voit à chaque page que c'est un ami de l'humanité qui nous parle : du reste, il est écrit avec tant de franchise que nous croirions vivre encore dans les temps de la liberté des lettres. Ce n'est pas un semblable

(1) Il a été publié complet en 12 vol., et comme je l'avais pensé il a obtenu l'admiration générale, même en Allemagne, à un très-haut degré. Depuis, il a paru un autre ouvrage du même auteur non moins intéressant, intitulé la Littérature du midi de l'Europe, en 4 vol. *Note de l'auteur.*)



miroir que les gouvernans modernes aimeraient qu'on leur présentât.

A cette intéressante visite il s'en joignit une autre qui ne l'était pas moins pour moi, celle de M. Gerlach, pasteur de l'église allemande luthérienne, établie à Genève; il tient de plus chez lui une pension de jeunes gens qu'il élève avec beaucoup de succès : c'est un digne père d'une nombreuse famille.

Accompagnés de ces deux messieurs, nous sommes allés visiter le temple de St.-Pierre, qui est l'église cathédrale. Pour la voir il ne faut pas revenir de Milan et de Rome : elle m'a paru assez insignifiante. Je revoyais là, pour la première fois depuis que j'ai quitté l'Allemagne, les bancs permanens rangés dans l'église, qui ne sont rien moins qu'un ornement; mais cependant lorsqu'ils sont remplis au point qu'il n'y ait plus une seule place vide dans les temples, quand cette foule, sans se permettre un mot, ni à peine un mouvement, écoute avec attention et recueillement l'explication simple et claire des saintes vérités, on est saisi de respect et de foi, et le seul regret que j'éprouve c'est que les Luthériens et les Calvinistes, si rapprochés les uns des autres par leur culte et leur doctrine, soient séparés par une ombre de mésintelligence, qui ne devrait plus subsister.

Nous avons vu ensuite quelques promenades publiques; j'ai passé avec un sentiment d'horreur, partagé par tous les honnêtes gens, dans celle qui fut arrosée du sang des meilleurs citoyens : celle qu'on nomme la Treille jouit d'une très-belle vue, et m'a paru très-fréquentée.

J'ai passé ma soirée en très-bonne société chez une dame de la ville, où j'ai été reçue avec grace et bonté; j'ai pu me convaincre que ce n'est pas à tort que les Genevois ont une réputation de savoir et d'esprit, accompagnée du meilleur ton.

Le 18 juillet, au soir.

Le penchant qui nous entraîne à voir et à toucher le sol où vécut un homme célèbre m'a entraînée à la campagne des Délices, aux portes de la ville. Voltaire l'habita long-temps avant de s'établir à Ferney; elle l'est à présent par un M. Tronchin, de la famille du médecin de ce nom, et célèbre aussi dans son genre. De cette campagne remarquable seulement par le souvenir de Voltaire, nous sommes allés à celle de St.-Jean qui en est très-voisine. Tous les étrangers vont y admirer un des plus beaux points de vue dont on puisse se former une idée! elle est sur un plateau directement au-dessus du

Rhône, qui roule aux pieds de la terrasse ses eaux bleues et rapides, et non loin de là reçoit dans son sein la rivière de l'Arve, dont la couleur grise et limoneuse se distingue long-temps dans le lit du Rhône. Un peu plus loin brille aux rayons du soleil le beau lac scintillant, et les toits argentés de la cité de Genève : ses jardins, ses moulins, ses promenades animent ce délicieux tableau. Dans le fond s'élève majestueusement, au-dessus des autres pointes blanches des Alpes, le Mont-Blanc dans toute sa gloire; ces glaciers éternels resplendissent comme des masses de lumière et se couvrent au coucher du soleil d'une belle teinte rosée. On ne peut rassasier ses yeux de ce ravissant spectacle! Au-devant règne une belle terrasse ombragée et fleurie. Ce paradis appartient à un M. de Constant, d'une famille française naturalisée dès long-temps en Suisse et à Genève (1).

---

(1) St.-Jean fort embelli depuis le temps où madame de la Recke y est allée, est habité actuellement par M. Ch. de Constant, digne fils de feu M. Samuel de Constant, connu par son amabilité, son esprit et par quelques ouvrages estimables; le traducteur de cet ouvrage fut son amie, habita souvent cette délicieuse demeure, et saisit cette occasion de rendre un hommage à sa mémoire. (*Note du traducteur.*)

St.-Jean est habité pour cet été par la comtesse Golowkin que je connaissais antérieurement, et que j'ai retrouvée avec plaisir : j'ai passé là quelques heures qui ne s'effaceront pas de ma mémoire. La vue des glaciers a réveillé chez moi le désir de les visiter; M. de Sismondi m'y a encouragée en s'offrant obligeamment de m'y conduire, cela m'a décidée, et demain nous partons pour la vallée de Chamouni.

St.-Martin, 19 juillet.

Nous nous sommes levés de bonne heure, mais le temps ne favorisait pas notre voyage, des brouillards enveloppaient en partie tous les objets de la nature; cependant le bon ordre des cultures, du terrain et son extrême fertilité, n'échappaient pas à mes observations. Nous sommes arrivés à Bonneville, petite ville de la Savoie, où nous avons trouvé cependant une auberge très-propre et très-bien tenue. Cette petite ville m'a plu, elle a un air de propreté et presque d'élégance; elle est bien bâtie et compte environ 800 habitans, qui paraissent vivre dans une douce aisance. Le sang y est beau, et les femmes y sont mises avec goût et simplicité. Après y avoir déjeûné, nous avons continué notre route et passé par plusieurs villages

délicieusement situés. Au bout de douze heures nous sommes arrivés à Cluse, qui présente un paysage de montagnes singulièrement groupées: nous nous y sommes arrêtés. J'ai voulu monter sur une bande de rochers qui dominent ce bourg, et le vallon rempli de villages et de maisons éparses.

La ville de Cluse est appuyée contre ces rochers qui ont l'air de menacer de l'écraser. On y trouve beaucoup d'horlogers. En continuant notre chemin au travers d'une charmante vallée, nous sommes arrivés aux rochers d'où tombe la cascade de l'Arpenas de plus de soixante pieds de haut : la masse d'eau n'est pas en proportion avec cette hauteur ; elle se dissipe au milieu de sa chûte comme une poussière, se rassemble ensuite sur une avance du rocher, tombe de là dans un second bassin de roc, duquel elle se précipite dans la vallée qu'elle parcourt en torrent écumant. Toute cette masse de rochers où nous avons grimpé est composée de rocs s'élevant comme des tours : nous marchions sur un sentier en corniche, et nous sommes arrivés à une place qui s'élargit comme une espèce de chambre, où l'on est entouré de rochers de tous côtés : le sol est couvert d'un fin gazon. La vue, de cet endroit, est charmante au-delà de

toute expression! Nous sommes de là revenus à nos voitures pour continuer notre chemin.

La ville la plus marquante que nous ayons trouvée est Salanche, dont la population est d'environ 1100 ames. Le commerce de cette ville en marchandises de fabrique est, dit-on, actif. Salanche est le point où l'on voit le géant des montagnes, le Mont-Blanc dans toute sa gloire, lorsqu'il ne s'enveloppe pas de nuages comme il l'a fait aujourd'hui.

Arrivés à St.-Martin, située à l'entrée de la vallée qui s'ouvre sur le Mont-Blanc, nous sommes allés d'abord au pont qui traverse l'Arve près de l'auberge; c'est de là, nous dit-on, qu'on voit le mieux toute la série des glaciers et le majestueux Mont-Blanc. Mais aucun rayon bienfaisant n'a percé les nuages qui nous cachaient tous les objets. Nous sommes retournés à l'auberge, où la soirée s'est écoulée en conversations intéressantes.

Servoz, 19 juillet, à midi.

Plus on approche de Chamouni, plus le chemin se resserre, et moins il est praticable en voiture; nous laissâmes la nôtre à St.-Martin, il fallut nous servir de chars-à-bancs, espèce de véhicule arrangé pour les chemins étroits et

rocailleux ; on en descend très-facilement et on remonte de même. Nous avions trois guides pour nous aider dans les chemins dangereux, et un quatrième pour porter nos effets. Le temps toujours nébuleux a mis notre bonne humeur à une rude épreuve, mais elle ne s'est pas démentie. En attendant, nous avons été privés de maints beaux aspects, que M. Sismondi nous avait promis, il a fallu nous contenter de ses descriptions, qui valaient presque la réalité, et suppléer au reste par l'imagination et par quelques aperçus entre les masses de brouillard. Ce qu'il nous laissait voir malheureusement était notre chemin, quelquefois si étroit, si fort au bord des précipices, qu'il fallait nous faire aider par nos vigoureux conducteurs, et que mes regards osaient à peine mesurer l'abîme au-dessous de nous. Enfin, nous sommes arrivés à un misérable village nommé Servoz, où nous avons pris un chétif repas consistant en fraises et en miel. Servoz est situé dans un vallon horriblement sauvage, mais cependant fertile; l'air y est si froid, si humide que nous fûmes obligés de nous faire faire du feu. Malgré la rudesse du climat, il y croit quelques arbres fruitiers : j'y vis des pruniers que je n'avais pas vus dans tout mon voyage.

L'hôte a un petit cabinet de la minéralogie

du pays; il nous a raconté qu'en 1751, une partie de la montagne s'écroula et menaça ce village d'un grand danger, mais heureusement la masse fit un mouvement qui lui donna une autre direction, et Servoz fut sauvé. Le bruit et les secousses de cette chûte furent tout-à-fait semblables à un tremblement de terre : les habitans de Servoz en furent effrayés, et s'enfuirent dans des bois où plusieurs se perdirent et périrent sans doute. Le frottement des blocs de rochers et des arbres que leur chûte entraîna, causa, m'assure-t-on, un tel échauffement dans l'air que l'on soupçonna l'éruption d'un volcan; supposition qui ne s'est pas réalisée.

Chamouni, le même jour, au soir.

Sur le chemin de Servoz à Chamouni, la nature devient toujours plus rude, plus sauvage, plus pittoresque : à côté de nous nous avions des abîmes à faire tourner la tête, au-devant des escarpemens à perte de vue que nous devions grimper : tout cela couvert d'un brouillard imperméable qui s'entr'ouvrait par place, de temps en temps, et s'étendait de nouveau. Il ressemblait au sort mystérieux qui soulève à peine son voile pour nous laisser entrevoir une ombre de l'avenir le plus prochain. Dans les vallons et dans

les fentes des rochers on entendait, sans les voir, le bruit des rapides torrens gonflés par la fonte des neiges ; il me semblait entendre les voix des êtres invisibles d'un autre monde. Au-dessus de nous roulaient tumultueusement des nuages de toutes les formes et de toutes les couleurs ; c'était vraiment une création d'Ossian. L'Arve était la seule compagne aimable de notre marche ; si nous la perdions de vue quelques instans nous la retrouvions bientôt : nous la traversâmes sur plusieurs ponts, et nous la voyons tantôt à notre droite, tantôt à notre gauche. Un de ces ponts est si étroit qu'il fallut faire démonter notre char-à-banc pour le passer. On dit que le point de vue le plus pittoresque est dominé par les ruines d'un vieux donjon sur un mont élevé ; le brouillard nous a empêchés d'en jouir.

L'âpreté du Nord et un essai de la douceur du Sud semblent se rencontrer dans ce pays sauvage ; le raide sapin et l'élégant mélèze croissent à côté l'un de l'autre, entrelacent leurs branches et leurs feuilles déliées d'un vert si différent ; et l'utile noyer revêt le côté de la montagne tourné au midi : au milieu, brille la tige argentée du bouleau ; cet arbre de ma patrie excite en moi les plus doux sentimens. Nous sommes arrivés à une place où M. de Sismondi nous a fait arrêter pour voir une belle cascade

peu distante du chemin. Nous avons quitté le char et passé dans un sentier à peine frayé ; nous sommes arrivés en vue de la cascade, appelée *de Chède*. Elle tombe d'un haut rocher couvert de sapins dans un vallon étroit, et mérite en effet qu'on se détourne pour l'admirer ; elle se déroule avec une grace infinie, et me plaît davantage que celle de l'Arpenas quoiqu'elle soit moins haute, mais peut-être est-ce par cela même : elle est plus en proportion avec son volume d'eau, et son entourage plus boisé est plus agréable à l'œil. A environ mille pas se trouve un petit lac enfermé entre des rochers boisés ; lorsque le temps est serein, le Mont-Blanc s'y réfléchit si bien qu'on a nommé ce petit lac *le Miroir du Mont-Blanc*. La condition de cette vue nous a manqué à mon grand regret, et nous avons continué notre chemin le plus souvent à pied. Nous avons traversé la plaine aride, épouvantable, et toute couverte des débris de la montagne tombée, et passé à gué le torrent noir ; il est ainsi nommé de la couleur de ses eaux qui charient de l'ardoise. En entrant dans la vallée de Chamouni nous avons vu resplendir au loin les glaciers. Nous avons trouvé au village du Prieuré une très-bonne auberge, où nous sommes établis.

Après nous être reposés quelques instans,

nous avons fait une promenade dans la vallée, et regardé avec étonnement les sommités des hautes montagnes s'élèvant au-dessus des nuages, qui couraient avec rapidité le long des bois sur les plaines glacées. Nous sommes rentrés à l'auberge où nous avons trouvé trois Français, voyageurs très-aimables et très-instruits : ils étaient fort occupés de l'histoire romanesque et tragique d'un jeune homme, qui poussé par une passion indomptable et malheureuse, était venu exprès dans ces contrées pour éteindre à jamais le feu de l'amour dans la mer de glace, où il avait disparu après avoir inséré lui-même sa triste histoire dans le livre des étrangers, où ces messieurs venaient de la lire. Ce récit nous a touchés, et nous avons raisonné et discuté à qui mieux mieux sur les effets et les dangers de l'amour et sur le triste sort de ce malheureux jeune homme. M. de Sismondi seul disait peu de choses et souriait quand on en parlait, à ma grande surprise, car il a l'air bon et sensible.

Le 20 juillet, vers midi.

Ce matin le temps a continué ses rigueurs, il était impossible de sortir. A ma prière, M. de Sismondi, nous a lu dans le livre des étrangers l'histoire de l'infortuné jeune homme dis-

paru dans les glaces, et toujours avec la même indifférence : ce morceau était très-bien écrit et fort touchant. Après avoir excité de nouveau notre intérêt, M. de Sismondi nous a avoué que se trouvant dans cette même auberge, il y avait quelques années, retenu par le mauvais temps, il s'était amusé à composer ce petit roman, et l'inscrivit dans ce livre ; il l'avait oublié, ces messieurs le lui ont rappelé. Nous avons ri de cette plaisanterie. J'avais envie de le trahir auprès de ces bons Français, mais il ne l'a pas voulu. Vers midi la pluie a cessé, et nous avons fait nos préparatifs pour une excursion dans les montagnes.

Le soir, après neuf heures.

A midi sont arrivés les guides qui devaient régler notre course, ils assuraient que d'après de certains indices qu'ils connaissent il n'y avait pas de pluie à craindre. Il fut décidé que nous visiterions d'abord la mer de glace qui descend du glacier, nommé le glacier *des Bois*. Mon guide était *Pierre Balmat* qui avait accompagné le célèbre de Saussure dans les glaciers et au Mont-Blanc. Il y avait encore deux autres guides, Balmat surnommé le guide des dames, et Cache *le Géant*; ce dernier tire son surnom,

non de sa haute stature, mais de ce qu'il est monté le premier au sommet du Mont-Blanc. Ces hommes ont des manières polies, honnêtes, s'expriment très-bien dans la langue française, et ont assez de connaissances en botanique et en minéralogie; en général, ils savent rendre leur conversation intéressante, instructive, ce qui diminue et la fatigue et les craintes. Outre ces trois guides nous avions pris encore quelques hommes pour nous être en secours dans les endroits dangereux.

Nous avons traversé la vallée dans nos chars-à-bancs. Bientôt le chemin devint plus escarpé, et nous fûmes obligés de monter des mulets qui nous suivaient, et dont le pied est très-sûr. Après avoir atteint une certaine hauteur, il y eut des momens où les nuages descendirent des sommets dépouillés à la région boisée; alors paraissait dans sa gloire et sa majesté le Mont-Blanc avec ses alentours brillans de neige et de glace; en dessous se traînaient lentement des nuages d'un gris sombre qui campaient le long des forêts obscures. Ce grand et sublime aspect ne dura pas long-temps. Nous grimpions avec courage de roches en roches; tout-à-coup nous entendîmes dans l'éloignement un bruit comme un coup de tonnerre prolongé: il provenait d'une

avalanche précipitée de quelque part de la montagne. Balmat me dit qu'un immense bloc de rocher, sur lequel je me tenais de bout, était tombé là il n'y avait que trois ans de la montagne opposée : il était à quelque distance avec trois Anglais, ils en eurent le spectacle.

Enfin, après avoir monté et descendu pendant une heure, nous sommes arrivés au glacier des Bois qui produit l'Arveyron. Cette rivière, dont le cours n'a guère plus d'une demi-lieue, sort d'une immense agglomération de glace, qui de loin ressemble aux palais de diamans des fées. L'Arveyron, grossi de mille petits ruisseaux, qui descendent en filets des fentes de rochers, se précipite en poussière par-dessus une haute et large paroi de glaces, et court avec fracas se jeter dans l'Arve. Souvent il entraîne avec lui de grands blocs de glace, qui, vers le milieu de son cours, s'agglomèrent ensemble entre des passages étroits de rochers et forment comme un mur de 200 pieds de haut, au-dessous duquel s'échappe l'Aveyron. En hiver il se couvre d'une forte croûte de glace, qui s'ouvre au printemps. Rendu plus fort par la fonte des neiges, il perce ce mur de glace, et élargit toujours de plus en plus son passage, jusqu'à ce qu'il se forme une voûte immense, au travers de laquelle il s'échappe. Cette voûte si brillante, ces colonnes

de diamans et de saphirs, se fondent toujours vers la fin du mois d'août pour se reformer l'année suivante, et varient même de forme et de beauté suivant la température de l'année. Heureusement cette voûte existait encore et dans toute sa beauté : ainsi nous pûmes jouir en plein de ce sublime spectacle. Quoique mon imagination eût été très-montée par le récit de ce grand phénomène de la nature, la réalité a de beaucoup surpassé l'idée que je m'en étais faite, et j'ai été frappée d'étonnement et d'admiration, comme si j'avais été transportée tout-à-coup dans un monde magique. Cette magnifique porte, dont j'ai parlé plus haut, forme un arc majestueux de plus de 200 pieds de haut, soutenue par des colonnes et des pilastres de glace dont rien n'égale la beauté; on ne peut en soutenir l'éclat aux rayons du soleil. Le fond est du plus beau bleu de ciel, et les pyramides, les flèches, les draperies, qui l'ornent de tous côtés, sont du blanc le plus pur semblable au cristal de roche. Ce torrent entouré de ce luxe oriental, surmonté d'un dais de gloire, semble sortir avec orgueil et plaisir. Non, l'idéal du beau ne peut pas aller au-delà, et l'expression manque pour le dépeindre.

Nous avons employé l'après-dîner de ce jour à monter au glacier *des Bossons*. D'abord le

chemin assez facile traverse des prairies et des forêts, mais bientôt il devient si raide et si escarpé qu'il fallut recourir aux mulets. De tous côtés, brillaient à nos yeux des champs de glace, et les sommets des montagnes étaient couverts de nuages; mais quelque pénibles que soient les chemins, on est amplement récompensé de sa peine. Nous avons atteint les Bossons avec assez de fatigue. Quel aspect se développa tout-à-coup à nos regards! à une petite distance on croit voir une inondation qui, au milieu de l'agitation des flots entassés les uns sur les autres, a subitement été pétrifiée. C'est l'effet général des glaciers, mais celui-ci diffère des autres par la forme des glaçons : au lieu de représenter des vagues immobiles s'élevant sur la plaine glacée, ce sont des tours, des pyramides, les unes debout, les autres couchées, des figures singulières, auxquelles l'imagination du spectateur donne diverses ressemblances. Je vis un géant le bras étendu, dont l'index montrait une colonne renversée; je vis aussi des tours démantelées, et plusieurs figures qui présentaient une sorte de régularité : au reste, elles changent tous les jours de formes, mais ce glacier là est particulièrement pyramidal. Dans le haut ces pyramides brillent du blanc le plus pur, et dans le bas elles sont d'un bleu foncé. Tout est gigantesque dans cet

empire de l'hiver ; cependant cet espace d'une glace durcie est entouré d'un monde de plantes vigoureuses ; la mer de glace des Bossons est encadrée de melèzes, de sapins, d'autres broussailles ; on croit même que son nom corrompu était originairement le glacier *des Buissons*, et il y a grande apparence.

Le 21 juillet.

On nous a réveillés ce matin avant quatre heures pour voir le Mont-Blanc, qui avait toujours été enveloppé de nuages. Ce matin la nuit et l'obscurité régnaient encore à ses pieds, mais la couronne argentée de sa tête resplendissait de tous les feux de l'aurore et du soleil levant, et les glaciers s'étendaient à côté de lui comme un mur de rubis. Cette apparition sublime, et que l'on voit rarement, n'a eu que la durée d'un éclair; le soleil s'est voilé de nouveau et le géant des montagnes a disparu sous un épais brouillard. Cependant la matinée étant exempte de pluie, nous avons pu aller au Montanvert. A cinq heures du matin nous sommes partis, et nous sommes arrivés, après une marche pénible et difficile, sur la hauteur à laquelle touche la grande mer de glace. Cette plaine glacée, qui tire son origine immédiatement du

Mont-Blanc est longue de quatorze lieues et large d'une à peu près; son circuit est de quarante heures. Nous avons traversé, au pied de la lettre, un champ de la belle rose des Alpes ou *Rhododendron*; il y en croît en si grande abondance dans les fentes des rochers, et par-tout où il y a un brin de terre végétale, que l'œil en est ébloui. Cette charmante fleur d'un rose éclatant, et formant des bouquets et des guirlandes ornés d'une belle verdure, fait un effet ravissant à côté de cette belle glace bleue et transparente, et transforme ces rochers en un parterre délicieux.

Le rivage de la mer de glace qu'on nomme *la Moraine* est assez pénible à traverser : ce sont des entassemens de morceaux de roc brisés et garnis jusqu'au bord de la glace, de beaux buissons de rhododendron fleuri. On nous a dit qu'au milieu de cette plaine il se trouve une espèce d'île ou de pré, que l'on nomme le jardin ; c'est sans doute le sommet plat d'une montagne qui s'élève de la vallée où s'est formée depuis des siècles cette étendue de glaces amoncelées. Sur la hauteur du Montanvert, M. Desportes, ci-devant préfet français à Genève, a fait construire pour la commodité de ceux qui visitent cette contrée un pavillon qu'il a nommé l'*Hospice de la nature.* Nous y avons fait un bon dé-

jeûner à côté du feu de la cheminée en commun avec nos guides, qui nous entretenaient des événemens fatals arrivés aux voyageurs, du courage avec lequel M. de Saussure avait escaladé le Mont-Blanc, de ses expériences sur l'air, etc., etc. Ils nous ont dit aussi que chaque année les glaces avancent davantage dans le vallon. Il nous racontèrent quelques accidens terribles arrivés à des voyageurs imprudens et téméraires. Ces récits, faits d'une manière simple et touchante, nous émurent beaucoup, surtout celui de la fin tragique d'un jeune Genevois nommé le Cointe, venu là en partie de plaisir avec sa mère, sa sœur, et un jeune Anglais de ses amis. Les jeunes gens impatiens prirent les devans; le courage imprudent de la jeunesse les excite à monter toujours plus haut; le jeune le Cointe veut sauter d'un rocher sur un autre, et se précipite dans l'abîme. Qu'on se représente la douleur de sa mère, de sa sœur, de son ami! Les os fracassés du malheureux jeune homme furent trouvés plusieurs jours après dans un gouffre.

On comprend qu'après de tels récits nous ne nous hasardâmes sur la mer de glace qu'avec la plus grande circonspection, avançant par curiosité et reculant par crainte. Là je vis des montagnes et des vallées de cristal, et je bus de l'eau délicieuse et fraîche puisée dans les fentes

de la glace. De tous côtés sont des monts menaçans, des aiguilles ou pointes de rocher de formes singulières, celle qu'on nomme l'*Aiguille du* ressemble à la flèche d'un immense clocher.

A notre retour, ayant moins d'efforts à faire pour descendre, nous pûmes mieux admirer ces étonnans et sublimes objets dont on a, au reste, beaucoup de descriptions mieux faites que la mienne que j'ai abrégée à dessein. Il est temps de laisser reposer mes lecteurs et moi-même, je n'ai plus de sites antiques ou pittoresques à décrire, et je me tais, en désirant d'avoir été de quelque utilité à ceux qui feront le même voyage, et de quelque agrément à ceux qui le liront. Quant à moi, j'aurai toujours un plaisir infini à me le rappeler, et à retrouver dans ces pages les traits et les sites qui m'ont le plus frappée.

FIN.





